Les éditions

LA FILLE D'À CÔTÉ

Présentent

Faustine

Une saga biographique

Tome 4

Faustine et le nouveau monde

Christina Schwab

Du même auteur :

— *Quelqu'un m'attendait quelque part*

— *Vous en reprendrez bien un peu ? (épuisé)*

— *Comme si le soleil brillait partout*

— *La maison près du torrent (Éditions Héna)*

— *Faustine ou la joie de vivre*

— *Faustine à l'aventure*

— *Faustine prend son envol*

— *Faustine et le nouveau monde*

En cours d'écriture *:*

— *Faustine et Julien*

— *La renaissance de Faustine*

Remerciements

Quatrième opus de la saga. Entre temps notre fils s’est marié, ma fille poursuit ses études avec bonheur. Les oiseaux ont quitté le nid sans s’éloigner trop pour autant. Nous sommes toujours heureux sur notre montagne, volontairement isolés des remous du monde. Nous ne les recherchons plus autant qu’autrefois, conscients de notre impuissance, mais nous restons attentifs… à petites doses.

M’ont aidée, encore et toujours : Pierre Guillorit, Amélie Gahete, Marie-Christine Desreumaux, grâce auxquels le livre que vous tenez entre vos mains est devenu lisible (on ne change pas une équipe qui gagne).

Mon Amitié indéfectible à Amalia, Fanchon, Claudine, Jean-Patrick, Jean-Luc, Jacques, et tant d’autres, Atramentiens ou pas, que j’oublie.

Christina

à Jean,

à Paul,

à Trait-d'Union

Introduction

— Jeannot, ô mon Jeannot ! Au-secours !

— Allô, j'écoute ! Gros-câlin-dépannage à votre service ?

— Je suis désespérée ! Je peine à démarrer *Faustine et le nouveau monde.* Une amie me dit : « Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec cette fascination pour les USA ? » Elle a mille fois raison, sauf que je ne peux changer le passé. Je veux, je dois, raconter mon évolution et, pour ce faire, j'aimerais pouvoir retrouver le regard émerveillé de ma jeunesse. Or mon état d'esprit, depuis, a totalement changé. Comment retrouver ma candeur ? Je m'entends hurler : « Terre ! » tel Christophe Colomb depuis son timon, mais après ? Ma mémoire a occulté tant de choses que je voudrais transmettre : le contexte, la musique, mes apprentissages, certaines émotions. Tout ce que j'ai appris ces dernières années, toutes mes illusions perdues, me spolient d'un retour en arrière ingénu…

— Pourquoi ces craintes inutiles ? Reste spontanée ! Vas-y comme tu es. Tu as le droit, après si longtemps, de ne pas te souvenir de tout, ça ne sera toujours pas mentir. Vois-tu, la différence entre Colomb et toi, c'est qu'il y est allé avec des militaires et des prêtres apporter la prétendue bonne parole

alors que Faustine, elle, y est allée les yeux grands ouverts, le cœur plein d'amour, à la rencontre des autres. Laisse mijoter ; ton cerveau est déjà en train de bosser, je vois la fumée…

— Oh, il ne leur a pas apporté grand-chose Colomb. Il est allé les piller surtout. Comme ses ascendants avant lui dans le reste du monde et ses descendants depuis.

— C'est bien ce que je veux dire ! En plus de les piller, il leur a apporté la chtouille, la guerre, la prédation ; surtout, il a ouvert la porte à Edward Bernays. Le neveu de Freud et père fondateur du concept « public relations ». Précurseur de la maudite mondialisation.

— Exact, encore un qu'on devrait condamner à titre posthume pour crimes contre l'humanité, mais ça ne résout pas mon problème ni ne me redonne un quelconque enthousiasme, bien au contraire.

— Eh bien, raconte-le aussi ! Fais une mise en abyme. À 40 ans de distance tu peux. Le reste viendra tout seul !

À la découverte

Dulles International Airport – Février 1981

Faustine attend depuis plus d'une heure devant la sortie. Les portes s'ouvrent enfin, régurgitant le flot de voyageurs du vol Paris-Washington. Comme toujours, la silhouette swinguante de Maxime paraît dans les premières. Heureuse et soulagée Faustine se jette à son cou. Sitôt qu'il a récupéré son souffle, il s'enquiert.

— Ça va, mon amour de Stine ? Pas trop pénible ta nuit d'apprentie clocharde ? Tu as eu assez d'argent pour manger ? Pour boire ?

— Oui, tout juste, mais j'en ai un peu marre maintenant. Je serais contente de changer de crèmerie. Je suis crevée.

— Tu vas tout de même devoir patienter encore un moment devant la sortie ; j'ai garé la voiture au parking longue durée. Ça coûte moins cher mais c'est plus loin. Il faut prendre la navette, j'en ai pour vingt minutes ; sors ton bouquin, installe-toi sur les valises, je fais le plus vite possible.

Une demi-heure plus tard, les amoureux ayant rempli la Plymouth avec tous leurs effets, prennent la route de Warrenton, la petite ville à 35 miles de Washington, dans laquelle Maxime a dégoté leur

nouveau nid. Faustine rigole quand ils passent devant une bifurcation qui indique la direction « Chantilly ». Ça lui rappelle l'école qu'elle vient de déserter.

— Ah non, merci ! Je sors d'en prendre !

— Hahaha ! Tu verras ma chérie, tu n'as pas fini de retrouver les noms des villes et villages d'Europe ici.

— Comme dans toute l'Amérique je suppose, si chaque famille de colons s'est empressée de renommer sa nouvelle ville d'après celle qu'elle a quittée.

— Exact. J'ai déjà repéré trois Paris, deux Dublin, une Rome, une Nice et même une Madrid !

Alors qu'ils roulent tranquillement, Faustine s'étonne de voir que les autres voitures les dépassent aussi bien par la gauche que par la droite (en France c'est strictement interdit). Maxime explique à nouveau (et il n'a pas fini d'expliquer) :

— En théorie, sur les routes équipées de doubles voies, les véhicules lents circulent à droite. La voie de gauche est réservée aux dépassements. Dans la pratique, ils passent où ils peuvent. Quand tu seras au volant, tu feras gaffe au moment de te rabattre. T'oublieras pas le rétro.

Quarante minutes plus tard, Maxime se gare devant une maisonnette.

— Qu'elle est chouette ! Mais tu ne m'avais pas dit qu'on avait des voisins.

— C'est pas des voisins ! C'est le garage.

— Avec des rideaux aux fenêtres ?

— Oui, tu peux être sûre que la voiture reste dehors, et qu'il y a un atelier à l'intérieur.

— Je vois. Comme chez nous alors, conclut Faustine en riant.

Pendant ce temps-là, Maxime a sorti les bagages du coffre, il ouvre la porte, pose le tout, vient prendre Faustine par la main.

— Viens, je vais te faire visiter ton nouveau royaume.

La maison étant petite, ils en ont vite fait le tour. La porte d'entrée – doublée d'une contre-porte en treillis métallique – donne directement dans le salon.

— Pourquoi deux portes ?

— Parce qu'en Virginie il peut faire jusqu'à 40 en été. Je suppose qu'on appréciera de laisser circuler l'air en laissant les mouches et les moustiques dehors.

— Et pareil pour la porte du jardin.

— Exact. Tu me feras penser à mettre une goutte d'huile ; elles grincent toutes les deux.

Au salon, devant la cheminée de ses rêves, Maxime a installé leur matelas. D'un air gourmand, il murmure :

— Vous ne perdez rien pour attendre, mademoiselle.

— …

— Au fait très chère, admirez un peu le magnifique ensemble tisonnier, pelle à cendres et soufflet que je viens d'acquérir.

— waouh ! Il ne manque plus que le seau à champagne plein !

— Ivrogne !

— Épicurienne, tout au plus… sourit Faustine.

Maxime poursuit la tournée du locataire. Ils traversent la salle de bains, située entre le salon et la chambre d'amis, aboutissent dans la cuisine. Tous les

éléments paraissent démesurés, aussi bien le four que le réfrigérateur, le lave-vaisselle, le comptoir, la double plonge, jusqu'au fil du téléphone, qui doit bien mesurer dans les dix mètres, sans doute pour permettre de vaquer dans la maison, tout en conversant. Décidément, pour l'esprit pratique, ces Ricains sont imbattables. Ne manque plus que la télévision, mais Maxime reste inflexible.

— Tu verras, on va tellement sortir qu'elle ne te manquera pas.

— Peut-être, mais si je suis seule toute la journée, ça m'aiderait à me familiariser avec langue.

— J'ai installé le tourne-disque au salon, tu te familiariseras pareil avec Sinatra et Armstrong.

Faustine n'insiste plus. Fatiguée, ayant peu dormi au cours des dernières 24 heures, elle passe à la salle-de-bains. Constat décevant, en Amérique tout est démesuré sauf la baignoire. Bien plus basse qu'en Europe elle a peine cinquante centimètres de profondeur. Quant à l'eau, non seulement elle a une bizarre couleur jaunâtre, mais l'odeur ne laisse aucun doute sur la teneur en chlore. Encore pire qu'à New York. Faustine se dit que, dans ces conditions, il vaudra mieux s'en tenir aux douches rapides, sous peine d'être couverte de plaques rouges. Maxime lance depuis le salon :

— Ah, j'oubliais, la climatisation est foutue.

— La clim ? Tu m'as pas dit que c'était nocif et bruyant ? On la coupait systématiquement à l'hôtel, je vois pas pourquoi on l'utiliserait ici ? Je croyais que c'était tempéré la Virginie !

— Tu verras. Il peut faire -20° en hiver, mais +40° en été tu risques de changer d'avis. Et c'est pas les

buissons du jardin qui t’apporteront beaucoup d’ombre.

— Caramba ! Va me falloir un sombrero alors !

— Si, señorita, en attendant tu rappliques ? Je t’invite au *Pizza Hut* du coin. Le frigo est vide, tu auras le plaisir de le remplir demain, je te dirai comment.

Pizza Hut. C’est le premier restaurant fast-food que Faustine fréquente dans la cambrousse américaine. L’extérieur ne paie pas de mine hormis l’enseigne lumineuse qui éclabousse la rue. Sinon, toutes les fenêtres sont en trompe l’œil.

— Pourquoi pas des vraies ?

— Parce qu’il est interdit de boire de l’alcool en public.

— Ah bon ? Un reste de prohibition ? Moins de morts sur la route ?

— Exactement. Les restrictions d’alcool et la vitesse limitée donnent de bons résultats, semble-t-il.

— Si tu le dis. Dommage, les terrasses parisiennes vont me manquer.

Effectivement, aux USA, abstraction faite de rares endroits touristiques, le couple ne verra jamais les sympathiques terrasses qui font le charme des villes d’Europe. C’est triste pour les buveurs de bière. Les seuls lieux de consommation dans lesquels on peut guigner depuis l’extérieur sont des bars à milk-shakes ou des restaurants sans alcool.

La serveuse, joviale, apporte, en même temps que la carte, deux grands verres d’eau glacée. Un geste de bienvenue systématique, très agréable, et qui le sera plus encore en plein été. Le restaurant propose une cinquantaine de pizzas différentes qui n’ont, hélas,

rien à voir avec les sobres pizzas, fines et croustillantes que Faustine préfère. Il semblerait qu'ici, plus elles sont épaisses et débordantes d'un fromage richement filandreux, plus elles ont du succès. Le couple tente sa chance avec celle qu'ils supposent la plus modeste, ils seront déçus mais au moins pas étouffés.

Ce soir, Faustine ne jouera pas les prolongations, n'en déplaise à son sensuel amant. L'estomac plein, les paupières lourdes, elle plonge sous la couette vite fait et s'endort comme un bébé. Demain, il n'y paraîtra plus de sa première nuit – presque blanche – sur sol américain.

Au matin, Maxime la secoue gentiment.

— Allez mademoiselle mon chauffeur, en route ! Je ne voudrais pas être en retard. J'ai posé l'argent des courses sur la cheminée, tu as trente secondes pour me rejoindre à la voiture.

Faustine se laisse embarquer en grognant, finit de se vêtir dans la voiture. Finalement, c'est Maxime qui conduit. Il est pressé, il a un « breakfast meeting » ce matin. Ensuite, ce sera à la jeune femme de se débrouiller. En passant, il lui montre deux ou trois endroits qu'elle pourra explorer pendant la journée. À midi, il déjeunera avec l'équipe du bureau, mais ce soir, il aimerait bien partager un repas chaud, si possible européen. Colleen a promis de les inviter dans quelques jours, sitôt que Faustine aura récupéré.

Au retour, seule dans la Plymouth, Faustine a l'impression de conduire un bateau. La direction est élastique, la suspension aussi confortable qu'une berceuse, les amortisseurs plus mous que du caramel. Au point qu'elle se demande si la voiture sera capable

de réagir efficacement en cas de freinage subit. Pour couronner le tout, cette obligation de rouler à 55mph (*miles per hour*) non seulement est soporifique, mais en plus frustrante, voire carrément dangereuse. A-t-on idée de rouler à 90 km/heure sur des routes aussi larges ? À côté de ça, et contradictoirement, quand on tourne sur la Route 625 pour se rendre au bureau, on a l'impression d'avancer sur des montagnes russes, tant le chemin, non encore macadamisé, suit les courbes de niveau. Faustine, ayant déjà subi ce phénomène lors de sa dernière visite, doute de s'y habituer un jour. Elle hésite à s'acheter un casque de chantier pour le cas où sa tête cognerait le plafond. Elle se demande aussi pourquoi, alors que d'ordinaire il ne faut pas leur dire deux fois de sortir les bulldozers, ceux qui ont tracé cette route se sont contentés de mettre du tout-venant sur un ruban ondulé. Bizarre autant qu'étrange, mais ce n'est pas le dernier mystère auquel Faustine sera confrontée. Sur la cuisinière par exemple, les corps de chauffe en spirale, sans protection, semblent dater du siècle passé. Quant aux fils électriques, qui pendouillent lamentablement à l'extérieur des maisons, soumis à toutes les intempéries, c'est loin d'être rassurant. Il semblerait que sur le plan des finitions, il manque quelques notions élémentaires aux ouvriers américains. Il y a une certaine dichotomie dans ce pays qui se prétend à la pointe du progrès mais semble limité quant à la réalisation pratique.

Avant d'aller au supermarché, la jeune femme retourne à la maison. Après tout, elle a sa journée ainsi qu'un réservoir bien rempli. Pas besoin d'économiser l'essence, comme en France. Ici, un

plein coûte quatre fois moins qu'à Paris, ça laisse de la marge. Les « bateaux » ça a du bon, c'est confortable, sécurisant, avec toute cette tôle qui vous protège, mais ça suce un max. Même si on en est aux prémices, la conscience écologique est loin d'être établie ! Le *Rapport Meadows,* paru en 1972, est passé inaperçu du plus grand nombre. Et pour cause, les multinationales se sont bien gardées de lui faire de la pub. Pas plus que les autres, Faustine n'en a conscience ; dans quelques années les petites voitures européennes entreront dans la danse et deviendront un must. Plus par effet de mode que par responsabilisation, mais, aujourd'hui, le grand chic c'est la Cadillac.

Debout au milieu du salon, la maîtresse du Vice-président de DWCI prend la mesure de son nouvel habitat.

Chez elle.

Elle est chez elle, dans *sa* maison, en Amérique ! *A dream come true*. Quatre ans après sa rencontre avec Maxime, son rêve est devenu réalité. Il ne lui manque plus qu'un beau mariage et un bébé ! La voilà qui éclate de rire en se lançant dans une danse endiablée sur la musique de *Rock around the clock.* Redevenant sérieuse la jeune femme, un crayon dans une main et un bloc dans l'autre, part en exploration dans les tablars, les armoires, les tiroirs et le frigidaire, endossant son costume de parfaite petite ménagère économe. D'après Colleen, c'est le *Giant Food Store* de Manassas, qui offre le meilleur rapport qualité-prix. Alors, allons-y pour le GFS. Maxime lui a dit qu'elle pouvait compter sur dix dollars par jour pour les nourrir tous les deux. Ensuite, pour tout ce

qui manque, depuis le rideau de douche jusqu'aux ustensiles ménagers, il paraît qu'il existe de multiples possibilités d'achat en seconde main. Il va se renseigner. Ils s'en occuperont ce week-end.

À dix heures du matin, le parking du *Grocery shop* n'est pas encore plein. Facile de trouver de la place. Les caddies sont énormes ; vive le bon consommateur ! Faustine se laisse séduire par la taille de… tout. Des allées, des produits, des emballages. Le premier étal est celui des fruits et légumes. Gigantesques. Faustine n'a jamais vu des aubergines pareilles, ni des pommes, ni des poireaux (merci Monsanto). Avec une seule tomate on peut préparer une salade pour deux – tiens, au fait, une femme lui a rendu son sourire par-dessus la montagne des fruits et légumes, puis elle l'a remerciée pour ce contact humain, plutôt rare paraît-il. Du moins c'est ce que Faustine a cru comprendre. Décidément, elle qui parlait couramment l'anglais (en Angleterre), a un mal fou à piger l'américain. Nous disions donc : une tomate pour l'entrée, puis un petit chou pour la suite, avec de la viande hachée et une pomme de terre, ça fera une jolie potée. Qui dit salade dit sauce : huile, vinaigre, moutarde, sel, poivre. L'huile, elle trouve facilement, à côté de l'huile de vidange. Mais le vinaigre ? Mais la moutarde ? Faustine arpente des kilomètres dans l'espoir de tomber sur ce bon vieux vinaigre de vin qu'elle emploie d'ordinaire. Une ixième cliente, qui a enfin compris sa demande lui fait remarquer qu'elle trouvera des sauces toutes prêtes au rayon des condiments.

Ach soooo, foilà le zecret ! La ménagère américaine ne fait plus grand-chose de ses blanches

mains ; elle achète ses produits tout préparés. Ici le vinaigre sert au nettoyage des vitres, qu'on se le dise ! Il lui faudra aller à Washington, dans un magasin spécialisé en produits exotiques, pour trouver ce produit de luxe : du vinaigre de vin ! Autant le faire soi-même alors (oui, mais le bon vin aussi se trouve dans la capitale). Et tout à l'avenant ! Pas étonnant que ces gens-là mangent si mal ; ils se laissent refiler n'importe quoi. À force de courir après leur fameux rêve américain, ils ont oublié le « *know how* » (le savoir-faire). Un petit lapin moutarde ? Impossible ! D'après le responsable du rayon boucherie, les lapins ne sont pas comestibles, la preuve : ils sont tous rachetés par l'industrie pharmaceutique qui s'en sert pour la recherche. Quant au chocolat, à part les *Hershey's bar,* un chocolat Allemand, de bonne qualité mais néanmoins un peu rustique, Faustine ne trouvera rien de correct ici. Pareil pour le pain. Les emballages de cinquante centimètres de pain de mie caoutchouteux ne donnent vraiment pas envie de s'y embourber les dents. Si elle souhaite manger autre chose que des céréales détrempées, il va lui falloir faire son bricheton elle-même. Elle achète donc un kilo de farine et un peu de levure. Faustine comprend vite que si elle veut s'intégrer, et comprendre ses nouveaux compatriotes, elle devra, soit oublier ses conditionnements européens, soit réinventer la poudre. Dans ce nouveau monde, pays du progrès et des avancées technologiques, certaines choses n'ont rien à voir avec la décadence du vieux continent, rien à voir avec la bonne cuisine non plus.

À la caisse, elle a la surprise de voir un jeune homme emballer ses achats de sa propre initiative. Il pose les sacs dans le caddie, lui donne un numéro puis lui fait signe d'aller chercher sa voiture. Quand elle revient, pas besoin de sortir, il remplit le coffre. Il refuse son argent. Il est salarié, c'est son boulot. Ça, oui, c'est le progrès !

Colleen lui expliquera que les études en Fac ou à l'université coûtent tellement cher – entre 12 000 et 36 000 $ par an en 1980 – qu'il ne suffit plus que les parents se saignent, les étudiants doivent assumer plusieurs boulots en parallèle pour survivre pendant qu'ils étudient. Sinon, c'est l'usine, sans pitié.

— Mais ne va pas croire pour autant qu'un diplôme garantit gloire et fortune ! Si tu joues de malchance et ne tombe pas au bon endroit au bon moment, tu peux galérer des années avant de réussir.

— Comme en Europe ?

— Comme en Europe.

Femme de marin…

Ou d’instructeur, de consultant, de voyageur de commerce : c’est du pareil au même.

Le business chez *Don White Consultants Incorporated* est en phase d’envol. Il va falloir engager et former des instructeurs d’urgence. Pour l’instant, Maxime est le seul employé à couvrir les secteurs européen et canadien. Les commandes pour des cours en entreprise sont en hausse constante, de même que les *consultings*. On ne dirait pas que les trente glorieuses sont en voie d’extinction. Au contraire, les séminaires publics, annoncés en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suisse et en France, se vendent comme des petits pains, les élèves se bousculent. La compatibilité électromagnétique est LA science qui monte, en ce début des années 80. Ce qui n’est pas surprenant au vu du développement des ordinateurs individuels. La compagnie ne sait plus où donner de la tête. Ils ont tellement de travail qu’ils n’ont pas le temps de recruter, encore moins de faire passer des entretiens d’embauche.

Avant de repartir en Europe, Maxime poursuit l’éducation de Faustine, lui donnant quelques précieuses règles de survie. En effet, il s’avère que le système judiciaire américain est beaucoup plus sévère

que le français en matière de conduite. Il en sait quelque chose, lui qui avoue avoir dû repasser son permis après plusieurs excès de vitesse.

— Sur les routes secondaires tu devras respecter l'interdiction de tourner sur route quand tu verras le signe *U-turn barré.* Même *s*i tu t'es trompée de direction, ou si tu veux juste rejoindre les boutiques d'en face, et tant pis pour le détour. Si une voiture de police te suit et actionne sa sirène, tu te ranges sur le bas côté et tu attends. Tu laisses tes mains bien en vue sur le volant. Tu ne sors JAMAIS du véhicule. Ils te tireraient comme un lapin en fuite. N'oublie pas qu'on est dans un pays de cow-boys à la gâchette facile. Tuer quelqu'un qui entre chez toi par effraction est considéré comme légitime défense, même s'il n'a pas fait exprès.

— Comme ça, je saurai comment me suicider, hahaha ! Mais tu trouves pas que c'est paradoxal un tel sens de la propriété privée, quand il n'y a de clôtures quasi nulle part ? J'aime bien les pelouses en pente douce jusqu'à la route, remarque, c'est plus joli que nos affreuses haies de thuya.

— Cherche pas à comprendre ! Pour en finir avec ces histoires de bagnoles, si tu tombes en panne, tu coinces un mouchoir dans la vitre, côté conducteur. C'est le code officiel de signalement. Tu fermes la voiture à clé, tu marches jusqu'à la prochaine borne de dépannage. Interdiction de faire du stop, c'est clair ? C'est beaucoup trop dangereux avec les cinglés qui circulent de nos jours.

— Sir, yes sir !

— Très bien, d'ailleurs des bornes, y en a tous les deux ou trois km, même pour toi qui détestes

marcher, c'est pas la mort. T'appuies sur le bouton d'appel et on t'envoie une dépanneuse.

— *Well*. Je pense qu'en situation de survie, je saurai toujours me débrouiller.

— Ah, j'allais oublier : si tu vois un bus scolaire s'arrêter, tu sais ces gros machins jaunes, tu fais pareil. C'est obligatoire, *dans les deux sens,* même quand y a un talus au milieu, t'attends que tous les gamins soient sortis et que le bus ait redémarré. Mais ça, si t'es dans une queue, tu comprendras vite. Et surveille bien les panneaux, en zone scolaire, c'est 35 miles à l'heure pas plus !

— D'accord ; c'est tout ?

— À peu près oui, sache aussi que si t'as un accident ou que tu tombes en panne, tu es coupable d'office. Tu paies une amende, des fois tu dois même retourner prendre des cours, alors fais gaffe, évite de rouler bourrée et de perdre le contrôle !

— Compris. Ben dis donc, c'est sévère l'Amérique ! Je m'y attendais pas à ce point. Dire que l'autre fois on a pris l'apéro dans leur voiture avec Don et Colleen.

— Sans doute, mais avec tout ça, y a nettement moins d'accidents que chez nous. Au fait, Martine m'a téléphoné, hier. Tu sais, cette amie qui habitait en face de chez mes parents à Houdan ?

— L'architecte qui a émigré au Québec ?

— C'est ça. Elle a envie de passer quelques jours chez nous. Seulement c'est la semaine prochaine, pile quand je serai absent. Faudra que tu ailles la chercher à la gare routière, à la sortie de Manassas ; que tu la distraies un peu. Elle est en plein chagrin d'amour, va falloir jouer les assistantes sociales, tu pourras ?

— Comme tu y vas ! OK, je verrai ce que je peux faire. J'ai rien contre un peu de compagnie pendant ton absence, je pense pas que Colleen va me prendre en pension, cette fois. Et ça m'empêchera pas de chercher du boulot.

— Évidemment. Fais-moi penser à te bricoler tes affichettes, tu les poseras au supermarché. Tu pourras même passer une annonce dans le journal de Warrenton, si ça suffit pas.

— Sans blague ! Pour du travail au noir ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Personne ira vérifier, il y en a tellement, mais commence peut-être par les commerces locaux.

— Bonne idée. Je pourrai faire tout ça quand Martine sera là.

— À ta place, j'attendrais pas. Ce qui serait bien, quand elle sera là, c'est que vous alliez passer votre permis de conduire américain. Ça te pourvoit d'office d'un numéro de sécurité sociale, et te servira de papiers d'identité.

— Et si j'allais me présenter dans ce restaurant français, en ville, tu sais le *67 Waterloo* ? Tu viendrais avec moi ?

— Of course, dès que je sors du boulot, si tu veux.

Dont acte. Le soir-même, ils sont dans le bureau de Philip, le patron du restaurant. Pour une fois, pas de problème de langue, le boss est à moitié français du côté de sa mère ; c'est bon de pouvoir se faire comprendre facilement. Il est effectivement à la recherche d'une cuisinière car ses chefs, Bridget et Alison, sont enceintes. Il ne peut pas se plaindre, dit-il en riant : Alison est sa femme, déjà mère de deux petites filles. Elle ne reviendra peut-être pas travailler

après son troisième enfant. Il questionne la nouvelle recrue :

— Vous savez cuisiner un bœuf bourguignon ?

— Bien sûr !

— Et une blanquette ?

— Aussi.

— Une dacquoise ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— Vous apprendrez. Vous pensez que vous pourriez gérer la cuisine toute seule pendant quelques mois ? Pendant le congé maternité de Bridget ?

— Toute seule ? Franchement, non. Je n'ai fait que trois mois d'école de cuisine, c'est insuffisant. Je peux seconder efficacement, mais pas assumer l'entière responsabilité. Désolée.

— Je vais réfléchir alors. Mais je garde vos coordonnées.

La poignée de main est franche et chaleureuse ; dommage pour Faustine, elle aurait eu plaisir à travailler dans ce bel endroit. Tout est meublé avec goût, par certains côtés : les balcons, les colonnades, on se croirait dans une plantation. Sur le chemin du retour, Maxime a (pour une fois) l'élégance d'éviter de lui seriner : « Je te l'avais bien dit qu'il fallait terminer ton stage de six mois ! ». En revanche, sitôt à la maison, il se lance dans l'élaboration de ravissantes affichettes. Un bonnet de cuistot y côtoie quelques instruments de cuisine joliment placés entre les informations : *New in Town ! French cuisine. Your own chef at home !* (Nouveau en ville ! Cuisine française. Votre propre chef à domicile !) Téléphone, adresse, etc. Le tout du plus charmant effet. Le

lendemain, Faustine, enchantée, après en avoir tiré des copies, pose ces « cartes de visite » un peu partout. Dans la vieille ville de Warrenton, elle lie connaissance avec plusieurs commerçants. La fleuriste, la gérante du magasin « *Tout à un dollar* », et, surtout la propriétaire de la boutique de cadeaux, souvenirs et épicerie fine, une Anglaise prénommée Judy. Toute la bonne société de Warrenton se fournit chez elle en fromages, charcuteries et marmelades. Elle vend même des petites cocottes en fonte *Le Creuset* ! Faustine se promet une fréquentation assidue des lieux, elle compte bien s'en faire une amie.

Sa tournée achevée, elle rentre chez elle, attendre la gloire auprès de son téléphone. Un truc étrange d'ailleurs, cet appareil pas tout à fait comme en France. Maxime le lui a sommairement expliqué.

— Quand tu as le numéro, tu le formes, comme chez nous. Si tu ne l'as pas, tu composes le zéro puis le un. L'opératrice te répond, tu lui donnes la ville ainsi que le nom de ton correspondant. Elle fait les recherches et te met en relation. Exactement comme chez nous autrefois. Souviens-toi de Fernand Reynaud et le 22 à Asnières. Si par hasard tu dois appeler d'une cabine, munis-toi de petite monnaie, l'opératrice te donnera le montant exact de la communication à insérer dans l'appareil.

— Et si j'ai pas d'argent ?

— Tu peux appeler en PCV. Mais si tu tiens à payer toi-même et que tu es abonnée, tu peux demander qu'elle ajoute la communication à ta facture mensuelle. Toutes les factures que tu reçois sont détaillées, sauf si tu le refuses expressément.

— Et pourquoi je le refuserais ?

— Je ne sais pas moi. Si tu ne veux pas que je connaisse le nom de tes amants par exemple.

— Ah, ah, ah ! Tu as raison et idem avec tes maîtresses sans doute ! Au fait quand est-ce que tu me présentes la fameuse Jeanne dont tu m'as tant vanté les charmes ?

— Bientôt, mais pas avant mon retour d'Europe, j'ai trop de boulot.

Ça, c'est ce qu'on verra se dit Faustine en aparté. S'il s'imagine que je le laisserai mettre ses conquêtes au chaud sans rien dire, il se fait des illusions, mon lascar, je vais aller désamorcer ça rapidos. Je suis sûre que Colleen la connaît ; je saurai bien lui tirer les vers du nez. Ensuite je ferai comme avec Mireille ; je me la mettrai dans la poche.

Le soir, pendant que Maxime prépare son sac, Faustine mitonne des choux farcis à la viande hachée. Demain matin, elle l'accompagnera à Dulles, puis rentrera attendre les commandes de ses clients potentiels. Elle espère n'avoir pas trop de mal à se faire comprendre. Son grand souci, c'est d'arriver à épeler son nom à l'américaine. Tiens ! Ça lui rappelle une blague qu'elle aime bien :

— Une jeune et jolie postière demande à un voyageur étranger au nom impossible : « Vous m'épelez monsieur ? »

— Le voyageur, ému, lui répond : « Oh oui ! Vous aussi vous me plais beaucoup mademoiselle ! ».

Pendant les années à venir, Faustine se heurtera toujours à ce problème d'accent. Épeler « Malikian » est un véritable parcours du combattant : Aim, Hé, El, Aie, Ké, Aie, Hé, Èn.

Maxime est parti. Faustine, de retour de l'aéroport, écrit à ses parents. Sa lettre achevée, timbrée, elle la pose dans la boîte aux lettres plantée sur le bord de la route. Elle relève le petit drapeau rouge qui se trouve sur le côté, afin de prévenir le facteur qu'il doit récupérer sa missive. Elle a entendu dire qu'un jour on enverra du courrier par satellite, mais en mars 1981, nous n'en sommes pas là ! Ces pratiques ingénieuses et créatives, que Faustine découvre chaque jour, la ravissent. C'est ce qui fait tout le sel de son expatriation. Elle n'est pas ici pour la politique, ni pour écrire une thèse d'anthropologie (quoique). Elle est venue à la rencontre de ce peuple étrange qui l'avait tant fascinée dans *Le Lys de Brooklyn*.

Pays de cocagne

En attendant la visite programmée de l'amie Martine, Faustine accompagne Colleen. Cette dernière tient à lui faire visiter les derniers commerces en vogue. Les *factory outlets* ou *outlet stores*. À l'origine, dans les années 1930, ces magasins accolés aux usines et entrepôts, écoulaient les invendus ou les produits défectueux (essentiellement de l'habillement et des articles ménagers) auprès des employés de l'entreprise. Dès les années 1980, ils se dissocient des fabriques, et certains deviennent de véritables centres artisanaux. Les produits y sont beaucoup plus chers, évidemment, puisque relevant d'un effet de mode. Des restaurants, des boîtes de nuit, des cinémas se sont greffés sur les structures commerciales. Ce que le gogo n'a pas dépensé en objets, il le mettra dans la nourriture et les loisirs.

Il n'empêche, certains artisans sont vraiment doués. En outre, ce sont les seuls endroits où Faustine trouvera des vanneries, des tissus et les matériaux adéquats à la fabrication de paniers décorés. Elle espère compléter une petite collection, qu'elle laissera en dépôt-vente dans certaines boutiques de son patelin, pour autant qu'elle trouve preneur. En

chemin, elle s'enquiert auprès de Colleen sur la possibilité d'acheter une machine à coudre d'occasion. Sa nouvelle amie lui dit de ne pas chercher plus loin, car elle ne se sert plus de la sienne depuis belle lurette ; elle sera heureuse de la prêter. Au retour de leur expédition, Faustine est comblée. Elle a tout trouvé. Depuis les vanneries jusqu'au croquet en passant par la mousse de rembourrage et des tissus – ici utilisés pour les célèbres patchwork – valant bien les cotonnades provençales, si prisées sur la Côte d'Azur. Sitôt sa visiteuse repartie chez elle, au Québec, elle pourra se mettre au travail.

Pour une fois, Maxime n'a pas lésiné sur l'argent de la semaine. Faustine a largement de quoi recevoir dignement son invitée. Elle parcourt les allées du *Safeway* le plus proche en quête d'idées savoureuses, si possible issues de la grande cuisine classique. Elle est vraiment épatée par la taille et la profusion des produits. Ça change du magasin de la rue Monge ! Le plus ahurissant étant le rayon pharmacie. Jamais en Europe on ne trouvera de médicaments dans un supermarché. Ici, seuls les remèdes qui se vendent sur ordonnance sont délivrés par des professionnels. Tous les autres sont à portée de main et la concurrence fait rage. Il y a une bonne dizaine de marques de paracétamol, remarque l'intéressée – même contenance, même prix –, à se demander pourquoi choisir l'un plutôt que l'autre. Tout se joue sur la publicité à la télévision sans doute.

À l'autre bout du magasin, on trouve le « bureau postal ». Encore une nouveauté aux yeux de Faustine. Un employé assermenté est présent à heure fixe pour recevoir colis ou lettres à expédier ou timbrer le cas

échéant, remettre le courrier poste restante, si vous en attendez, ou payer les mandats. Les gondoles à proximité proposent, entre autres, un choix de papiers à lettres, de timbres et d'emballages cartonnés. Cela évite au gouvernement non seulement les frais de location d'un bâtiment spécial, mais également d'appointer des fonctionnaires, avec toutes les contraintes que cela suppose (retraites, assurances, etc.). Pourquoi s'encombrer alors que des employés de supermarchés sont taillables et corvéables à merci, qu'il suffit de leur faire prêter serment sur la Bible ? En outre, on peut les virer du jour au lendemain et les réengager dans la même boîte, sans scrupule aucun, trois jours ou trois mois plus tard.

Le jour prévu, grâce à la description élogieuse de Maxime (qui jure qu'il n'a jamais couché avec), il n'a pas été difficile à Faustine de reconnaître l'amie Martine ; une jolie brunette d'environ trente-deux ans, à la gare routière de Manassas. Son bus Greyhound a pris deux heures de retard à cause de ralentissements dans la périphérie de Washington. Faustine n'a pas la télévision, or, le pays entier est en ébullition parce qu'on a tiré sur le Président Reagan. Blessé au poumon, mais hors de danger, il est à l'hôpital, sa femme, Nancy, auprès de lui. Martine a entendu dire qu'on a arrêté son meurtrier. Ce dernier s'en serait pris au Président afin d'épater Jodie Foster, actrice célèbre aux USA, en accomplissant ce geste historique.

Immédiatement les deux femmes se trouvent des points communs. Elles ne tarissent pas de la nuit. Martine, architecte, collabore dans un prestigieux cabinet de Montréal. Elle raconte avec force détails sa

vie au Canada, mais s'épanche surtout sur ses amours contrariées avec son boss qui, hélas, est déjà marié. Surtout, elle sent son horloge biologique s'affoler. Ceci dit, elle est venue pour se distraire, pas pour geindre. Les nouvelles amies passent les deux jours suivants à se faire belles. Elles se teignent les cheveux (en noir pour Faustine, en blond pour Martine), se peignent les ongles, s'échangent des « trucs » de maquillage. Enfin Martine demande à son hôtesse de l'aider à raccourcir le fil de son stérilet qui la gêne. Faustine, qui n'a jamais vu un sexe féminin de près, même pas le sien, est choquée par cette requête incongrue. Martine, ne lui laisse pas le temps de refuser. Elle s'allonge sur le lit et écarte les cuisses. Faustine attrape une paire de petits ciseaux et se laisse guider. C'est donc ainsi fait une femme ? Finalement ce n'est pas moche, bien au contraire. On dirait une jolie fleur entre deux longs pétales roses. Voyant le fil qui dépasse, elle tire un petit peu dessus avant de couper à la bonne distance. Plus tard, munie d'un miroir de poche, elle ira regarder ce qu'il en est de sa fleur à elle, dont Maxime vante toujours la joliesse.

La bouteille de chardonnay, deux litres d'un vin blanc californien pas piqué des vers, est presque vide quand les deux nanas sont prêtes à partir. Elles ont décidé de passer la soirée dans un night-club des environs, une sorte de ranch où on danse autre chose que des quadrilles. La fête bat son plein quand elles arrivent. Le plancher en bois résonne fort sous les pieds de nombreux cow-boys. En comparaison avec la France, ces messieurs de l'Amérique profonde semblent vraiment très lourds. Gentils, mais

rustiques. Au bout d'une demi-heure, lassées d'attendre, les jeunes femmes se résignent à danser ensemble, quand deux mâles, un brun, un blond, osent enfin s'approcher d'elles. Elles ont de la chance, ils sont sympas et témoignent d'un humour légèrement au-dessus de la moyenne. Faustine danse avec le blond alors que Martine entraîne le brun. Quelques slows plus tard, leurs cavaliers leur offrent une bière et des *potato peels*.

— Kesako ? Des épluchures de pommes de terres frites ? Chez nous, on donne ça aux cochons !

Contre toute attente, c'est délicieux. Surtout avec cette petite sauce tartare savamment épicée, Faustine se régale. En fin de soirée les jeunes gens les invitent chez eux pour le traditionnel dernier verre. Pourquoi pas ? Elles ont déjà bu pas mal, mais pas assez, reconnaît Faustine. Continuons la fête ! Leurs nouveaux amis entre-louent une maisonnette dans les environs. Employés dans un magasin de disques, ils possèdent bien sûr les dernières nouveautés, et se font un devoir d'initier leurs invitées. Martine, en bonne citadine, en connaît un sacré rayon, beaucoup plus que Faustine, dont les connaissances musicales stagnent au jazz des années trente. On parle beaucoup, on rit d'autant plus. La dernière flasque vidée, Martine se retire avec son compagnon dans une chambre. Faustine, quant à elle, n'aurait rien contre un petit câlin, mais son élu, ayant appris qu'elle était « fiancée » ne veut pas en entendre parler. Ici, aux USA, l'adultère est illégal évoque-t-il comme excuse. Finalement, ce n'est pas plus mal, on risque moins les maladies ou les grossesses surprise. D'ailleurs,

Faustine est fatiguée, un peu trop imbibée, et après tout : *tomorrow is another day*.

Le lendemain matin, tout le monde se retrouve, en plus ou moins bon état, à la table du petit déjeuner. Martine, noceuse aguerrie, est la première debout, métamorphosée en mère nourricière. Elle prépare des sandwiches aux œufs et au bacon pour tout le monde. C'est sa spécialité ; elle est imbattable dans le domaine. Les toasts sont grillés à point, le bacon croquant à souhait et l'œuf, au milieu, juste mollet comme il faut. Faustine aura beau s'y entraîner, jamais elle ne réussira une telle merveille. Quand tout le monde a bien mangé, on décide d'aller se promener. Aujourd'hui samedi, il y a des « garages sales » (ventes dans les garages, équivalent des coffres ouverts) un peu partout dans le quartier. Les Américains restés des pionniers, se déplacent facilement. Ils émigreront à l'autre bout du pays sans état d'âme – laissant derrière eux parents et amis – s'ils savent y trouver un meilleur emploi. Aussi, cette possibilité de se remeubler à moindre coût évite les frais d'un transporteur. Cela revient moins cher de tout vendre et de racheter d'occasion à l'étape suivante. Quand on se promène dans les bourgades, les banlieues ; quand on longe les routes principales (certaines habitations peuvent se situer très loin à l'intérieur des terres), on trouve des panneaux « vente de garage » un peu partout. Il suffit de suivre la flèche, le garage est ouvert et tout le barda à vendre est disposé sur la pelouse, à portée de main, pour quelques quarters (il faut quatre quarters pour faire un dollar). Faustine adore se promener au milieu de tout ce *foutoir* comme dirait Maxime. On y trouve de

tout, depuis des pinces à linge – d'une drôle de forme d'ailleurs ici – jusqu'à des sèche-cheveux, en passant par des planches à pain. Faustine aimerait bien dénicher une passoire, mais au pays des salades toutes prêtes, ce n'est manifestement pas un objet courant. Ou alors hors de prix dans des boutiques de luxe. Quelle différence de culture entre les pays anglo-saxons et ceux d'Europe du centre et du sud ! Faustine devra carrément importer certains ustensiles aussi indispensables qu'un poivrier, une râpe à fromage ou un presse-purée.

En fin de journée, les jeunes gens se séparent, sans espoir de retour pour Faustine, sur un simple au revoir pour Martine, qui prétend déjà être en amour. Et les filles rentrent chez elles pour constater qu'elles ont été cambriolées ! Mince alors, pour une fois qu'elles étaient loin ! La contre-porte métallique a été forcée. Heureusement, il n'y avait aucune valeur dans la maison, si ce n'est une petite boîte en bois peinte que Faustine adorait, dans laquelle elle serrait, entre autres, le sou en or porte-bonheur reçu à sa naissance. À part cela, bizarrement, seul le frigidaire a été visité. Détail marrant : alors qu'il restait du vin dans la bouteille, les voleurs n'ont pris que du lait et du jus d'orange. C'est vraiment extraordinaire ! Il devait s'agir d'adolescents, décrète Martine qui décide tout de même d'avertir la police. Pour que les réparations de la porte soient remboursées par l'assurance il faut en passer par là. Les policiers, arrivés à grands renforts de sirènes confirment vite qu'il s'agissait probablement de très jeunes cambrioleurs. Il n'empêche, c'est la première fois que cela arrive à Faustine. La jeune femme le vit comme

un viol. Jusqu'à présent, la solitude ne lui faisait pas vraiment peur, mais ici, dans ce pays immense et étranger, elle se sent vulnérable. Une anxiété diffuse s'installe en elle, qu'une seule *médecine* (l'alcool) parvient à apaiser. Au lendemain de cette nuit bouleversante, le petit ami de Martine lui téléphone, l'invitant à le rejoindre quelques jours. Elle n'hésite pas, fait son sac dans la demi-heure et demande à Faustine de la conduire à Manassas.

Au retour, Faustine reçoit un coup de fil en réponse à sa petite annonce de restauration à domicile. Il s'agit de cuisiner un repas pour quatre personnes chez un particulier. Rendez-vous est pris pour le jour suivant, Faustine note soigneusement toutes les coordonnées. Heureusement, cette commande l'a distraite de ses inquiétudes. Sa première cliente réside dans une grande maison en briques rouges. On dirait presque un bunker. Sombre et sinistre. Faustine se gare dans la contre-allée, se présente à la porte. Un maître d'hôtel, très collet monté, vient lui ouvrir. Il la regarde avec condescendance en la conduisant auprès de sa *maîtresse*. « Installez-vous ! » hurle la très vieille dame, alors que Faustine se penche pour lui serrer une main qui s'esquive prudemment. Obtempérant, la jeune femme regarde autour d'elle. Quel environnement ! Un véritable nid à poussière. Des chaises à bascule vêtues d'un tissu à carreaux, des buffets en bois mastoc, des horloges qui datent du siècle dernier, des animaux empaillés et des bouquets de fleurs artificielles disposés de manière anarchique. Une « petite boutique des horreurs » que n'aurait pas renié le cinéaste Roger Corman. Faustine, sagement

assise, écoute l'antique Lady lui dicter ses souhaits. Cette dernière commence par lui faire remarquer que 30 $ pour un repas (sans compter les ingrédients) c'est de la quasi-escroquerie. Allons bon ! Pense l'apprentie *chef*, encore une rapiat. Sans se laisser démonter, elle bluffe : à prendre ou à laisser ! en espérant bien que ce sera pris. De fait, madame, sans insister, établit le menu. Elle exige des asperges sauce hollandaise en entrée, pour la suite, elle attend une proposition de viande ou de poisson. Faustine suggère un bœuf bourguignon (trop lourd), du saumon grillé (trop cher) ou des cordons bleus de poulet (pourquoi pas ?). Pour le dessert une mousse au chocolat. Avant de la renvoyer, Madame demande à Faustine d'établir la liste des ingrédients dont elle aura besoin. La jeune femme sera attendue le lendemain à 16 heures précises. Faustine se retire, elle se rend compte, en se retrouvant à l'air libre, qu'elle s'est presque arrêtée de respirer pendant tout l'entretien.

Mode de cuisson

Baptême du feu ! Faustine a été mandatée pour l'élaboration d'un repas *in situ*. De retour chez elle, la future *célébrissime chef* ouvre ses livres de cuisine, histoire de se rafraîchir la mémoire. Comment fait-on une sauce hollandaise déjà ? Elle constate avec plaisir qu'elle n'a pas tout perdu de ses notions récemment acquises. Ensuite, désœuvrée jusqu'au lendemain, elle part en quête de quelques bouteilles d'alcool bon marché, susceptibles de servir dans la confection de sauces. Ou pas. Depuis la fin de la prohibition, la vente d'alcool est très réglementée dans certains états des USA. En Virginie, on ne trouvera jamais d'alcools forts dans les supermarchés, par exemple. Les magasins officiels comme l'*ABC Liquor store* de Manassas ne sont ouverts qu'à certaines heures. Il faut avoir plus de 21 ans, carte d'identité valide à l'appui, pour acheter du bourbon, du gin ou de la vodka. Faustine est mortifiée, à 25 ans, elle en paraît à peine 18. Les vendeurs, soupçonneux, refusent de croire que sa carte (étrangère) est valable. Elle rentre bredouille. Il devient urgent qu'elle passe son permis de conduire. Sur la foi d'une « *social security card* » bien de chez eux, peut-être qu'on lui fera plus confiance.

Sur ces entrefaites, Martine rapplique. Elle s'est disputée avec son amoureux du moment qui ne voit pas l'avenir : mariage, maison, bébé, avec le même optimisme. Puisqu'elle dispose d'un peu de temps, et pour cause, elle propose à Faustine de s'inscrire pour passer le fameux permis. Hélas, à cette heure les bureaux sont fermés. Faustine propose d'y retourner après avoir cuisiné chez la vieille dame de la colline. Elle aura gagné ses trente dollars, elles pourront s'offrir un bon resto ensuite. Ainsi sera fait. Confiante, Faustine monte sur la colline, sa mallette de couteaux, fouets et fourchettes à la main. Le même estafier lui ouvre la porte. La cuisine est presque propre. Les ingrédients sont posés sur l'immense comptoir. Elle n'a même pas besoin d'ouvrir le frigo, tout est à portée de main y compris le mixer. Quelle prévoyance ! La sauce est vite préparée. Les asperges, déjà épluchées et cuites, sont dressées en un quart de tour, ne reste plus qu'à rafraîchir le pain dans l'immense four. Faustine poursuit avec la mousse au chocolat qui pourra « prendre » pendant qu'elle s'attaquera aux cordons bleus. Levant la tête, elle remarque alors que les employés sont là, debout, immobiles et silencieux, entre-deux portes. Ils l'observent. Hésitant à leur faire payer une entrée, comme au zoo, elle leur fait un gentil sourire sans s'arrêter. Tant qu'ils n'empiètent pas sur son territoire, n'est-ce pas. Les filets de poulet, comme à peu près tout ici, sont très grands. Les couper en deux, y insérer une tranche de jambon pliée à l'intérieur de laquelle elle dépose une grosse lamelle de fromage, est un jeu d'enfant. Faustine a pensé à prendre du fil à rôtir et une grosse aiguille. Elle tient

à soigner le travail (elle aime bien coudre la viande, elle aurait voulu être médecin). Sitôt le filet soigneusement refermé, elle le roule dans la farine, ensuite dans de l'œuf et enfin dans de la chapelure qu'elle a aussi apportée de chez elle. Elle fera griller puis cuire son œuvre le moment venu. Pour suivre, elle prépare une bonne purée de pommes-de-terre maison ainsi que des haricots verts et une sauce brune. Quand tout est prêt, les domestiques font le service. Les plats reviennent vides, les assiettes aussi. Cela doit signifier que les convives sont satisfaits. La mousse au chocolat est littéralement « nettoyée ». Deux heures plus tard, la cuisine rangée et la vaisselle réduite, le maître d'hôtel apporte son enveloppe à Faustine, lui signifiant qu'elle peut rentrer chez elle. Mission accomplie !

Comme promis, Faustine invite Martine au resto. Après quoi, elles se présentent au Département des Véhicules à Moteur (DMV), pour passer leur permis de conduire. Comme Faustine a déjà son permis Français plus un permis international, on ne l'ennuie pas trop avec le code. On lui présente juste une feuille comportant quelques questions très faciles (Maxime lui a quand même donné les réponses), le préposé prend sa photo et dix minutes plus tard tout est en ordre. Pareil pour Martine. Les jeunes femmes rient beaucoup à l'énoncé des questions. Tout juste si on ne leur demande pas de quelle couleur sont les lignes jaunes et si les aveugles ont le droit ou non de traverser au rouge. Pourtant les responsables ont gardé leur sérieux du début à la fin et énormément insisté sur ce qu'il était légal ou illégal de faire. Bref, munies du précieux document, les deux complices ont

juste le temps de se rendre au magasin d'État, avant la fermeture, pour se procurer une ou deux bouteilles de gnôle. Déçues tout d'abord, les alcools forts ne titrent pas à plus de 40°, elles sont agréablement surprises par la modestie des prix. Deux ou trois dollars à peine les 75 cl de vodka. Même à 40° c'est une affaire ! On dirait qu'ici, l'alcool, comme l'essence, sont quatre fois moins chers qu'en Europe. Voilà qui promet de jolies soirées ; des *bloody-mary* et des *gin-tonics* à profusion ! À la caisse on emballe leur butin dans des sacs en papier opaques. Interdiction absolue et totale de montrer qu'on transporte de l'alcool. Quels hypocrites ! pense Faustine. Partout dans ce pays on peut voir des hommes téter, dans leur voiture ou ailleurs, au goulot d'un « *brown bag* » (sac brun), tout le monde le sait et personne ne dit rien.

En soirée, nouveau coup de téléphone. L'amoureux de Martine souhaite venir la rechercher. Déjà bien pompette, elle oublie ses griefs passés et coup de blush sur les joues, couche de rouge sur les lèvres, la voilà prête pour de nouvelles folies. Faustine de son côté, est mûre pour une nuit sans rêves. Les jours suivants, elle reprend ses travaux de couture. Les petits paniers s'empilent gentiment, elle va bientôt pouvoir en proposer à Judy, sa nouvelle amie qui gère le magasin cadeaux-souvenirs. Et si elle lui proposait des truffes au chocolat en même temps, c'est une bonne idée non ?

— Driiiiing !

— Allô ?

C'est la vieille dame sur la colline qui a de nouveau besoin de ses services. « Pouvez-vous venir vers 17 h ? », Faustine peut. Elle y va. Le salon est

toujours aussi poussiéreux. La bicentenaire aussi, qui cette fois lui serre la main. Manifestement, elle a apprécié la première prestation de sa nouvelle cuisinière.

— Nous avons eu un décès dans la famille. Je vais recevoir une quarantaine de personnes après l'inhumation. J'aimerais un buffet léger. Vous pouvez assurer cela ?

— Toutes mes condoléances, Madame, Oui, bien sûr.

— Vous aurez un budget de dix dollars tout compris, mais vous pouvez vous servir dans la cuisine et prendre tout ce qui vous sera nécessaire.

— Hum ? Ça va faire léger !

— C'est à prendre ou à laisser !

Oh, la chipie, pense Faustine, elle me renvoie la monnaie de ma pièce ! Bonne joueuse, un brin curieuse, elle accepte le défi et se rend à la cuisine. Le larbin, en grande cérémonie, lui ouvre la porte du réfrigérateur. À l'intérieur : catastrophe ! La puanteur est caractéristique. Ce fridge n'a pas été lavé depuis plusieurs années. Ils se foutent du monde – de leur patronne surtout – les domestiques ici, se dit la jeune femme qui en éprouve un léger pincement au cœur. Ce n'est pas qu'elle soit outrancièrement empathique, mais elle n'aime pas qu'on abuse des faibles et des vieux. Dans les compartiments, les ingrédients varient entre le vert et le gris. Faustine passe beaucoup de temps à chercher quelque chose de comestible. Au final elle récupère une boîte de Philadelphia Cream Cheese, qu'elle ne connaît pas du tout, mais qui, à vue de nez, semble comestible. Elle trouve des œufs, dont la date fraîcheur n'est pas trop dépassée, une demi-

saucisse sur laquelle manquent les éléments d'identification, ainsi que d'utilisation, et une plaque de beurre à peine rance. Dans les placards elle trouve un kilo de farine *a priori* sans charançons et un bocal de cornichons au vinaigre. Dans la panière un peu de pain toast récupérable si on en retire les bords. Munie de son précieux butin, Faustine se replie dans sa maisonnette. C'est sûr, il va falloir rivaliser d'imagination, cette fois !

Elle mettra 8 heures pour obtenir satisfaction. À raison de trois pièces par personne pour 40 convives, elle a réussi un exploit. Après avoir appris à maîtriser les accessoires de mesure – les *cup* et les *spoon*, les *quart* et les *pint* –, elle a confectionné des petits choux salés *et* sucrés. Rempli une moitié de farce au fromage en trois couleurs différentes (paprika, curry, herbes), l'autre de crème pâtissière vanillée ou chocolatée. Un léger glaçage décore ces derniers. Avec la demi saucisse qui ressemblait fort à des rillettes, elle a élaboré des petits canapés agrémentés de demi-cornichons taillés en éventail, de rondelles d'olives et de radis sculptés en rosace. Le tout a fière allure et ce n'est pas sans un certain contentement de soi qu'elle grimpe sur la colline livrer son travail. Elle a laissé Martine couchée sur le comptoir, entortillée dans le fil du téléphone, essayant d'amadouer son amoureux pour qu'il l'emmène en voyage. Si elle avait l'idée de faire la vaisselle et de ranger la cuisine avant, ça l'arrangerait bien.

Toutes les lumières sont allumées dans le bunker rouge brique. Le maître d'hôtel affiche la même morgue visqueuse, regarde cette « *estrangère* » d'un œil incroyablement méfiant. Aurait-il peur d'une

dénonciation ? Pointant du nez les petits canapés il demande :

— C’est quoi *ça* ?

— Du pâté français.

— Étrange.

— Vous verrez, c’est très bon, je vous l’apporte sur place ?

— Non, pas la peine, je m’en charge. Voilà votre enveloppe.

— Merci. Au revoir !

Et Faustine de rentrer chez elle, non sans un petit détour à la station service histoire de remplir la glacière de bières. Alors qu’elle quête sa gratification, elle zieute les rayons avoisinants. Avisant, dans le fond d’une armoire réfrigérante des saucisses ressemblant à celle qu’elle a tartiné dernièrement, elle s’en empare. On va enfin savoir de quoi il s’agit. C’est bien de la saucisse, de porc. Faustine la retourne et lit : *Mode de cuisson*…

Il leur faudra plusieurs canettes de bières, avec Martine, pour mater le fou rire inextinguible qui les prend, dès lors que Faustine a raconté le quiproquo. Elles passent la soirée à imaginer ces bourgeois tombant comme des mouches après avoir ingéré les jolis petits canapés, suscitant de nouveaux deuils et donc une clientèle multipliée pour Faustine. Heureusement pour elle, la saucisse de porc crue n’a empoisonné personne ce jour-là. Elle aurait pu. La date de péremption n’étant pas plus visible que les instructions de cuisson. Faut croire qu’ils ont l’estomac solide ces ricains. Deux semaines plus tard, Faustine redoublera de rires en recevant, par la poste, un gentil courrier de la part de la vieille dame, qui la

remerciera pour son dévouement avec un nouveau billet de dix dollars !

Le même jour, Martine, larguée par son dernier amant, rentre au Québec. Le mari et les enfants ce n’est pas pour cette fois. Faustine la raccompagne à la gare des bus de Manassas. Elles promettent de se revoir un de ces quatre. Sur le chemin du retour, Faustine s’arrête au centre commercial de Manassas. Il y a bien longtemps qu’elle a envie d’essayer quelque chose. C’est le moment ou jamais.

C'est à vous ces beaux yeux-là ?

Faustine gare sa voiture devant la boutique d'un opticien. Sur la vitrine, il y a une grande réclame pour des lentilles de contact *Baush and Lomb*. Elle pousse la porte. Par chance, le magasin est désert, le vendeur entièrement disponible. L'homme installe sa nouvelle cliente sur un fauteuil confortable. Il commence par examiner ses yeux, prendre des mesures et évaluer sa capacité visuelle. Après quoi, il ouvre une boîte de lentilles adaptées, lui montre vaguement comment faire, puis l'invite à les poser elle-même dans un petit cabinet attenant. Faustine déploie des trésors de patience devant le miroir, vide la moitié de la bouteille de solution saline, sans parvenir à poser ces satanées lentilles. Chaque fois qu'elle en approche une de son œil, celui-ci cligne, rejetant l'intruse. Au bout d'une demi-heure, elle en a marre ; abandonne son rêve. Minable, elle déclare au vendeur qu'elle se résigne à garder ses lunettes sur le nez. Heureusement, il ne la laisse pas tomber. Après l'avoir faite asseoir, il lui pose les lentilles lui-même, en un tour de main. Et là, miracle ! Faustine voit ! Elle a des yeux tout neufs, ne ressent aucune gêne, comme si on lui avait greffé une nouvelle cornée. Le vendeur lui dit qu'elle peut laisser ses lentilles en place jusqu'à trois semaines d'affilée.

À son âge, nul besoin de les nettoyer tous les soirs. Humidifier l'œil avec le produit suffit, en cas de besoin, mais elle constatera vite que ce n'est pas fréquent ; souvent, un simple bâillement, provoqué ou non, fait l'affaire. Faustine se confond en remerciements et range ses lunettes définitivement. Il est désormais inimaginable qu'elle les remette. La jeune femme rentre chez elle, soulagée de quelques dizaines de dollars. C'est fou cette impression d'être devenue une autre. Fini l'anonymat derrière ses carreaux protecteurs. Dorénavant, il va lui falloir s'assumer telle qu'elle est.

À la maison, elle trouve un courrier de Maxime. Il arrive demain à 17 h 50 à Dulles, juste à temps pour filer jouer à Annapolis avec l'orchestre qu'il a intégré depuis peu. Si Faustine pouvait se munir d'une chemise propre quand elle viendra à l'aéroport, ça l'arrangerait bien. Ils se rendront ensemble à la soirée. Elle prend note, se réjouit de son retour, même s'il faut d'abord en passer par la case « public ». Trois semaines sans Maxime, ça finit par être long ! La première, passe encore, elle rumine ses griefs, sort (et noie) ses ressentiments ; la seconde, elle se remet entièrement en question, se trouvant tous les défauts ; la troisième, son homme commence à lui manquer sérieusement. Elle lui trouve soudain toutes les qualités et éprouve quelque chose qu'elle prend pour de l'amour. Est-ce que ce serait la recette d'une relation durable ?

Faustine se réjouit de raconter ses dernières aventures. Elle va l'accueillir avec de bons petits plats. Et surtout, du pain frais maison. Voilà qui remplacera avantageusement ces affreux pains de mie

proposés partout sans espoir de variation. Warrenton n'ayant pas de boulangerie digne de ce nom, on ne trouve de vraie baguette qu'à Washington (à une heure de route). Elles sont livrées chaque jour via Concorde et, bien sûr, inaccessibles à la plèbe. En conséquence, Faustine se procure de la farine et de la levure. Elle tente sa recette habituelle. Hélas, si le pain lève correctement sous son linge, à proximité d'un radiateur, une fois dans le four, il retombe à l'état de galette. Après plusieurs essais, déçue, frustrée, elle jette son travail à la poubelle, et recommence. Rebelote. Même échec. Elle passe quatre heures, en vain. Il lui faut de l'aide. Oui, mais qui ? Appeler sa mère ? Non, tout de même. D'autant qu'il fait nuit en Europe, à cette heure. Quant à Colleen, elle n'est pas du genre à confectionner son pain elle-même. C'est alors que Faustine pense à Judy. Elle, au moins, comprend son accent (anglais) et parle correctement. Judy l'accueille avec beaucoup de gentillesse à l'épicerie, lui offre un café dans son arrière-boutique. Faustine développe son problème. Judy lui explique que la farine, comme beaucoup de produits ici, est « enrichie ». Ce qui veut dire qu'on lui rajoute du fer, du magnésium, de la vitamine C ; en clair, tous les éléments qui ont été détruits par l'abus de pesticides, et plus encore, histoire de justifier l'augmentation du prix de revient. C'est pourquoi, quand on y mélange de la levure, il est nécessaire de pétrir le pain deux fois et de le faire lever autant. Après quoi, il réagira normalement à la cuisson. Que Faustine ne l'oublie pas, trop de levure est aussi néfaste que pas assez, et donne sensiblement le même résultat. Judy précise que le chlore neutralisant ladite levure, il serait

judicieux que l'apprentie boulangère la dilue dans de l'eau cuite tiédie. Faustine est très reconnaissante pour toutes ces informations. Avant de partir, elle se ruine en fromages – Judy est la seule ici à vendre du gruyère –, et propose à sa nouvelle amie d'apporter des truffes au chocolat, confectionnées par elle-même. Toujours à l'affût de nouveautés, Judy accepte volontiers. Elle conseille à Faustine de se procurer le livre de cuisine *bestseller* de tous les temps : *Joy of Cooking*. Toutes les manières de faire son pain, avec les ingrédients et moyens du pays, y sont détaillées. D'accord ! La jeune femme l'achètera sitôt qu'elle en aura les moyens.

Quelques heures plus tard, Faustine réussit son premier pain mangeable sur sol américain – c'est mieux que de marcher sur la lune, non ? – Maxime va désormais savourer des petits déjeuners consistants. Pour que la fête soit complète, elle lui a trouvé du bacon, des œufs frais, du jus d'orange et même des yaourts dégraissés ! La jeune femme ignore que cette histoire de petit déjeuner pantagruélique, si prisée dans les pays anglo-saxons, n'est qu'une entourloupe commerciale de plus. Les marchands de porc du 19e siècle ont simplement fait passer le message, par le biais du corps médical à la papatte judicieusement graissée, qu'un petit déjeuner « solide » était indispensable à un bon équilibre. Et voilà, le tour était joué ! Quelques années plus tard, l'industrie pharmaceutique fera des profits démentiels avec les médicaments anti-cholestérol. Gagné sur toute la ligne ! Nonobstant ces détails, son caddie plein, Faustine continue sa route. Elle n'est pas concernée ;

pour elle, le petit déjeuner se limite, et pour longtemps, à un café plus une clope, ou deux !

Il est pile 17 h 50 quand elle retrouve Maxime à l'aéroport de Dulles.

— T'as changé ta couleur de cheveux ? Pourquoi pas, mais ça te durcit le visage, je préfère la tienne.

— Moi aussi je t'aime, mon chéri. Il n'y pas que cela que j'ai changé. Et toi, tu as fait bon voyage ?

— Excellent, qu'est-ce que tu as d'autre de différent ? Ah oui, tes lunettes !

— Exact. Je me suis offert des lentilles de contact.

— Et tu les supportes bien ? Comment tu les as payées ?

— Avec le chèque du loyer, il faudra que tu le refasses d'ailleurs. Mais oui, jusqu'à présent en tout cas, je les supporte bien. Elles me changent la vie, c'est incroyable : je peux éplucher des kilos d'oignons sans pleurer !

Maxime rit un peu jaune quand même, rapport au chèque du loyer, mais il prend sur lui.

— Formidable ! Moi aussi j'ai une surprise pour toi.

— Un camembert ! Tu as réussi à le passer ! C'est fabuleux, il ira très bien avec le Gruyère que je viens de nous acheter. Et sinon, tout s'est bien passé en France ?

— À peu près. Le divorce est quasiment une affaire classée, j'ai juste eu une mauvaise surprise quand j'ai voulu clore le crédit pour la maison avec un peu d'avance ; ils m'ont taxé 10 000 balles de plus, ces requins.

— Tu parles, ils n’allaient pas se priver de six mois d’intérêts juste parce que tu divorces, non ? Ô monde cruel de la banque !

— Non, bien sûr que non, bref, c’est désormais terminé ces histoires de gros sous – grâce à ma mère, ou plutôt à son argent – dans trois mois je serai libre, mon amour !

— Et tes filles vont bien ?

— Merveilleusement. Après la période difficile des débuts, elles ont compris que je ne les laisserai pas tomber et semblent avoir pris leur parti du divorce. D’ailleurs j’ai invité Daphné à passer le mois de juillet ici. Mon aînée est assez grande désormais pour voyager sous la seule supervision d’une hôtesse.

Là-dessus, ils arrivent devant la taverne du Vieux Washington. Maxime a juste le temps de se changer dans la voiture avant d’aller jouer. Faustine fait connaissance avec les musiciens de ce nouvel orchestre, ainsi que leurs épouses. Comparés aux musiciens français, spécialistes des concours d’éloquence, elle les trouve terriblement ringards, mais, malgré tout très attachants. Ce soir, Mark, le chef trombone est venu avec sa femme, Betsy. Tous deux ont la cinquantaine, ils traversent une mauvaise passe. Atteinte d’un cancer Betsy doit subir un traitement lourd et se voit condamnée à porter une poche d’évacuation. Mark rigole, il prétend qu’elle n’a jamais été aussi sexy. Ces deux-là dégoulinent d’amour inconditionnel. Comme si les aléas qu’ils traversent ne suffisaient pas, Mark vient de perdre son job. Le couple est en train d’imaginer sa reconversion aussitôt que Betsy en aura terminé avec sa chimio. Sans savoir dans quel domaine exactement,

ils envisagent de monter leur propre entreprise. En attendant, ils font le ménage chez leurs amis, afin de gagner un peu de blé. Entre ces travaux ponctuels et les concerts, ils s'en sortent plutôt bien. Voilà un cas typique de résilience à l'américaine, se dit Faustine. Elle qui ne connaît depuis toujours que l'amour au mérite, les envierait presque.

Assise face à l'orchestre, un verre à portée de main, Faustine savoure la musique en rythme ; se laisse bercer. *Sweet Georgia Brown*, *Chicken baby*, *Comes love*, *All of me*, *Egyptian fantasy.* Elle rêve aux champs de coton de Caroline du Sud, à la Case de l'oncle Tom, à Huckleberry Finn (qu'elle trouve bien plus mignon que ce petit bourge de Tom Sawyer). Par moment, elle s'identifie à Scarlett O'Hara qu'elle a adorée dans *Autant en emporte le vent*. Or, Maxime a beau déployer tout son talent artistique, il y a loin de la coupe aux lèvres. Sa ressemblance avec Clark Gable n'est pas évidente. Quand on remplace « Un mètre quatre-vingt ♪♫ ; des biceps plein les manches ♫♪ » par : « un mètre soixante-dix », la donne n'est pas comparable.

Tout compte fait, la musique de ce *big band*, si bon soit-il, ne vaut pas, aux oreilles de Faustine, celle qui l'a séduite dans une cave New-yorkaise la première fois qu'ils sont venus aux USA. Si vous voulez son avis, les Blancs ont du chemin à parcourir pour égaler les Noirs dans ce domaine. Oh, elle ne renie pas Glenn Miller ni Benny Goodman, voire Artie Shaw et toutes les grandes pointures du genre, mais elle a le vague sentiment qu'ils jouent un jazz de récupération, un peu trop lisse à son goût. Pour Faustine, le jazz se doit être brut. C'est Ella Fitzgerald

et Louis Armstrong, Billie Holiday, Scott Joplin et tous les autres de leur race. Le jazz c'est *noir,* un point c'est tout. Selon le sens éthique de Faustine, très personnel on l'aura compris, on n'a pas le droit de *voler* cette musique qui n'appartient qu'aux esclaves. Issue de leur sang, de leur sueur et de leurs larmes, pour la transformer – et la revendre – en bruit de fond destiné aux colonisateurs qui hantent les salons de thé ou les dancings à la mode. Trop ignorante pour soutenir une argumentation valable, Faustine ne le dit pas, bien sûr. Lâchement elle applaudit, comme tout le monde, les nouveaux amis de Maxime, ces braves blancs qui ne pensent pas forcément à mal, s'imaginant, au contraire, rendre hommage.

Pendant la pause, Mark et Betsy encouragent vivement Maxime et Faustine à aller admirer les cerisiers, qui seront bientôt en pleine floraison. En effet, avril à Washington voit débuter le *cherry blossom festival (hanami en japonais).* Il bat son plein chaque année depuis le dernier samedi de mars. Mark raconte que ces arbres ont été offerts par l'empereur du Japon à l'Amérique, en 1912, afin d'améliorer l'amitié naissante entre leurs deux pays. Surtout ne manquez pas ce spectacle ! concluent-ils (Faustine pense au 7 décembre 1941 et aux bombes japonaises sur Pearl Harbor. Gage d'amitié ?).

Au lendemain de cette jolie soirée, Faustine accompagne Maxime au bureau. Cette fois, elle entre avec lui dans le bâtiment. Alors qu'il rejoint son poste de travail, non sans l'avoir présentée à la gent féminine, elle prend le temps de bavarder avec les secrétaires et la comptable, personnages principaux en nombre, mais non en puissance, de cette

entreprise patriarcale. Faustine rencontre, enfin, la fameuse Jeanne qui l'a *remplacée* une ou deux fois dans le lit du *maître*. Jeanne est une brunette piquante, beaucoup plus âgée qu'elle (quoi qu'il arrive, on ne pourra jamais accuser Maxime de pédophilie, il ne la trompe qu'avec des vieilles). Le contact entre les deux rivales se fait immédiatement. Bonnes joueuses, elles s'en vont, bras dessus dessous, déjeuner ensemble au *diner* du coin, laissant là leur Don Juan de pacotille. Pendant le repas – fameux ces T-bones ! – Jeanne avoue regretter d'avoir succombé aux avances de Maxime. Si elle avait su à quel point Faustine était sympathique, jamais elle ne l'aurait trahie, et, sa nouvelle amie peut en être certaine, elle ne remettra pas le couvert !

Trinquons !

Des enfants, pour quoi faire ?

Le soir même, Faustine détaille en riant sa rencontre avec Jeanne. Maxime fait la grimace. Tous ces travaux d'approche juste pour tirer deux coups. Quel gâchis ! Décidément pas facile la vie de séducteur. Et dire qu'il va falloir tout recommencer cet hiver quand sa chérie renouvellera sa carte de séjour en Europe. Faustine s'en fiche, elle a trouvé de quoi s'occuper en attendant mieux. À la bibliothèque, en explorant les rayons, elle est tombée sur des livres qui lui semblent accessibles. Bien sûr, un dictionnaire serait approprié, mais il faudra attendre leur prochaine visite à Washington. Tant pis, son imagination complétera les mots qu'elle ne comprend pas. Après tout, elle utilise bien des appareils sans jamais lire les modes d'emploi !

Au souper, ils mangent son pain frais et c'est peu dire que Maxime apprécie. Il confirme : sa compagne est décidément une merveilleuse petite femme au foyer. Avec cette nouvelle corde à son arc, plus rien ne manque à leur bonheur, sauf…

— Tu dois attendre combien de temps après ton divorce avant de convoler à nouveau ?

— Oh, je pourrais me remarier demain si je le voulais, mais là n’est pas la question. Je ne *veux pas*. Pourquoi répéter les erreurs ?

— Parce qu’on a beau prôner l’amour libre, les mentalités n’ont pas changé pour autant. Tu as vu la réaction de Colleen. Elle me tolère parce qu’elle pense que tu vas m’épouser, mais elle me fait bien sentir que je suis hors la loi.

— La pauvre, elle court à la déception si c’est le cas. Notre amour n’a pas besoin de ça. *Ne gravons pas nos noms au bas d’un parchemin… De servante n’ai pas besoin*… Tu connais la chanson de Brassens ?

— Oui, je m’en souviens et l’idée est belle. Quoique. Tout dépend du genre – mâle ou femelle – des lieux et des époques. On verra bien après tout. Une chose est sûre par contre, je n’ai pas l’intention d’être fille-mère.

— Des enfants ? Pour quoi faire ?

— Non ? Tu es sérieux ?

— Bien sûr. Je suis un père exécrable, tu le sais bien. J’ai déjà donné dans le genre et je ne tiens pas particulièrement à recommencer. Les enfants, c’est des nids à emmerdes. Petits, ils sont sales, bruyants, tout le temps malades et plus grands… n’en parlons pas ! Que des emmerdements !

— À voir tout le temps que tu consacres à tes filles, tu ne sembles pas si mauvais père que cela et tu m’avais écrit, autrefois, que tu ne t’y opposerais pas ! Tu le savais bien, pourtant, que j’en voudrais au moins deux ! J’ai toujours été honnête avec toi !

— Mais enfin, ce n’est pas une fatalité tout de même ! Tu peux faire autre chose de ta vie que pondre, non ? J’ai pour nous deux des ambitions

autrement plus enrichissantes que de torcher des culs à longueur de journée. N'en parlons plus, veux-tu, laisse passer le temps, on verra bien. Je ne ferme pas tout à fait la porte, je ne veux pas te perdre pour ça, mais tu connais ma position. Je n'ai pas envie de te partager et je ne veux pas que ton corps soit vampirisé par un petit être égoïste qui te séparera de moi.

Vlam ! Pas de mariage, pas d'enfants. Le verdict est tombé. Impitoyable. Faustine ne saura jamais si la « machine » fonctionne. Dans un premier temps, la jeune femme est mise KO par tant d'injustice. À 6 000 km de chez ses parents, de son pays, sans travail, sans la sécurité d'une carte de crédit, la jeune femme se sent soudain très seule. Évidemment, la sagesse voudrait qu'elle prenne le premier avion pour l'Europe. Mais comment faire sans moyens ? De plus, alors qu'elle vient juste d'arriver dans ce pays tant rêvé, il faudrait repartir sans en avoir rien vu ? Non, ce n'est pas possible. Maxime va changer d'avis. Il *faut* qu'il change d'avis. Elle lui montrera, elle, qu'un enfant peut être autre chose qu'un obstacle. Elle lui prouvera qu'il se trompe. Elle lui donnera un fils, c'est ce qui lui manque. Bien sûr, après deux filles ! Il est hors de question qu'elle renonce à enfanter. Elle a trop d'amour à donner et à recevoir.

Le lendemain, incapable de supporter plus longtemps sa frustration, elle se précipite chez son amie Judy, l'épicière. Elle lui apporte les truffes au chocolat de sa fabrication, ainsi que deux paniers décorés, à laisser en dépôt vente. Ce matin, la boutique est déserte. Faustine, au bord des larmes, déverse le trop-plein de sa colère. Judy la calme.

— Ne t’inquiète donc pas autant. Il va bien finir par céder à la pression, tu sais. Elle est très forte ici. Les employeurs se mêlent volontiers de la vie privée de leurs employés, sans compter les églises qui ont leur mot à dire.

— Pas de chance pour ça, il n’y met jamais les pieds. Si au moins il pouvait me faire un gosse « par accident », mais même là, il garde le contrôle, c’est rageant quand même !

— Patiente. C’est tout ce que je peux te dire. Il a déjà été tellement loin ; ça m’étonnerait qu’il ne finisse pas par céder.

Faustine retrouve un semblant de sérénité. Quand Maxime rentre ce soir-là, elle prend sur elle de l’accueillir gentiment. Il repart dans trois jours, ce n’est pas le moment de le dégoûter. D’ailleurs il a déjà tout oublié.

— Demain on déjeune au resto avec le staff du bureau, ça te dit de venir ?

— Oui, bien sûr ! Il y aura qui ?

— Karen, la secrétaire de Don, Barbara, Merilyn, et Pamela Gruver, la comptable, Sue, la responsable informatique, Jeanne, que tu connais, que des nanas formidables !

— Et aucun autre mec ? Toutes ces femmes pour toi tout seul ? Monsieur apprécie son harem on dirait !

— Toi en tête bien sûr ! C’est vrai que c’est agréable, mais tu n’imagines pas à quel point ils sont coincés et rétrogrades ces ricains. Je suis obligé de déployer des trésors de diplomatie pour qu’ils fassent l’effort de s’entendre, sinon de s’accepter. Tiens, l’autre jour j’ai donné tout un cours au responsable des éditions pour qu’il parle poliment à sa secrétaire

qu’il semble incapable de supporter. Alors partager un repas, tu n’imagines même pas !

— Dans le fond ils en ont peur de leurs bonnes femmes. À revendiquer leur féminisme, elles les ont complètement retournés contre elles. Et comme ils manquent totalement d’éducation… ils ne l’expriment que par la violence.

— Exact. Et ce n’est pas nous qui allons la leur faire, leur éducation. Donc, en attendant, on déjeunera sans eux, il y aura moins de tensions.

— C’est là qu’on voit la différence de mentalité. En France les différends se règlent autour d’une bonne table, ici c’est sur un ring ! Franchement, je préfère de loin la version française.

Au restaurant, Faustine en tant que *femme du chef* reçoit de bonne grâce les hommages de ses consœurs. Ô combien son homme est un formidable patron, aimable, bien élevé, dynamique, charmant, etc. Ces dames ne tarissent pas d’éloges. Cause toujours, pense la compagne dudit chef, encore sous le coup de l’humiliante fin de non-recevoir concernant mariage et enfant.

Samedi soir, le couple retourne à Washington. Lundi, Maxime sera en Europe pour une nouvelle session de cours, aussi les deux amants profitent-ils à fond de leur dernière soirée. Ça swingue à la Taverne, tous sont ravis, tant les musiciens que le public. Dimanche, Maxime et Faustine sont invités à déjeuner chez Donald et Colleen. Max embarque sa valise. Ils partiront de chez leurs hôtes directement pour l’aéroport en fin d’après-midi. Colleen les accueille si chaleureusement qu’on dirait qu’elle ne les a pas vus depuis des mois. Après les avoir débarrassés, elle les

invite à visiter sa maison entièrement réaménagée. Faustine adore découvrir les maisons des autres ! Elle a les yeux partout, enregistre chaque détail, accumule les idées pour décorer son logis plus tard. Sur ce plan, elle sera gâtée tout au long de son séjour. Il semblerait qu'aux USA la coutume exige que chaque hôtesse prenne plaisir à jouer les guides dans sa demeure. La moindre des politesses impose alors qu'on la félicite pour la bonne tenue de celle-ci et l'originalité de sa décoration.

Chez les White, l'apéritif est servi au bar, situé au rez de jardin. Les patrons officient derrière le comptoir, les invités leur faisant face sur de hauts tabourets. La pièce est gigantesque. On aurait pu y mettre trois fois le studio de la rue Blainville. D'un côté, le bar et à l'autre bout : un vélo d'appartement, un sauna, un jacuzzi et une cabine pour se changer. C'est une salle de jeux pour adultes en somme, il ne manque que le billard. Colleen pose les verres devant ses invités.

— Du bourbon pour ces messieurs, du scotch pour ces dames !

Puis elle invite Faustine à la suivre. Elle est très drôle quand elle s'essaie au français.

— Prends ton verre, *moun pitite elfe*, allons préparer le repas pendant que ces messieurs discutent. Donald a quelques conseils à donner à Maxime.

Et les deux femmes de se retrouver à l'étage au-dessus, dans l'immense cuisine. D'un côté, l'espace de travail, tablars, frigidaire, congélateur, fours (classique et micro-ondes), plan de découpe. Au milieu, une plonge et un composteur. En face, une

table pouvant accueillir douze personnes, réservée à la famille. De l'autre côté, une salle à manger, tout ce qu'il y a de plus bourgeoise. C'est là que Faustine dresse la table à la demande de Colleen. Cette dernière est occupée à ouvrir une boîte de soupe Campbell aux champignons. Elle en étale la moitié dans un grand plat, dispose dessus des blancs de poulet sans peau, qu'elle recouvre du reste de la soupe. Un peu de crème, du sel, du poivre et hop ! Le tout part au four. Ensuite, elle verse le contenu d'un sac de légumes congelés dans un autre plat, le recouvre d'une sorte de crumble préfabriqué avant de lui faire prendre le même chemin. Enfin, elle sort des petits pains et les régénère aux micro-ondes. Pour bizarre que cela paraisse, ça sent bon. En dessert, Colleen déballe une tourte aux fruits qui sera dégelée à point le moment venu. Entre-temps, les hommes sont montés. Donald s'assied à sa place, en bout de table. Faustine s'est emparée d'un morceau de pain, dans lequel elle s'apprête à mordre au moment même où, joignant les mains, il commence à réciter les grâces. Rougissante, elle pose son pain et écoute respectueusement.

— Seigneur, bénis ce repas préparé avec soin, merci de nous avoir envoyé Maxime qui nous aidera à prospérer, ainsi que Faustine, sa future épouse. Amen. Bon appétit !

Contre toute attente, le repas est succulent. Colleen rougit sous les compliments. Le reste de l'après-midi se déroule en discussions animées, bien arrosées, portant sur les nombreux voyages de Don et Colleen en Europe et sur les projets du couple Maxime-Faustine pendant leur séjour aux USA.

Donald et sa femme leur souhaitent un beau mariage et beaucoup d'enfants, ils espèrent bien être de la noce. Maxime se garde bien de répondre. Vite, il noie le poisson avec d'autres sujets passionnants. Il est presque 16 heures quand la joyeuse compagnie se sépare.

Maxime conduit sur la route de l'aéroport. Faustine a un peu la tête qui tourne, elle somnole ; entend vaguement qu'il la prévient, à la dernière minute comme toujours, que son ami Carl Laclairière leur envoie son fils cadet, Jack, seize ans, dans quelques jours, pour plusieurs semaines. Il a malheureusement oublié de lui signaler ce détail plus tôt (de même que de laisser un peu d'argent supplémentaire). Est-ce que Faustine voudra bien s'occuper du jeune homme ? A-t-elle le choix ? Pas le temps de répondre ; Maxime attrape son vol de justesse.

Faustine prend le volant puis fait, en sens inverse, le trajet la ramenant à Warrenton. Au niveau de la route 625, à Gainesville, celle qui mène chez Don et Colleen, elle réalise tout à coup qu'elle a oublié un sac chez eux. Lente à réagir, elle négocie le virage un poil trop tard et… embrasse le poteau « STOP » frontalement.

BOUM !

Merde alors ! La voiture se venge aussitôt en émettant un sifflement suraigu des plus désagréables, que Faustine n'arrive pas à arrêter. Pire, impossible de sortir du véhicule de son côté. La porte est bloquée. Se glissant au bout du siège elle y parvient par l'autre porte. Coup de chance, deux jeunes gens arrivent, qui se dirigent vers la ferme des White. En

une minute, ils ont accroché la vieille Plymouth, qui siffle toujours, à l’arrière de leur truck et tractent Faustine jusqu’en haut de la colline. Donald et Colleen, consternés de voir revenir la jeune femme dans cet équipage pitoyable, sont heureux qu’elle ne soit pas blessée. Trop fatigués pour la ramener chez elle, ils la gardent pour la nuit. Demain, on avisera ! disent-ils en ouvrant une bouteille de consolation !

Des suites et de leurs conséquences…

Le lendemain à la première heure, Donald fait appeler les flics par sa secrétaire,. Faustine leur déclare l'accident comme la loi américaine l'oblige à le faire. Sans dire quelle partie l'alcool a joué dans l'histoire, bien évidemment. Malheureusement, la jeune idiote a fièrement montré sa « *driving license* » américaine au lieu de produire son permis de conduire international, qui lui aurait peut-être valu l'indulgence qu'on accorde aux touristes longue durée. Le mal est fait (elle sera jugée comme les Américains lambda), quand elle réussit enfin à prévenir Maxime. Pour y parvenir, elle est restée pendue au téléphone des White pendant des heures (une fortune !), appelant la moitié des hôtels de Hambourg, avant de trouver celui dans lequel il loge. Hélas, il était sorti. La ville fourmille de caves à jazz, pas besoin de chercher plus loin où son homme est allé traîner ses guêtres. N'osant rappeler et abuser plus avant de la générosité des White, Faustine a laissé un message : voiture cassée, devis réparations 800 $. La réponse, par télégramme, ne se fait pas attendre : « Je ne vais pas payer 800 $ pour faire réparer une voiture qui m'en a coûté 600, espèce de chauffarde ! ». Sur ces bonnes paroles, Colleen

déclare que Faustine peut rester chez eux jusqu'au moment d'accueillir Jack, dans une semaine. Elles iront ensemble chercher le jeune homme à l'aéroport de Dulles, puis Colleen les ramènera tous les deux à Warrenton, les laissant se débrouiller à partir de là. Pour l'heure, l'accueillante femme du patron a des arbres à planter à l'avant de sa propriété. À bientôt cinquante ans, elle a de beaux restes d'énergie, mais ne s'opposerait pas à un peu d'aide. Bof. Le jardinage c'est pas son truc à la Faustine. Bien incapable de reconnaître une feuille de menthe d'une feuille d'ortie sans la toucher. Hélas pour elle, la gratitude exige qu'elle paie de sa personne. Et voilà nos deux amies, munies de pelles et arrosoirs, sans oublier le sac de fumier, s'activant au reboisement parcellaire. Un trou, du fumier, un arbre, de l'eau. Faustine regarde et écoute sa consœur plus qu'elle ne creuse ou arrose. Colleen ne s'en offusque pas, elle a surtout besoin de compagnie. Après quelques minutes d'effort elle s'essuie le front.

— Tu n'as pas soif ?

— Si.

— Alors, rentrons un moment, il fait chaud.

Il n'y a que quelques pas du jardin au bar. Le gallon de scotch est bien en vue sur le comptoir, les cendriers aussi, on s'allume une cigarette, on remplit le verre de glaçons puis de whisky et on se paie une pinte de bon temps. Ensuite, on (enfin, Colleen) va planter le deuxième arbre. Après quoi rebelote au bar, puis on déclare, légèrement embrumées, que les plants suivants attendront bien demain.

Quand Donald rentre, vers 20 heures, ces dames sont toujours en train de refaire le monde. La pièce

est pleine de fumée et la bouteille en a pris un sacré coup. De repas, point en vue bien évidemment. Tant pis, bon bougre il monte se faire un sandwich. Altruiste, il en apporte aux deux bavardes avant de s'emparer de son verre. Colleen, sur sa lancée éthylique, se met tout à coup à lui sortir ses quatre vérités. Vingt ans de frustrations y passent. Et vas-y que tel jour à telle heure tu m'as dit ça, et vas-y de tout ce que tu ne m'as jamais dit, fait, donné, pris, etc. et toute cette solitude et toutes ces responsabilités… et que tu n'étais jamais là… et que c'est moi qui devais m'occuper des gosses toute seule… et comme j'avais peur et froid et chaud et pas d'argent, et, et, et… tout cela larmes à l'appui devant une Faustine qui ne sait plus où se mettre mais écoute de toutes ses oreilles en fournissant les mouchoirs en papier. Pauvre Donald. Incapable de réagir devant cette logorrhée, cet assaut de récriminations, finissant par battre en retraite, prudemment, dans la chambre à coucher conjugale. Un peu plus tard, Faustine rejoint la sienne, laissant Colleen laver les verres vides. Demain est un autre jour.

Le même scénario se reproduira trois soirs de suite. Les arbres ne sont toujours pas plantés ! À l'aube du quatrième jour, un peu calmée, Colleen propose à Faustine de rendre visite à sa fille. Après avoir emprunté un chemin caillouteux menant au milieu de la forêt, elles aboutissent dans une clairière. On se croirait dans le conte des frères Grimm, tant la maisonnette de Dona ressemble à celle qui piège Hansel et Gretel. Pendant que Walter, son mari et vice-président, gère la comptabilité chez DWCI, Dona est à la maison avec son petit dernier. Les aînés

construisent une cabane dans la forêt. Elle rayonne de bonheur en faisant visiter son petit paradis à Faustine. La maison est assez grande pour accueillir une nombreuse famille. Dona attend déjà son quatrième. Toute une pièce est aménagée en salle de classe. Des petites tables et chaises, un bureau et un tableau noir. Sur le bureau une bible. C'est avec ce livre, le plus lu au monde, que Dona apprend à écrire aux grands. Elle leur fait l'école à la maison, comme beaucoup de parents en Amérique. Les distances ici sont telles que c'est souvent la solution la plus pratique, quand on en a les moyens et les capacités. Les enfants prendront le bus scolaire quand ils seront assez âgés pour aller au collège puis au lycée ou à la fac. Faustine est épatée. Un peu jalouse aussi. Voilà une jeune femme de son âge qui a facilement, semble-t-il, tout ce qu'elle aurait tant souhaité pour elle-même. Des parents altruistes et généreux (le domaine leur appartient), un mari aimant et travailleur, des enfants, une maison. Pourquoi ce qui semble si simple d'accès à certaines est-il si dur pour d'autres ?

Colleen quitte sa fille et ses petits-enfants avec beaucoup d'émotion. Elles se reverront dimanche à l'église. Dans la voiture, elle raconte à Faustine que Dona et Walter font partie de l'assemblée évangélique, c'est d'ailleurs là qu'ils se sont connus, dans des camps de vacances chrétiens. Souvent le dimanche, après le culte, toute la communauté partage un repas canadien. Faustine comprend alors le pourquoi de ces longues tables dressées devant les églises lorsqu'elle passe devant, le jour du Seigneur. Dans le fond, ils n'arrêtent pas de bouffer et de s'amuser tous ces gens ! Après tout, pourquoi pas si

c’est leur truc, ça rendrait l’église presque sympathique.

Avant de remonter sur leur colline, les deux femmes font quelques courses. Faustine n’a plus de cigarettes. Presque plus d’argent sur elle non plus, à peine dix dollars, mais ça devrait suffire. Ici, les cigarettes sont un peu moins chères qu’en France. Le paquet de Virginia Slim menthol coûte 65 cents, l’équivalent de 2,97 F au lieu de 3,50 F à Paris. Un dollar en 1981 vaut 4,54 F. Par contre, Faustine met du temps à s’habituer au système de taxes américain qui remplace la TVA française. Chaque comté a le sien propre. Les prix peuvent être majorés jusqu’à 10 % selon les endroits. En Virginie, en général, les taxes sont de 5 %. Ce qui veut dire que tous les prix sont affichés avec 5 % de moins – la nourriture étant peu ou pas taxée – et que le calcul se fait à la caisse. Quand on est un peu serré, ce qui est le cas des 11,7 % de pauvres Américains actuellement (en plus de Faustine), on a intérêt à savoir compter et à prévoir une marge ! Aujourd’hui, en 2019, le même paquet vaut 6,12 $ (5,32 euros), le dollar étant équivalent à 0,87 euro. Il faut dire que la Virginie est *le* pays du tabac. Normal qu’il y soit moins cher qu’ailleurs. Faustine se réjouit de vivre ici plutôt qu’à New York où les prix sont (et resteront) prohibitifs. Plus de 10 $ le paquet !

Le chemin du retour passe par la banque. La voiture s’engage dans le couloir déterminé, s’immobilise près d’un guichet derrière lequel une employée sourit, reconnaissant sa cliente. Colleen baisse sa vitre.

— Bonjour madame White, comment puis-je vous aider ?

— Bonjour Cindy, j’aurais besoin de cent dollars en petites coupures.

— Entendu, je vous prépare cela tout de suite, sur le compte société ou sur le privé ?

— Sur le compte privé, s’il vous plaît.

— Très bien. Merci de déposer votre carte.

Colleen pose sa carte dans le tiroir mural qui s’ouvre ensuite, délivrant une enveloppe garnie de billets.

Faustine, une fois de plus, est épatée. C’est donc ça un *drive-in* ! On reste assis dans sa voiture, on fait sa demande et hop, pas besoin de bouger, on est servi ! Même principe au McMachin. On freine devant la borne qui propose les menus, on fait son choix, on énonce distinctement sa commande dans le micro, l’employé répète et vous indique le total à payer (taxes comprises). On roule jusqu’au guichet, on paie, on récupère son paquet et on mange, toujours le cul dans son *char, c*omme disent les Québécois ! Et c’est ainsi que des millions d’Américains (enfin, ceux qui peuvent se le payer) se nourrissent au quotidien ! Une véritable honte ! fulmine Maxime pour qui un repas sans entrée-plat-dessert n’en est pas un.

Un autre truc que Faustine aimerait bien expérimenter, c’est le cinéma en plein air. Là, pareil, on commande à boire et à manger à l’entrée, on s’insère dans une place de parking munie d’écouteurs de chaque côté de la portière, de charmants jeunes gens en patins à roulettes vous apportent votre repas. Il ne reste plus qu’à savourer film, nourriture, et flirt créatif.

C’est aujourd’hui que Jack arrive de France. Colleen et Faustine sont en route pour l’aéroport afin de récupérer le jeune homme confié pour quelques semaines par les amis de Maxime. Ceux-là même qui lui ont prêté gracieusement leur appartement de la rue de Longchamp, en août 1978. Les deux femmes se sont d’abord arrêtées au supermarché afin de remplir le coffre de victuailles, histoire que Faustine puisse nourrir son invité en attendant que Maxime rentre de voyage et remplace la voiture que Faustine a démolie.

Sur les talus bordant la route, Faustine remarque des hommes entièrement vêtus de combinaisons orange. Sous la conduite d’un contremaître armé, ils s’activent, nettoient les fossés, taillent les arbustes, consolident les infrastructures autoroutières. Faustine interroge Colleen.

— Pourquoi ces costumes ?

— Parce que ce sont des détenus. Oh, rassure-toi, pas de grands criminels, seulement des individus condamnés à des tâches d’intérêt général. Le gouvernement estime qu’il est plus intelligent de leur faire gagner leur pitance plutôt que de les enchaîner dans une cellule devant un téléviseur.

— Et ils ne cherchent jamais à s’enfuir ?

Faustine pense aux Dalton et ne voyant pas de boulets chevillés à leurs pieds se dit que ça pourrait être facile !

— Oh, non, ils risquent leur vie tu sais, tu as vu les armes des gardiens ? Ils ont le droit de tirer à vue sans sommation.

— C’est impressionnant.

Rêveuse, la jeune femme se dit que la France ferait bien d’en prendre de la graine au lieu de

jalouser les prétendus avantages des condamnés de droit commun dont ils idéalisent facilement le sort. Ils les imaginent en cellules aseptisées, véritables studios tout confort, alors qu'en réalité, pour la grande majorité, les prisonniers s'entassent à huit dans des cellules à la limite de la salubrité. Encore un truc que Maître B. n'aura pas réussi tiens, la réforme des prisons !

Dulles International Airport resplendit au soleil. Faustine sent son cœur battre, comme toujours à son approche. Qu'il est beau cet aéroport ! L'avion de Jack a atterri dans les temps. Le jeune homme ne tarde pas à franchir la porte de sortie, tout excité de son voyage. Vautré à l'arrière de la voiture, il exulte, racontant dix, cent, mille anecdotes sur son vol, sa vie à Paris et ses attentes de son séjour aux États-Unis. Avec sa gouaille toute parisienne, il aligne les bons mots, réveillant chez Faustine une nostalgie dormante. Elle n'avait pas réalisé à quel point son pays d'adoption lui manquait. Une demi-heure plus tard, Colleen dépose devant la petite maison de Warrenton les jeunes gens et leur barda. Elle promet de repasser dans la semaine voir si tout va bien. Faustine se confond en remerciements ; elle ne sait pas ce qu'elle aurait fait sans sa maman de substitution !

Jack ne souffre pas du *jet lag*. Il investit la petite maison sans complexe, ouvre tout, fouille partout à la découverte de tous les gadgets. Il est un peu déçu, cette maison n'est pas à la pointe du modernisme. Il n'y a pas de composteur dans l'évier et dehors les fils électriques pendent toujours lamentablement en long écheveau indémêlable. Faustine console son invité en

l’emmenant déjeuner au McMachin, deux rues plus loin. Heureusement qu’il est accessible facilement à pied tout comme le centre commercial et la station service, où on peut s’approvisionner en vins et en bières. À la différence de sa réputation en Europe, ici le hamburger est tout à fait mangeable. Les frites sont fondantes et croustillantes à souhait, quant à la viande, issue le plus souvent de bœuf argentin, elle est maigre et savoureuse. Faustine et Jack se régalent, couronnant leurs repas d’un *sundae*, crème glacée à base de lait, agrémentée d’un *topping* au caramel ou au chocolat. Ce qui amuse beaucoup les deux amis c’est de voir de grands adolescents et même de jeunes adultes américains commander du *lait* avec leur menu. Chose impensable à Paris !

L’Amérique avec ou sans voiture

Comment Faustine va-t-elle s’y prendre pour distraire son invité, habitué à la trépidante vie parisienne, dans ce pays où il est impossible de cumuler deux pas sans automobile ou de respirer sans télévision ? Voilà qui n’était pas prévu au programme. Le jeune homme n’hésite pas à manifester bruyamment son ennui. Il a tenté de visiter les environs à pied, mais dans le lotissement qui s’étend à perte de vue, toutes les maisonnettes se ressemblent. Il s’est posté au bord de la grande route à regarder défiler les impressionnants camions, avec leur cheminée et leur chargement colossal. Il a même tenté le camion-stop, en vain. On aperçoit au loin la crête des Blue Ridge Mountains, hélas à une heure de route. Pas moyen d’aller pique-niquer dans les bois. Comme beaucoup de jeunes de son âge, Jack n’aime pas lire. Finalement, ce n’est pas plus mal, vu que Faustine n’aurait que Le Lys de Brooklyn à lui proposer en français. Elle doute fort que ce soit sa tasse de thé.

Désœuvrés, les jeunes gens passent leur temps dans la zone commerciale, située à l’entrée de la ville. Ils s’y achètent force bières et crackers, ces petits biscuits bien gras et bien salés qui donnent soif. Le

reste du temps, ils prennent le soleil sur la pelouse devant la maison, laissant le gazon devenir prairie et monter bien haut, au grand dam des voisins qui ne tardent pas à se plaindre, leur crainte étant de voir surgir des « bêtes » sous leurs roues. Mais là aussi, Faustine et Jack se sentent impuissants. Quand Maxime a loué la maison, c'était l'hiver. Le gazon, recouvert de neige, ne hurlait pas à la tonte, donc, de tondeuse… point ! Pas d'autre choix que d'attendre le retour du chef. Par chance, Jack est un bavard intarissable. Il met à jour les données de Faustine sur la politique du pays et les récents faits divers qui ont bousculé l'actualité. Faustine a été choquée d'apprendre la victoire socialiste et l'élection du nouveau président de la France, François Mitterrand, par un flash info.

— Imagine, cette bande d'ignares, ils savent à peine où elle se trouve, la France. C'est vite vu, pour eux, on est juste une vague peuplade d'Afrique du Nord, et encore.

— C'est vrai que ça fait drôle de ne plus être le nombril du monde, hein ?

— Non seulement ! Mais en plus, les rares qui sont au courant nous reprochent d'avoir un président « communiste ». Ils ne font même pas la différence entre socialisme et communisme. Du coup ils nous traitent comme des criminels. La guerre froide est loin d'être finie, crois-moi ! Actuellement, en Amérique, il vaut mieux être Suisse que Français !

— À ta place, Faustine, je ne crânerais pas trop. Juste avant mon départ, un scandale a éclaté en Suisse au sujet de cobayes humains découverts dans une clinique. Papa l'a lu l'autre jour dans la Tribune

de Genève (où il donnait un concert). L'Espagne aussi est en ligne de mire. On parle d'huiles frelatées. Paraît que c'est moins grave que les révélations sur le bœuf aux hormones de l'an passé. Pourtant y a eu des morts ! Ah, j'oubliais : l'autre jour, on a tiré sur Jean-Paul II ! Finalement, reste peinarde dans ta cambrousse, à l'abri des nouvelles du monde ; au moins tu as de la bonne musique !

Si Jack joue de la trompette (sorti premier prix du conservatoire de Paris, quand même !), son père est reconnu comme l'un des meilleurs musiciens de jazz, en France. L'un des plus réputés avec Claude Luter, Maxime Saury, Claude Bolling, Michel Legrand, et quelques autres. Il se produit à Paris – le Slow Club est son fief – mais aussi dans toute l'Europe où les contrats rapportent souvent plus. Sauf pendant l'été et la tournée des plages de France sponsorisée par Europe 1. Carl Laclairière y a partagé la vedette avec Lucien Jeunesse et son Jeu des mille francs (produit, lui, par France Inter) pendant trois années consécutives. Dernièrement, il a fondé un sextet dans lequel jouent ses deux fils. Jack, le cadet, de la trompette et Tony, l'aîné, de la batterie. Ça frôle la perfection, mine de crayon, comme le répète Jack à l'envi. Faustine attrape la balle au bond, évoquant la tentative d'assassinat sur Reagan, la mort de Bob Marley et *last but not least* le mariage de Charles et Diana, dans quelques semaines, qui intéresse infiniment plus les ricains que toute l'agitation du monde !

— Bon, ben c'est pas tout ça, mais il fait soif. On va s'acheter des bières à la station-service ?

En sortant de la boutique, bien chargés, ils jettent un coup d'œil vers les pompes à essence, espérant rencontrer quelqu'un allant dans leur direction. Un pauvre bougre attend son tour pour faire le plein, un *brown bag* (de ceux qui ne sont pas innocents) devant lui. Grand, maigre, de longs cheveux bruns fillasses, un visage en lame de couteau, il ne paie pas de mine. Il est manifeste qu'il n'a pas bu que du petit lait. Il fait tellement pitié à Faustine qu'elle entame la conversation.

— Bonjour ! Vous allez en ville ?

— Nope, je vais à Front Royal. Enfin, plus loin, dans la forêt, c'est là que j'habite.

— Parfait, vous passez devant chez nous, ça vous dirait de nous raccompagner et de venir boire un verre ? On pourra parler.

— Pourquoi pas, montez ! Je m'appelle Franck.

— Enchantés, moi c'est Faustine et voilà Jack.

Quelques minutes plus tard, le trio est attablé devant une bouteille de chardonnay, un petit vin blanc californien relativement buvable. Très vite, Franck fond en larmes. Il raconte sa triste vie. Sa femme vient de le quitter, elle a fichu le camp avec les enfants. Menuisier de métier, il leur avait pourtant construit une magnifique maison dans les bois, un paradis sur terre, tout près des Blue Ridge Mountains. Mais voilà, madame s'ennuyait et a subitement décidé de repartir dans sa famille avec leurs enfants. Faustine sort les mouchoirs. De fil en aiguille, le trio finit la bouteille, en commence une autre, puis se fait livrer du poulet frit, des patates purée et du *coleslow* (salade de chou blanc cru, râpé). Après ce festin, plus question de conduire pour Franck, d'autant qu'il avait

commencé l'imprégnation bien avant leur rencontre à la station service. Faustine lui installe le lit de camp de réserve dans l'office.

Le lendemain matin, gueule de bois sévère. Comme toujours dans ces cas-là, grosse remise en question sous le coup de la culpabilité. Conséquemment, Faustine prend *la* décision. Elle va *travailler*. Ainsi elle montrera à Maxime son désir de collaborer aux finances du ménage, subsidiairement à l'achat de leur future voiture. C'est bien joli tout ça, mais par où commencer ? Et si elle retentait sa chance au restaurant français ? Peut-être qu'ils seront contents d'avoir une aide de cuisine pour soulager les deux chefs enceintes en attendant qu'elles partent en congé maternité et que Philip trouve quelqu'un d'autre ? Reste à convaincre les garçons de l'amener là-haut. Aussitôt dit, aussitôt fait ; elle les réveille en fanfare, sans aucune empathie pour leur état. En route, ils passent devant de grands panneaux proclamant à tout-va la grande fête annuelle du village, dans un proche avenir. Faustine note l'idée mentalement, et si elle participait ? Voilà un autre moyen de gagner quelques $$$. Elle monterait un stand, une table et une chaise suffiraient, pour proposer les jolis paniers de sa fabrication, ainsi que quelques friandises. Il faut qu'elle en parle à Franck, peut-être pourra-il transporter le matériel avec son truck ?

Devant le restaurant, Faustine admire la beauté du bâtiment, Judy lui a dit que l'immeuble a été construit en 1830. Il est situé dans le quartier historique (comprendre *vieux*) de Warrenton. Au numéro 67 de la rue de Waterloo, le patron, Philip,

l'accueille jovialement. Faustine explique ce qui l'amène et ce qu'elle propose. Effectivement, Bridget la chef en titre tout comme Alison, son épouse, apprécieraient bien un peu d'aide. Elles commencent à se sentir lourdes ces temps, d'autant que l'été s'annonce chaud. Marché conclu donc ! Faustine commencera le lendemain de la fête de Warrenton, si cela lui convient. Elle jubile. Toute seule, à son âge, elle a trouvé du boulot en Amérique, au noir mais quand même, et ça n'a pas été si difficile. Le trio, tout joyeux, décide de fêter ça. Quelques bières plus tard, Franck, fort de ses nouvelles amitiés propose d'emmener Jack et Faustine dans ses montagnes natales. Il leur fera visiter la région, ainsi que sa maison, momentanément désertée (il espère du moins que c'est temporaire). Le côté génial des *pick-up* américains, c'est qu'on peut s'asseoir à trois devant. Franck derrière le volant, Faustine au milieu, et Jack côté portière.

Tout en se dirigeant vers les Blue Ridge Mountains qui font partie de la chaîne des Appalaches (une chaîne qui s'étend sur deux mille kilomètres, de l'Alabama au Canada), Franck raconte son enfance. Quand il a eu 15 ans, un matin à l'aube son père l'a emmené en pleine forêt, à des miles de toute civilisation, et l'a planté là avant de disparaître. Au jeune homme de se débrouiller pour survivre une semaine, avec un couteau de poche, une couverture et une gourde, puis de retrouver son chemin jusqu'à la maison à l'aide de sa boussole. Au préalable, son père lui a appris à allumer un feu à trouver de l'eau, poser des collets et pêcher à mains nues. À se protéger aussi, parce que les Appalaches sont connues pour

héberger des ours noirs, des cerfs, des loups, des pumas et des lynx. Avec un peu de chance, il piégera des lièvres ou des gélinottes, en plus d'attraper des truites sauvages. Franck a étudié quelques plantes aussi, surtout les toxiques, afin de ne pas se tromper. On en a connu d'autres qui se sont empoisonnés par ignorance, dit-il en riant ! Lui, heureusement a très bien vécu ces quelques jours d'initiation, qu'il considère aujourd'hui comme faisant partie des plus beaux de sa vie. Il n'a même pas souffert de solitude !

Les voilà rendus. Franck se gare près d'une adorable maisonnette bien cachée au milieu des bois. Faustine et Jack sentent que le moral de leur hôte baisse de plusieurs crans. En dépit du bon sens, il espérait peut-être que sa femme serait rentrée avec les enfants. Il doit l'attendre jour après jour, le pauvre, c'est pathétique ! À l'intérieur, la maison paraît plus grande, mais quelque peu dévastée. On dirait que madame est partie rapidement. Sur le mur, une photo trône, grandeur poster. On y voit une jeune femme magnifique, longs cheveux en liberté, souriante, très belle, très mince. Elle tient deux enfants dans ses bras. Son mari précise que c'est ainsi qu'elle était à vingt-cinq ans. Aujourd'hui, elle est dépressive et pèse 120 kg. Faustine compatit. En ce qui la concerne, si son Maxime était d'accord de l'épouser et de lui faire des enfants, elle ne tomberait certainement pas en dépression ! Franck range sommairement la maison, puis propose de cuisiner.

— D'accord, avec plaisir, mais laisse-nous t'aider !

Faustine et Jack y mettent tellement de bonne volonté que le moral de leur nouvel ami remonte en flèche. Le joyeux trio finit par s'attabler dans le patio,

devant des hamburgers maison qui tiennent la route. Après ce repas roboratif, largement arrosé de bourbon, Franck les ramène. Faustine lui parle de la fête de Warrenton et de son envie d’y participer. Franck offre illico de lui construire un stand. Facile pour lui avec quelques bouts de bois qu’il sait trouver dans sa cour, et la jeune femme n’aura plus qu’à le décorer un peu.

— Quelle chance d’avoir rencontré un menuisier ! à samedi alors !

La fête au village

Il reste une semaine avant la fête de Warrenton. Faustine est en train de vérifier, avec l'aide de Jack, l'état de ses petits paniers. Un petit coup de repassage ne sera pas du luxe. Elle s'y attelle quand le téléphone sonne. C'est une dame qui a lu sa publicité concernant un « traiteur à domicile » affichée au supermarché.

— Bonjour, j'aurais besoin de vos services mercredi, seriez-vous disponible ?

— Hi ! Oui, bien sûr, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Un repas pour six à 20 heures. Quelque chose de simple. Que proposez-vous ?

Faustine se souvient du succès de ses asperges chez la vieille dame sur la colline.

— Des asperges sauce hollandaise pour commencer. Ensuite… vous aimez le poulet ?

— Oui.

— Alors un poulet désossé, farci au foie et aux herbes sur lit de légumes, accompagné de petites pommes de terres rôties.

— Magnifique ! Cela me plaît beaucoup. Et pour le dessert ?

— J’aurais proposé un plateau de fromages suivi d’une île flottante.

— Parfait. Vous pouvez venir à quelle heure ? Je vous donne mon adresse.

— Hum, le problème, c’est que ma voiture est au garage.

— Je vois ; je viendrai vous chercher alors.

— Formidable ! J’habite au 61, Blue Ridge Street.

— Entendu, je serai là mercredi à 10 h. Nous ferons les courses ensemble. Merci de faire la liste.

— D’accord, ça sera fait ; à mercredi donc !

Faustine raccroche, ravie. Décidément, quand le destin s’en mêle, les choses finissent vraiment par s’arranger. Cumuler un engagement au Napoléon’s, un job chez une cliente plus un stand sur une manifestation, tout cela la même semaine, quelle aubaine ! Pour couronner le tout, Franck, passé en coup de vent a suggéré, puisque Faustine sera absente, d’emmener Jack à la pêche au bord de la rivière Rappahannock – c’est très exotique tous ces noms indiens pour les fleuves et les rivières. Jack accepte, ravi, Faustine aussi. Elle se met immédiatement à la composition de la liste et, enfin, organise sa mallette.

À 10 heures, ce mercredi matin, les garçons sont partis depuis longtemps taquiner le requin-marteau. Faustine attend sa commanditaire devant la maison. Celle-ci arrive à l’heure, tout sourire.

— Bonjour Faustine, vous pouvez m’appeler Alyssa.

Quelle femme magnifique ! Faustine est fascinée, on dirait le sosie d’Ingrid Bergman. La très grande classe ! Un grain de peau transparent, genre

porcelaine chinoise, des cheveux châtains, coupe sobre, manucure soignée, sans parler de la tenue. Maxime dirait : « elle pue le fric ». Indifférente à l'admiration suscitée, Alyssa reste simple, sociable et chaleureuse. Le courant passe immédiatement avec Faustine. Munies de leur liste, les deux femmes parcourent les magasins : boucherie, fruits et légumes, laiterie. Alyssa ne se sert que chez des commerçants indépendants. Il en reste, heureusement, qu'elle présente à Faustine. Les prix sont à la hauteur de la qualité de la marchandise, Alyssa n'en a cure. Ça aide de ne pas avoir à compter. Les emplettes remisées dans le coffre par l'étudiant dévoué, Alyssa et sa cuisinière reprennent la route. Il leur faudra une bonne demi-heure pour rejoindre la maison. Depuis le portail qui ouvre sur la propriété, la route serpente entre bois, étangs et prairies où paissent des chevaux superbes. Faustine parie que ce sont tous des purs sangs, mais elle ne posera pas la question de crainte de se ridiculiser. Elle n'a jamais vu de domaine aussi grand ! Avec « Bergman » au volant, on se croirait dans un film. La maison est à la hauteur du reste. Sobre (on a évité les tourelles et les faux marbres), de plain-pied, un porche accueillant, des fleurs partout. Sans plus attendre, Alyssa accompagne sa cuisinière sur son lieu de travail. Cuisine ultra moderne, équipement itou. Faustine est contente d'avoir sa mallette avec elle, pas sûr qu'il y ait un couteau qui ne soit électrique par ici.

La cuisinière se met aussitôt aux fourneaux. Elle commence par le dessert – île flottante –, qu'il ait le temps de rafraîchir jusqu'au soir. Préparer la crème anglaise, battre les œufs en neige, les saisir dans de

l'eau frémissante, ne pas oublier la pointe de sel, confectionner le caramel. Les asperges, ensuite, sont épluchées, cuites et réservées. La sauce hollandaise suit. Faustine n'a même pas besoin de la rattraper, cette fois elle l'a réussie. Elle rit intérieurement. C'est sympa d'apprendre en « faisant ». On dirait qu'elle commence à devenir « pro ». Regardant le poulet droit dans les yeux, elle l'entaille audacieusement. Sans hésitation, comme si elle savait ce qu'elle faisait ! Une fois les os de la poitrine retirés, elle s'occupe des cuisses, puis des ailes. Cela lui prend bien trois heures. Avec les os retirés, un oignon, deux carottes, un bouquet garni, elle mijote un bouillon. Elle en arrosera du pain de mie, y ajoutera les abats (foie, gésier) finement hachés, des herbes et des épices. Voilà une délicieuse farce terminée. Elle en remplit le poulet, puis recoud, à petits points, toutes les ouvertures. Ce travail d'orfèvre accompli on dirait… un avorton sans tête. Horreur ! Vite le ficeler différemment, puis le coucher sur son lit de légumes. Enfin, Faustine organise la friture des pommes de terre. Avant de repartir, elle sort les fromages afin qu'ils tempèrent, rafraîchit le pain. Enfin, elle laisse des instructions précises quant à la suite. À savoir : mettre le poulet au four une heure trente avant l'arrivée des invités, rissoler les pommes de terre quarante-cinq minutes, pas plus, tiédir les asperges, déballer les fromages, les disposer sur le plateau. Toutes tâches que l'employée de maison fera en temps et en heure.

Alyssa est si satisfaite de la bonne tournure de son repas qu'elle allonge vingt dollars de plus. Lorsqu'elle raccompagne Faustine, elle lui confie, sous le sceau

du secret, que ce soir elle attend Jackie Kennedy-Onassis en personne. Fichtre ! voilà qui fera bien sur le *curriculum vitae* de la cuisinière ! (Faustine apprendra plus tard que non, l'ex « première dame » n'est pas venue ce soir-là. Tant pis, elle aura eu sa part de rêve !).

Au soir, Jack rentre comblé par sa pêche. Franck lui a appris quelques astuces et son bidon s'est rempli en moins de deux. Ils ont pique-niqué au bord de l'eau puis sont allés visiter une ancienne réserve indienne, où Franck retrouvait autrefois des membres de sa famille. Il avait bien semblé à Faustine que ses veines contenaient du sang indien. De son côté, elle a raconté sa journée et tout cela s'est terminé gaiement devant un plat de pâtes à la sauce tomate.

La veille du jour de marché, Faustine peu sûre d'elle pour changer se dit qu'il vaut mieux assurer ses arrières. Sans doute que les petits paniers décorés sont bien mignons, mais ça ne suffira peut-être pas à payer son emplacement dans la grand rue, non plus qu'à rapporter un substantiel bénéfice. La bouffe, il n'y a que ça de vrai, c'est bien connu ! Alors elle confectionne des dizaines de petits choux, comme ceux qui ont eu tant de succès dans le bunker sur la colline. Comme le temps menace d'être beau et chaud, elle évite la chantilly et lui préfère du fromage blanc aux herbes pour le salé et de la crème pâtissière, vanille et chocolat, pour le sucré. Un nuage de sucre glace décore les douceurs.

Samedi matin à l'aube, Franck gare son truck devant la porte. Faustine l'attend impatiemment. Elle est épatée par le joli stand qu'il lui a fabriqué. Un véritable petit comptoir comme celui de l'épicerie

avec lequel elle jouait, enfant. C'est beaucoup trop beau pour une seule journée de marché, mais on ne va pas cracher dans la soupe n'est-ce pas ? La journée terminée, Franck remballera le stand et bricolera autre chose avec, il le lui a dit. Pour l'heure, Faustine remercie du fond du cœur, puis installe tout son fourbi. Les petits paniers, les plateaux de choux, des serviettes en papier, des guirlandes et des ballons à gonfler une fois sur place.

L'emplacement réservé à Faustine est sis sur la grand rue, à proximité du magasin de June, juste en face de l'épicerie italienne. Elle a de la chance, tout le monde est obligé de passer devant. De là, elle aperçoit pas mal d'autres stands. Vers onze heures, Faustine demande à June de garder un œil ouvert sur son stand afin qu'elle puisse guigner un peu chez les autres. *A priori*, aucun étal ne ressemble au sien. Les autres femmes ont surtout confectionné des conserves, confitures et pickles de toutes sortes, des muffins ou des brownies. Elles ont habillé des boîtes à mouchoirs, assemblé des napperons en patchwork et brodé des serviettes. Un stand d'antiquités attire Faustine, qui s'interroge devant une planche à laver (washboard). Le vendeur lui explique que si elle fut effectivement utilisée autrefois pour laver du linge, elle a, depuis, été reconvertie en instrument de musique. Il se joue en le plaçant contre sa poitrine et en frottant ou tapant dessus avec des dés à coudre placés sur chaque doigt. Dans le jazz Nouvelle-Orléans ou le blues, les premiers batteurs les utilisaient pour la partie rythmique. Sur le même stand Faustine avise un jukebox, une vieille caisse enregistreuse des années trente, des plaques de

voiture de divers États – Mississippi Missouri, Texas, Californie, ça fait rêver – et même un *22 Long Rifle* et une Winchester avec leurs munitions ! Mais ce qu'elle admire le plus, c'est le stand d'artisanat indien. Il présente de minuscules mocassins, décorés de perles multicolores, des attrape-rêves, des porte-bébés astucieux, avec auvent pour protéger du soleil. Faustine ne s'ennuie pas une seconde, et très vite on arrive à midi. Ses petits choux sont maintenant bien en vue sur le comptoir, ils remportent un certain succès. Futée, elle n'a sorti que les salés pour commencer. Ils disparaissent en moins de deux, les gens qui se sont risqués à en acheter reviennent dans les cinq minutes en prendre d'autres. Les choux à la vanille et au chocolat n'ont rien à leur envier, ils subissent le même sort. Les petits paniers par contre ne s'arrachent pas aussi bien. Même si beaucoup s'arrêtent devant, discutent avec Faustine et les trouvent manifestement *sooo cute* (siii jolis), sortir les dollars du porte-monnaie est moins évident. À une personne vraiment intéressée qui se désole de ne pouvoir s'offrir un objet de cette qualité, Faustine demande :

— Combien vous mettriez, vous, si vous pouviez choisir ?

— Bah, je ne sais pas, c'est difficile à dire.

— Mais encore ? Normalement je devrais le vendre entre quinze et trente dollars, pour m'y retrouver.

— Oh là là, c'est beaucoup trop cher pour moi, je ne dispose que de cinq dollars.

— Et il vous ferait vraiment plaisir à ce prix-là ?

— Oui, bien sûr, mais je ne veux pas vous voler.

— Mais non, voyons, vous ne me volez pas, prenez-le, on dira que c’est un rabais de première cliente.

— C’est vrai ? Oh, merci ! C’est vraiment formidable, merci infiniment !

Malgré ce succès d’estime, Faustine ne vendra plus rien de la journée. Quand dix-sept heures arrivent, elle est bien contente de voir apparaître Franck et Jack au milieu des badauds. En cinq-sec ils l’aident à remballer. Ils sont pressés, le rodéo commence à 18 heures, si on veut trouver de bonnes places, il faut se grouiller. Il y a déjà foule quand le trio arrive et les gradins sont aux trois-quarts pleins. C’est un petit rodéo de village de moindre importance. Franck explique qu’exceptionnellement, à la place du défilé d’ouverture habituel, ils ont engagé des pom-pom girls pour lancer les festivités. Jack, malicieux, interroge Faustine :

— C’est quoi des pom-pom girls ? Les copines des poires-poires boys ?

— Ha, Ha, Ha ! Non, non, tu ne connais pas ? On les appelle aussi des *cheerleaders*. C’est une très vieille histoire qui date de 1880. En ce temps-là, pour éviter que les spectateurs se battent avec l’équipe adverse, les joueurs remplaçants ont eu l’idée de lancer des slogans et des encouragements depuis le banc de touche. Ça canalisait un peu l’agressivité. Au début il n’y avait que des hommes, mais à partir de 1923, les femmes ont été acceptées (aujourd’hui les équipes de *cheerleaders* sont féminines à 80 %), et les performances sont devenues de plus en plus pointues. Elles mêlent la danse et les acrobaties, soit avec des pompons, soit avec des bâtons, et animent les

cérémonies d'ouverture de tous les grands matchs. On peut même assister à des concours internationaux !

— Eh bien ! C'est vraiment chouette ! Et d'après ce que je vois, ce sont de vraies prouesses sportives !

Faustine admire les performances de ces jeunes femmes. Elle ne sait pas trop si elle doit rire ou rougir à les écouter encourager les cow-boys comme elle le font. Elles y mettent vraiment tout leur cœur ! Sitôt les cris et slogans épuisés, elles entonnent l'hymne national la main sur le cœur. Tous les spectateurs se sont levés et chantent avec elles leur allégeance au drapeau. Faustine et Jack, eux, se contentent de faire semblant.

— Ah ! Voilà les premiers chevaux, dit Franck. Vous n'avez jamais assisté à un rodéo ?

— Non, jamais. C'est notre première fois.

— Soyez attentifs, alors. Ce soir, nous allons voir trois épreuves différentes. La première sera le *Bronc Riding*. Le cavalier doit tenir 8 secondes sur son cheval. Une fois avec selle, une fois sans.

Une dizaine de cavaliers sont en lice et se font éjecter les uns après les autres. Faustine se demande si ça fait vraiment mal de tomber de cheval, ces gars ont une souplesse incroyable. Après les chevaux on passe aux taureaux. Le *bull riding,* ça s'appelle. Pareil que pour les étalons, il s'agit de rester 8 secondes en selle, mais cette fois en se tenant d'une seule main. Si le cavalier touche le taureau de sa main libre, il est aussitôt disqualifié. La dernière épreuve, enfin, consiste à attraper un petit veau au galop, de le faire tomber puis de lui ligoter les pattes avant et arrière en un minimum de temps.

— Alors ? Ça vous a plu les jeunes ?

— Oui, c’est très intéressant ! Merci de nous avoir fait connaître cette partie du folklore américain, Franck !

Quelle journée ! Nos lascars vont se coucher des étoiles dans les yeux, des airs de fanfare plein les oreilles. Demain est un autre jour qui verra à la fois les débuts au restaurant de Faustine et le retour de Maxime !

Sixty-Seven Waterloo

— Hi, Faustine ! Je suis Alison, comment allez-vous ?

Faustine trouve sympa cette manière typique d'appeler tout le monde par son nom de baptême, ou son surnom. Pendant les années qui suivront, le plus difficile pour elle sera de se souvenir des prénoms de chacun. Surtout quand on lui présentera douze personnes d'un coup. Mais une fois l'habitude prise, c'est elle-même qui juxtaposera les visages et elle se trompera rarement. Aujourd'hui, elle se dit que sans doute cela remplace le tutoiement, qui n'existe pas en anglais. Comme un zeste de familiarité, tout en restant sur son quant-à-soi. Le « hi » prononcer « hhaïlle », même si ça ne fait pas mal, est en général accompagné du sourire « *Colgate* ». Faustine se rend vite compte qu'ici on fantasme principalement sur le sourire, entretenu à prix d'or, et sur les pellicules dans les cheveux. À croire que les publicitaires ont tous investi dans ces deux seuls marchés. Toutes les femmes qu'elle a rencontrées à ce jour lui demandent quel shampooing elle utilise et comment elle fait pour éviter ces épouvantables peaux mortes qui saupoudrent généreusement leurs vêtements foncés. La pression est si forte, en ce début des années 80,

qu'il semblerait que les pellicules soient rédhibitoires au point de mettre en péril l'obtention d'un poste de travail. C'est du moins ce qu'on essaie de faire croire au prolétariat, à grand renfort de « commercials » (publicités).

Pour en revenir à Faustine, elle s'est présentée 67, rue de Waterloo, à 9 heures du matin. Philip, le patron et propriétaire, l'a aussitôt amenée vers son épouse, une belle jeune femme épanouie, bourrée d'énergie. Faustine n'a pas lu – encore moins vu – *La petite maison dans la prairie*, parce qu'elle lui aurait immédiatement fait penser à Carolyn Ingalls, cette femme pionnière indestructible, qui résume à elle seule la sentence : « Elle ne savait pas que c'était impossible, alors elle l'a fait ». Cet état d'esprit, ce sentiment d'ouverture présumé, cette intuition (illusion ?) de liberté, cette croyance d'omnipotence, sont toutes les raisons qui justifient, à ses propres yeux, la présence de Faustine en Amérique. Pour l'heure, conquise par la chaleur de l'accueil, elle répond :

— Je vais bien, merci. Je me réjouis de travailler avec vous.

— Venez, nous allons commencer par faire notre marché au jardin potager.

— J'en serais heureuse (I'll be happy to).

Alison, libère son mari d'un petit sourire, avant d'entraîner Faustine à sa suite dans les dédales de la propriété. Au passage, elle lui raconte qu'ils ont repris le restaurant (acheté par Maxwell Hayward, le père de Philip) en 1978. Pendant trois ans, ils ont travaillé uniquement dans le vieux bâtiment d'origine : le *Sixty-Seven Waterloo* (autre coutume américaine que

de nommer un endroit public d'après son adresse). Bien sûr, ils rêvent d'expansion : ils viennent d'ouvrir *le Napoléon's,* un bar aménagé dans une ancienne dépendance. Ils y proposent, outre une carte légère, des soirées dansantes au son du juke-box. Leur projet de développement comprend également deux terrasses en plein air, ainsi qu'un vrai dancing, supposé séduire toute la jeunesse des environs. Leurs parents, eux, fréquentent plus volontiers le restaurant gastronomique, d'excellente réputation.

Au passage, Alison présente Faustine à Katy, la barmaid responsable du Napoléon et à sa fidèle acolyte, Dorothy alias Dotty, femme à tout faire indispensable. Le *busboy*, employé dévolu au déblayage et nettoyage des tables, n'est pas encore arrivé à cette heure matinale. En tant que dernière venue, étrangère de surcroît (et là, le fameux *Prestige français,* inconnu au bataillon de l'inculture américaine, compte pour beurre,). Faustine comprendra vite l'importance de ménager la susceptibilité de ceux qui accomplissent les tâches les plus ingrates. Un seul malentendu, et c'est le fragile équilibre de l'équipe tout entière qui est mis à mal. Aussi, elle s'évertuera toujours, à l'exemple d'Alison, de témoigner un respect des plus flagorneurs tant à Dotty qu'au busboy.

Les deux femmes arrivent ensuite au jardin qui fait la fierté de la maîtresse des lieux. Alison y a planté aussi bien les fleurs qui ornent les tables du restaurant gastronomique, que toutes sortes de plantes aromatiques. Thym, romarin, persil et ciboulette côtoient laurier, basilic, menthe et origan. Dans un autre carré, elle a installé de l'ail et des

oignons, plus loin des choux, des salades et des tomates. Aubergines, courgettes et poivrons ferment la marche. Devant le compost, la place est faite pour les énormes potirons de cet automne. Alison explique que la maman de Philip, originaire du sud de la France, lui a légué énormément de recettes méditerranéennes. Pour l'heure, Alison choisit quelques fleurs, qui garniront les tables, puis coupe celles des courgettes, pour en faire des beignets, ainsi que deux ou trois jolies salades. Elle y joint un peu de persil, destiné à décorer les plats du menu et voilà ! On rentre.

La cuisine, tout en longueur, fait environ six mètres sur quatre. Elle comporte un grand plan de travail sur lequel trône le plus gros robot culinaire que Faustine ait jamais vu (même à Chantilly), il y a deux cuisinières à quatre feux et une salamandre. Sur les côtés, deux frigidaires de taille moyenne. On y entrepose les salades du jour et les desserts. Sitôt dans son fief, Alison entreprend d'émulsionner la sauce salade. Les « *hits* » du moment sont les salades César et la salade aux épinards. Faustine ne comprendra jamais l'engouement que ces épaisses feuilles amères suscitent, mais les clients en raffolent. Tous les lundis, Alison confectionne la sauce pour la semaine. Elle en garde une partie en haut pour le Sixty-Seven (partie gastronomique) et remplit un seau du reste, destiné à Dotty pour le Napoléon's. La petite carte, outre la *Caesar* et la *spinach salad*, propose également des salades au poulet, aux pâtes, ou mélangées, ainsi que des quiches, des crêpes farcies, des clubs sandwichs et toutes sortes de pâtisseries. Une spécialité de la maison étant la *Dacquoise*, un

extraordinaire gâteau meringué aux noisettes (originaire de Dax, France), fourré de crème pralinée, que la chef Bridget, réussit particulièrement bien.

— Aujourd'hui tu vas m'aider à préparer les sauces. Ensuite nous verrons comment tu t'en sors avec les quiches et les crêpes. C'est surtout pour cela que nous avons besoin de toi. Il faudra réassortir les réserves de fonds de tartes et de pâte à crêpes. Demain, et le restant de la semaine tu travailleras avec Bridget, moi je serai du soir.

Bien remplie, la journée passe très vite. Faustine termine à dix-sept heures et, franchement, elle en a plein les pattes. Mais Alison est contente d'elle, ayant compris qu'elle n'avait pas affaire à une débutante avec deux mains gauches et autant de pieds droits. Miss Faustine redescend tranquillement de sa colline, quand une surprise de taille la rejoint. Maxime et Jack s'arrêtent à ses côtés dans une superbe Cadillac.

— Salut à toi, jolie madame, tu montes dans le carrosse ?

— Déjà rentré ? Bonjour ! Mais je ne sais pas si j'ose rejoindre deux lascars aussi délurés. Ma vertu semble bien compromise !

— Ha ha ha ! J'ai bien peur que ta probité légendaire ne risque rien ce soir, je suis en plein jet lag.

Pendant l'échange, Jack file sur le siège arrière. Faustine, riant à son tour, monte à côté de son chéri, qui l'embrasse à bouche que veux-tu, sans vergogne du spectacle qu'ils donnent. Elle aime retrouver la tendresse de Maxime, qu'il sait dispenser en tout lieu et toute occasion. Au diable les bien-pensants ! La jeune femme est immédiatement submergée d'amour

pour son compagnon, réalisant à quel point il lui a manqué, même si son orgueil lui faisait prétendre le contraire.

Assise confortablement, elle laisse échapper un sifflement appréciateur.

— Belle bagnole ! Elle est à nous ?

— Tu plaisantes ? Je l'ai louée. Nous ferons le tour des vendeurs de voitures d'occasion demain. Ce sera la leçon du jour pour Jack !

— Mmmm. Tu en prendras une qui s'accorde à mes yeux ?

Maxime tourne la tête vers elle. Son regard bleu la transperce, pétillant d'un humour qui fait comprendre à la jeune femme qu'il ne lui en veut pas, même s'il ne peut s'empêcher de la titiller.

— T'es pas gonflée d'avoir des exigences après ce que t'as fait à l'autre voiture !

Prise de court, Faustine se mord la langue. Pourquoi n'a-t-elle pas la répartie aussi facile que certaines de ses amies ? Elle enrage. Il est toujours trop tard quand la réplique cinglante traverse les brumes de son cerveau.

— Bon, reprend Maxime, passons aux choses sérieuses, cette première journée de travail ? Convaincante ? Ils ne t'ont pas fichue dehors avec pertes et fracas on dirait, c'est plutôt bon signe.

— Ben non. Les paris sont ouverts !

Et de détailler les péripéties de son labeur du jour. Ce soir, le souper sera vite expédié : Faustine raconte le marché d'été, Jack le rodéo, Maxime les pays traversés et les performances de ses élèves. Tout de même, il a pris le temps d'un aller-retour à Cagnes pour voir les filles et, c'est confirmé : son aînée,

Daphné, les rejoindra dans un mois pour les grandes vacances. Faustine ne se réjouit pas vraiment de jouer les baby-sitters ; elle espère *in petto* que Max se débrouillera pour distraire sa progéniture. Après tout, s'il lui refuse un enfant, pourquoi s'occuperait-elle des siens ? Heureusement, elle aura l'excuse de son travail.

Sur l'oreiller, Maxime lui rappelle qu'elle devra *jouer le jeu* avec la gamine. Personne ne sait qu'ils sont ensemble. Officiellement, Faustine sera juste une auto-stoppeuse française rencontrée par hasard, à laquelle il prête une chambre, le temps qu'elle se refasse financièrement. Il tient beaucoup à cette version. Faustine se marre. Elle doute que la petite (11 ans quand même) reste dupe longtemps. Il n'y a vraiment que les hommes pour croire à leurs propres affabulations. Enfin, qui vivra verra ! Elle tente malgré tout :

— Tu ne trouves pas qu'on pourrait jouer cartes sur table, maintenant que ton divorce est pratiquement enregistré ?

— Ben non, justement. Il s'en faut de quelques jours et je n'ai pas envie de prendre des risques si près du but. Écoute, un mois, ce n'est pas la mort. En plus, puisque tu dois bosser, je lui ferai visiter New York, Philadelphie et Washington, que tu connais déjà. Le temps passera très vite. L'année prochaine, pour compenser, j'inviterai les deux filles et je vous offrirai les plus belles vacances de votre vie. On ira à Disneyland tiens, tu vas adorer !

— Ça ! J'y croirai quand je le verrai.

— Oh, mon amour, tu as été un prodige de patience et de compréhension jusqu'à présent. Je t'en prie, ne gâche pas tout dans la dernière ligne droite.

Mardi matin, comme prévu, Maxime se lève tôt et part avec Jack faire le tour des garages, avant de se pointer au boulot. Il a quelques heures à rattraper vu qu'il a passé tous les précédents week-ends à travailler à l'hôtel ou dans l'avion. Aux États-Unis, la voiture d'occasion est un marché florissant. D'innombrables revendeurs en proposent sur les bords des routes, avec des adjectifs si dithyrambiques qu'on s'attend presque à les recevoir gratuitement. Ces vendeurs ont des têtes de faux-culs pas possible. D'ailleurs, ici, quand on parle d'un escroc, c'est bien simple, on dit qu'il a une tête à vendre des voitures d'occasion. Maxime se marre à chaque fois, surtout quand il signale un vice – caché à tous sauf à lui, qui s'y connaît en mécanique, vu qu'il a construit son propre avion autrefois – et que le marchand change de tête, dépité de se voir découvert. Bref, très vite la chance lui sourit par l'entremise d'une ravissante *Fiat cabriolet* jaune soleil, qui répond à tous ses critères.

De son côté, Faustine fait connaissance avec Bridget, le second *chef* du Waterloo. Faustine trouve qu'elle ressemble beaucoup à Sissi Spacek dans « Carrie au bal du diable » qu'elle a vu à Paris, peu de temps avant de s'envoler. Bridget la traite immédiatement sur pied d'égalité, avec beaucoup d'humour mais sans pitié. Cette femme est une véritable bombe, son ventre la précède partout (difficile de faire autrement !), sans l'empêcher de transporter des casseroles de dix litres de fond de sauce ou des lèchefrites presque aussi grandes

qu'elle. Même Faustine n'a pas la force de soulever aussi lourd ! Celle-là, elle l'imagine tout à fait derrière un chariot en flammes, avec un fusil deux coups, en train de tirer sur tout ce qui bouge.

— Bon, on ne va pas attendre deux cents ans que tu te décides, Miss Faustine ! apporte-moi donc les noisettes qui dorment sur cette étagère. Je vais les griller pour la Dacquoise. Faut se grouiller si on veut proposer un dessert ce soir.

Et de soulever le sac de cinq kilos de noisettes, d'en renverser une bonne quantité sur une lèchefrite et de la mettre au four. Quelques minutes plus tard, lorsqu'ils sont refroidis, elle moud les fruits bien grillés et les mélange aux blancs d'œufs que Faustine vient de monter en neige ferme, avec du sucre et un peu de crème de tartre. L'ensemble donne une pâte que la chef étale sur une grande plaque à pâtisserie. Dix minutes plus tard, elle la sort du four. Une fois refroidie, elle coupera dedans des bandes régulières.

— On dirait de la meringue !

— Presque, ce n'est juste pas aussi friable. Tu vas prendre le livre de recettes et nous faire une crème au beurre pralinée. Page 47, tu prends la deuxième et tu respectes bien les quantités.

— Chef, oui chef ! hurle Faustine au garde-à-vous.

La crème au beurre achevée, bien froide, il ne reste plus qu'à l'étaler entre les strates de meringues. On décore le dessus à la poche à douille et le tour est joué !

À la fin de sa journée, sachant que Maxime rentre tard, Faustine décide de s'attarder au bar du Napoléon où Katy officie. Tout comme Faustine au restaurant Hard de Birsfelden, la serveuse offre ici le

rayonnement de sa jeunesse. Elle semble partout à la fois, mène son petit monde à la baguette. Après avoir servi une bière à sa nouvelle collègue, elle enclenche la télévision qui trône juste au-dessus du bar. Son émission préférée va commencer. *General Hospital* est le plus vieux feuilleton télévisé du monde (aux USA on parle de Soap Opera – aujourd'hui, il dure toujours. Avec ses 56 saisons, il compte 14 470 épisodes). En 1981, Faustine n'en revient pas, créé en 1963, ça fait déjà dix-huit ans qu'il est « *on air* » ! Il en faut du monde pour pondre ces épisodes à raison d'un par jour s'il vous plaît ! Katy explique que certains feuilletons, tournés en intérieur, le sont en direct, devant un public, chargé d'applaudir à chaque réplique drôle, et retransmis dans la foulée. Les acteurs, ici sont quasiment des esclaves. Il faut produire vite. Ils se lèvent à l'aube pour tourner jusqu'à la nuit sans discontinuer. Plus que jamais *time is money* à la fin des trente glorieuses. En attendant, Faustine est terriblement déçue ; accent pourri, image dégueulasse, si c'est ça le fameux progrès américain, ils repasseront !

Demandez le programme !

— Je joue à Annapolis ce soir, tu viens ?

— Bien sûr, j'ai deux jours de congé, Jack pourra jouer ?

— Sans problème, c'est prévu, les gars sont prévenus. Si ça fonctionne bien entre l'orchestre et lui on remettra ça.

— Formidable ! Ça va en jeter sur son CV à Paris !

— Tu l'as dit, bouffi !

Un *sit-in* aux USA, c'est comme un *bœuf* en France. Un invité surprise demande la permission de jouer quelques morceaux. Généralement les jazzmen ne sont pas friands de la chose. Maxime a néanmoins bien préparé l'entrée de son poulain, les gars sont mis en confiance. Le « petit » trompettiste de 16 ans va pouvoir s'éclater. À Warrenton, tous s'entassent dans la Fiat Spider. Heureusement que les binious, trompette et clarinette, ne prennent pas de place. On arrive juste à caser trois brosses à dents, trois pyjamas et une serviette de bain. Pour autant qu'il ne se mette pas à pleuvoir, la route devrait être belle. La serviette est là *au cas où*, car depuis que Maxime a acheté ce nouveau *char* comme disent les Canadiens, ils ont déjà constaté, à leurs dépens, que la capote fuyait. Trois heures plus tard, ils y sont. Annapolis est

un ravissant petit port de pêche, situé sur la baie du Chesapeake, entre la ville de Washington D.C. et le Delaware. Maxime a loué une chambre pour eux trois dans une auberge à proximité, il n’a pas du tout envie de faire la route à 6 heures du matin. Faustine est contente, car cela veut dire que le lendemain ils pourront visiter la ville et le bord de mer. Peut-être même manger du crabe, pourquoi pas ? Maxime monte prendre une douche et se changer (les musiciens arborent un costume classique : blaser bleu sur pantalon gris). Il redescend, tout joyeux. Dans un des tiroirs de la commode, il a trouvé une pile de chemises neuves à sa taille, oubliées par le client précédent. Évidemment, il ne les a pas remises à la réception, ce n’est pas son genre.

Faustine regarde son homme d’un air sur deux airs. Un scénario se profile en quelques secondes. Elle imagine ces chemises, habitées de la personnalité d’un autre homme, supplantant peu à peu celle de Maxime. Et si c’était un psychopathe, l’autre ? On peut aller loin comme ça, l’idée est bonne, il faudrait l’écrire. En faire un thriller. Ah, si seulement elle avait du papier, une plume et du temps ! Pourquoi est-on toujours inspiré au mauvais moment ? L’idée est là, pourtant. Mûre, chaude, prête. Oui, mais *d’abord il faut* (trois petits mots honnis !) : faire la vaisselle, la lessive, le repassage puis passer l’aspirateur. Du coup l’inspiration se fait la malle. Pourquoi une femme ne peut-elle pas, comme les hommes, faire passer l’important d’abord ? À savoir, l’art, le talent, la créativité. Est-ce qu’il est vraiment plus utile de faire du ménage que d’écrire sa vie ? Une histoire ? Un roman ? Que de temps perdu, pauvres femmes,

pauvre Faustine ! Heureusement, à défaut d'écrire, elle aura vécu… pour le raconter plus tard ! Prise dans ses réflexions, elle n'a pas fait attention à ce jeune couple, venu s'installer derrière elle. L'homme se met soudain à parler en français ! À sa jeune épouse – enceinte jusqu'aux oreilles – il raconte l'histoire des origines du jazz. Son français à elle est plus approximatif quand elle lui répond. Faustine se dit qu'elle doit être américaine ou à moitié. À la pause, Maxime s'approche d'eux pour les saluer. Il les a déjà vus et les présente à Faustine : David et Lydia. David est journaliste, détaché par Paris Match à la Maison-Blanche. Il correspond avec d'autres journaux mais, en général, il passe ses journées à attendre les déclarations présidentielles, à suivre la politique générale et à flairer les éventuels scoops. Le couple vit à Washington depuis cinq ans. Ils ont déjà un fils de trois ans et espèrent que le bébé à venir sera une fille. Faustine regarde le ventre de Lydia avec envie. Spontanément elle organise un repas à Warrenton ; qui sait si ça ne donnera pas des envies à Maxime ?

La soirée à la Taverne bat son plein. Comme prévu Jack fait un tabac. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement doué (d'après Maxime), mais avec ses boucles brunes et ses yeux de braise, son mixage franco-turc, d'une beauté époustouflante, c'est sûr, il en fait craquer plus d'une. Un jour, sa mère a raconté à Faustine que les vendeuses du Bon Marché se disputaient le privilège de garder ses petits garçons tant ils étaient beaux. Elle n'a jamais eu besoin de les mettre à la crèche, ni à la garderie ! Faustine rigole. Quelques années plus tard, ça se retrouve ! En attendant, il aura profité de son séjour, le Jack. Après

une bonne nuit et un brunch royal, le trio passera la journée sur le Mall à Washington, afin de visiter quelques musées. Ceux de la Marine et de l'Aviation passionnent particulièrement le jeune homme. Sur la route du retour, ils passent devant le Pentagone. Maxime raconte l'histoire d'une des secrétaires du bureau qui y a travaillé. Quand Donald (le grand patron) a exigé des références : niet ! Impossible d'en avoir. C'est comme si la jeune femme n'avait jamais existé. Maxime pense que c'est normal quand on travaille pour l'armée ou pour les services secrets. Forte de ces informations, Faustine se dit que c'est bien pratique. Elle aussi elle mettra « Pentagone » sur son CV plus tard. On peut écrire n'importe quoi finalement, qui vérifiera ?

Après un week-end aussi dense, Faustine a du mal à reprendre le train-train du restaurant. D'autant que Maxime vient d'entraîner Jack dans un *roadtrip* mouvementé. En l'espace d'une semaine il lui fait visiter New York, Philadelphie et tout ce qu'il n'avait pas vu de Washington. Chaque soir ils jouent dans des clubs, des restaurants ou des tavernes. Ce ne sont pas les possibilités qui manquent. Jack est ravi, il accumule les expériences. Entre deux virées, Faustine fait la lessive afin que la maman du jeune homme le retrouve aussi propre au retour qu'à l'aller. La maison de Warrenton n'étant pas pourvue d'une machine à laver, seulement d'un lave-vaisselle (en panne), Faustine, comme elle le faisait rue Mouffetard, amène le linge au *lavomatic.* Celui de Warrenton est vraiment génial. On pourrait faire six mois de lessive dans une seule machine, tant elles sont grandes. Tout s'exécute dans la même, lavage *et* séchage. Par contre, elle ne

repasse pas. Les Américaines n’aiment pas ça du tout. Elles se débrouillent toujours pour choisir des vêtements adéquats. Si Faustine leur dit qu’elle adore ça au point de repasser même ses petites culottes elles se moquent d’elle !

Lorsqu’elle ne travaille pas et que Maxime et Jack sont absents, Faustine retrouve les filles du bureau. En attendant la pause, elle range un peu la cuisine. Il y a toujours des tasses qui traînent, à moitié pleines de liquide moisi. Ce sont des *mugs* personnalisés d’épigrammes parfois originaux. Elles sont vraiment gentilles toutes ces femmes, malgré leurs comportements bizarres. Stéatopyges pour la plupart, du fait de leurs longues stations assises, elles enchaînent les régimes. Un yaourt, un pamplemousse, etc. Pamela Gruver, chef comptable d’origine britannique, relativement mince, contrairement aux autres, s’amuse à creuser un trou au milieu d’une énorme tranche de pain de mie avant d’y casser un œuf. Elle appelle ça un « Popeye ». Karen, Sandy, Merilyn et les autres se gavent de carottes trempées dans une sauce au yaourt. Trois jours plus tard elle se précipiteront dans une boulangerie et se ramèneront avec une dizaine de *donuts*, pour, dès le lendemain, tenter le dernier régime vanté par la radio. Résultat yoyo garanti ! Faustine n’a pas tous ces problèmes. Elle fume, boit et préfère un calva et une cigarette à n’importe quels desserts. Ce n’est pas très difficile d’ailleurs. L’autre jour, Colleen l’a invitée à la « douche » de fiançailles de Sandy. Vous savez, ces « *parties* » où tout le monde se planque dans le placard à balais pour en sortir comme un diable de sa boîte, en criant : « Surprise !!! » au moment où la

victime désignée paraît. Évidemment Sandy était parfaitement au courant, mais elle a gentiment joué le jeu, faisant semblant d'être prise au dépourvu. Elle a poussé un grand cri (bonjour les décibels !) et applaudi des deux mains. Il y avait une table couverte de cadeaux et une autre de gâteaux. Les nanas avaient mis le paquet. Entre deux plaques de brownies, blancs et bruns, le grand rectangle du milieu, une génoise à la fausse vanille recouverte d'une épaisse couche de sucre glace vert pomme, portait la mention : « *Joyeuses fiançailles à Sandy et Brian »,* dessinée en rose. Une simple horreur. Pour qui se targue de respecter le bon goût français bien entendu. Si Maxime avait été là, il aurait bien ri aussi, mais hélas, c'étaient des festivités pour gonzesses uniquement. Il n'y avait même pas d'alcool alors qu'aucune grossesse n'était déclarée. Pas même la mention *byob (bring your own booze* – apportez votre propre gnôle) sur le carton d'invitation, comme quand on va chez des fauchés. Le sac de glaçons acheté par Colleen à la station service n'a refroidi que le thé. Du coup, Faustine n'a rien mangé, ni bu. Sandy a déballé tous ses cadeaux, l'un après l'autre. Elle a été gâtée. Elle a reçu de la vaisselle, divers produits de nettoyage, des serviettes de toilette et des draps de lit. Un véritable trousseau. Faustine trouve très chouette cette manière solidaire de compenser les salaires misérables et la pauvreté ambiante. Sandy, en tant que secrétaire, gagne quatre ou cinq fois moins que Maxime. Elle a de la peine à nouer les deux bouts et son mari n'est pas mieux loti. Comme beaucoup, ils cumulent les petits boulots pour s'en sortir et le moindre imprévu bouleverse dramatiquement leur

fragile équilibre budgétaire. Franchement, ce n’est pas ainsi que Faustine imaginait la réalité américaine ! Socialement, ils sont infiniment moins gâtés que les Français. Principalement les noirs. Faustine trouve dégueulasse de les avoir importés de leur brousse pour les réduire en esclavage puis en faire des chômeurs. Les gens d’ici ne s’en offusquent pas. Ils trouvent même que ce sont des paresseux. Difficile de comprendre tant d’injustice.

Voilà ! Jack est reparti à Paris et Maxime, après l’avoir accompagné à l’aéroport, est monté tout droit dans le Delaware enseigner aux gars de la CIA les subtilités de sa spécialité. Faustine travaille tant et plus. Quand elle a fini au restaurant, elle fait un détour par la bibliothèque. Ne pouvant se passer de bouquiner, il a bien fallu qu’elle s’habitue à lire en anglais. Heureusement, elle a trouvé de la littérature accessible. Comme cet auteur de romans policiers britannique qu’elle apprécie tant : Desmond Bagley. C’est marrant comme il débute toujours ses romans de la même manière. Son héros doit mener une enquête d’un bout à l’autre de la planète. Évidemment, comme tout détective privé qui se respecte, il est fauché. En conséquence, l’auteur se débrouille pour qu’un sponsor inattendu pose les $$$ sur la table dès les premières pages. L’intrigue peut démarrer. Facile non ? Ah ! Si c’était comme ça dans la vraie vie ! Ceci dit, ces histoires sont bien foutues, on en a fait des films.

Au boulot par contre, il arrive que Faustine se plante. L’autre jour on lui a demandé des champignons farcis. C’est à la mode en ce moment. Mais Faustine trouve la moutarde américaine, un composant de la

recette, tellement infecte, qu’elle décide de leur donner une leçon d’épicurisme à cette bande d’ignares. Elle leur fait ça *à la française* avec tout le tralala de la *graaaaande couisine* ! Ben… le client n’a pas apprécié du tout et renvoyé son plat aussi sec. Bridget s’est gentiment moquée tout en soulignant l’importance du respect des recettes de base. Faustine ne dramatise pas ; elle sait que sur la durée, elle finit toujours par devenir la meilleure !

Qué calor !

Dans son temps libre, Faustine a coiffé son casque d'exploratrice ethnologue. Après tout, c'est pour cela qu'elle est venue. Comprendre pourquoi l'Amérique attire et fascine. Au début, elle a été subjuguée par les proportions. La démesure. Tout est gigantesque ici, les villes, les distances, les hypermarchés, les fruits, les légumes, la gentillesse, les sourires, les manifestations émotionnelles, certains individus, les inégalités sociales, la violence, l'inculture. La conviction d'un état de supériorité. Faustine le constate souvent. L'Américain se croit unique. Il est sourd et aveugle à ce qui n'est pas lui, ou son pays. Il n'entend pas ce qui se passe dans le reste du monde, il n'en tient même pas compte.

Dans le restaurant où Faustine travaille, la barmaid n'a fait référence à l'Europe qu'une seule fois, crachant d'un ton méprisant qu'on ne peut même pas y boire l'eau du robinet sous peine de tomber malade. Faustine est scandalisée, quelle aberration ! Finalement un gouffre la sépare de ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'essayer de les convaincre, c'est eux *qui savent*, eux *qui ont raison*, qui sont dans leur bon droit. Qui est, comme on le voit en politique, celui du plus fort, hégémonique et libertaire. En cuisine,

lorsqu’elle travaille avec Bridget, Faustine écoute avec attention la future maman lui parler de ses appréhensions. Celle-ci se prépare à accoucher à la maison, faute d’argent pour payer l’hôpital. Comme beaucoup ici, qui ne travaillent qu’à temps partiel, elle n’a pas d’assurance maladie complète. Son compagnon (le père de l’enfant), ayant perdu un de ses deux emplois, se retrouve dans le même cas. Et il est impossible de seulement *entrer* dans un hôpital si on n’y dépose pas 1000 $ avant qu’il se passe quoi que ce soit. Faustine s’insurge :

— Mais, on ne laisse tout de même pas une femme sur le point d’accoucher dehors ?

— Si, bien sûr.

— Même en hiver, même dans la neige ?

— Oui ! Lis les journaux, ils regorgent de ces histoires d’horreur.

— C’est écœurant !

— Peut-être, mais c’est le système qui est ainsi ; tout se paie d’avance. Pas de travail, pas d’assurance, pas de retraite. Comme je bosse à temps partiel, l’assurance que Philippe a contractée ne me rembourse qu’un certain montant. Il suffit à peine pour payer une sage-femme à domicile. D’ailleurs, tu verras, même celles qui sont bien assurées ne restent que trois jours en chambre commune. La majorité rentre le jour même.

— Purée, c’est des solides ! Pas comme chez nous où on laisse la jeune maman se reposer une bonne semaine ! En tous cas, je te trouve bien courageuse. Chez nous on a tendance à décourager les femmes de rester chez elles pour donner la vie.

— Alors que, finalement, ça s’est fait ainsi depuis la nuit des temps.

— Peut-être, mais on prétend qu’il y a moins de mortalité infantile et moins d’accidents à l’hôpital. Au moins on est sur place s’il faut faire une césarienne. Et les conditions d’hygiène sont souvent meilleures, paraît-il.

— C’est effectivement ce qu’on dit, mais en réalité on a plus de risque d’attraper des saloperies dans un hôpital que chez soi.

De retour à la maison, Faustine tombe sur Maxime armé d’une faux qu’il vient d’acquérir. Il rechigne à investir dans une tondeuse (le radin !), sans compter que l’herbe est devenue si haute qu’aucune n’en viendrait à bout. Il faut d’abord réduire la hauteur. Il râle parce que Faustine a laissé proliférer les plants de tomates.

— Peut-être, mais tu en retrouves trois fois plus, c’est tout bénef !

En résulte une véritable jungle, non tutorée, où, de surcroît, les plants crèvent de soif.

— Tout de même, vous auriez pu arroser un peu Jack et toi, non ?

— Désolée, j’ai complètement oublié d’aller dans cette partie du jardin ! Fallait que je bosse pour faire réparer la voiture !

Maxime saura désormais qu’il ne peut pas faire confiance à ces fichus citadins. Par contre, une fois qu’il a cueilli et donné les tomates à sa compagne, elle en fait mille merveilles. Rien que pour cela, ça valait la peine. Il ne rouspète plus. Quand elle a un peu de temps, Faustine exerce aussi à la maison ce qu’elle apprend au restaurant. La tarte au citron meringuée

par exemple, un vieux classique auquel elle n'aurait jamais osé se frotter auparavant. Finalement c'est facile comme tout, et pas du tout un cauchemar de faire prendre de la meringue sur du *lemon curd*. Battre les œufs en neige avec du sucre, poser le mélange mousseux sur le reste déjà cuit et refroidi, passer dix minutes au four à 120° C et c'est prêt ! Le plus difficile reste de ne pas confondre les degrés Celsius et les degrés Fahrenheit. Faut vraiment avoir le cerveau tordu pour inventer des trucs pareils alors que tout serait si simple si on s'en tenait au bon vieux système décimal. Maxime n'a pas le temps de finir sa part de gâteau que le téléphone sonne. En raccrochant il saute sur son sac. On l'attend d'urgence à l'aéroport de Chicago O'Hare.

— Figure-toi qu'ils ont de telles interférences que tous les atterrissages se font à vue. Les contrôleurs n'arrivent plus à transmettre leurs consignes. Elles n'arrivent que par bribes aux destinataires.

— Waouh ! C'est grave ! Tu vas arriver à temps ?

— En principe oui, le ciel est dégagé et demain aussi, ça me laisse vingt-quatre heures pour réussir.

Il fait particulièrement chaud en ce début d'été. Pas étonnant que certaines installations électriques tombent en panne. C'est la première fois de sa vie que Faustine transpire à ce point. Des gouttes de sueur glissent le long de sa colonne, entre ses seins et le long de ses jambes. Il fait plus de 40° dans la cuisine. Les deux fours ainsi que toutes les plaques fonctionnent, sans compter les moteurs des frigidaires qui dégagent à ras du sol. Soudain, Faustine hurle :

— Aïe ! Sale bestiole ! Je me suis fait piquer ! La vache, ça brûle ! Bridget ! Au secours ! C'est une guêpe, elle a réussi à s'introduire sous mon pantalon !

— *Fuck* ! Elle aura été attirée par ta transpiration. C'était bien le moment ! En plein coup de feu ! T'es allergique ou pas ?

— Je sais pas ! C'est la première fois que ça m'arrive. Qu'est-ce que je peux faire ?

Faustine gémit, les larmes aux yeux tant la douleur est vive.

— Dépêche-toi de monter voir Philippe, dans son bureau, il a une trousse et un sérum anti-venin, il pourra t'aider.

Philippe enlève le dard précautionneusement et fait avaler à la demoiselle un cachet contre les chocs anaphylactiques. C'est tout ce que je peux faire pour le moment, lui dit-il, navré et compatissant. Faustine, termine sa journée aux aguets, sursautant à la vision de la plus petite mouche. Elle devient paranoïaque au point d'imaginer des piqûres ! Demain elle mettra un pantalon serré et tant pis pour la chaleur !

Son service terminé, personne ne l'attendant à la maison, la jeune femme désœuvrée traîne au *Napoléon's Bar*. Un homme, d'apparence sympa, vient s'asseoir à côté d'elle. Il ne tarde pas à entamer la conversation. Patrick, de son prénom, se plaint de l'impossibilité d'obtenir à Warrenton un *martini dry* confectionné dans les règles. Faustine le charrie, il se prend pour James Bond ? L'autre rit et, de fil en aiguille, l'invite à dîner dans un restaurant de sa connaissance, assez éloigné, où il sait trouver son bonheur. Faustine, sur un clin d'œil de Katy

confirmant que ce client est inoffensif, prend le risque d'accepter.

Le lendemain soir, l'homme conduit son invitée dans un charmant bistro à la frontière de l'État de Virginie, au bord de la mythique Route 66. Ils y servent, effectivement, des *martinis dry* au shaker, avec une olive verte. Faustine en goûte un, par politesse vis-à-vis de son hôte, mais ne trouve pas cela terrible. À tout prendre, elle préfère un *Bloody Mary*. Son compagnon, ignorant la carte des vins, se contentera de son drink favori pendant tout le repas. Faustine s'étonne intérieurement, et les contrôles routiers alors ?

— Et sinon, vous faites quoi dans la vie ?

— Je dirige le motel *Howard Johnson* de Warrenton. C'est un travail pépère, je ne me plains pas.

— Vous avez pu vous libérer facilement ce soir ?

— Oui, j'ai pu me faire remplacer par un ami, mais c'est exceptionnel. En règle générale, je suis d'astreinte vingt-quatre heures par jour, ou presque. Mais si on parlait de vous ?

Les motels : voilà une spécialité efficace et économique que Faustine connaît mal. Dans les campagnes US, on ne s'embarrasse pas de décorum. Les vieilles pierres ne sont pas rentables par ici. Les voyageurs de commerce ne roulent pas sur l'or, ils se contentent de ces motels de proximité, des constructions sur deux étages souvent, ressemblant à des cages à lapin, chacune ayant sa propre issue donnant sur l'extérieur. Les plus sophistiqués proposent une piscine, mais ce n'est pas le cas ici, dommage pour Faustine. Patrick loge dans un petit

appartement, derrière la réception. Son job consiste à recevoir les voyageurs, leur donner une clé, des serviettes de toilette et encaisser le prix de la chambre. Il fait en sorte que tous les équipements fonctionnent, que les chambres soient propres et les clients en sécurité. En définitive guère plus que dans les hôtels de seconde classe en Europe. À l'une ou l'autre extrémité du bâtiment trône une machine à fabriquer des glaçons. Manifestement les ricains ne sauraient vivre sans. Au motel, chaque chambre est pourvue d'un seau pour la glace, d'un petit frigo et d'un téléviseur. Bien visible de la route, l'enseigne lumineuse porte fièrement la mention : « Air con ». C'est vous qui le dites ! pense Faustine.

Patrick invite la jeune femme pour un dernier verre. « En tout bien tout honneur, pour moi les femmes mariées sont sacrées ». Il commence par lui faire visiter son *sweet home*, très bien aménagé, avant de l'installer dans son salon devant un délicieux *Irish coffee*. Ils passeront ainsi le reste de la soirée en confidences. Patrick est un vétéran de la guerre du Vietnam, dont il a gardé, outre un dégoût total pour les affaires de la guerre et les dirigeants de son pays, quelques séquelles, parmi lesquelles une dysfonction érectile. Ce qui explique son célibat (et peut-être aussi le côté « sacré » des femmes mariées), qu'il compense par une vidéothèque extraordinaire et une culture cinématographique équivalente. Il se fait fort d'instruire Faustine en ce qui concerne le cinéma américain, depuis le temps du cinéma muet jusqu'à nos jours. Il privilégie les films en noir et blanc, en particulier les Hitchcock, dont il est féru, *Psycho* restant l'un de ses préférés. Puisqu'elle habite deux

rues plus loin, Faustine pourra venir le voir chaque fois qu'elle se sentira seule. Ici, la télévision offre une image de bonne qualité, quant aux cassettes VHS qu'il se promet de partager, la question qualitative ne se pose même pas. Petit à petit, les yeux de Faustine se ferment. Le temps que Patrick aille recharger leurs verres, elle s'est endormie sur le canapé. Il la regarde, tout attendri ; c'est vrai que la soirée a été longue. Doucement, il la recouvre d'un joli plaid à carreaux avant de sortir en éteignant la lumière derrière lui.

L’enfant de l’autre

Entre le départ de Jack et l’arrivée de Daphné, Faustine et Maxime sortent beaucoup. Les festivals de jazz battent leur plein. Quand Faustine ne plonge pas sous les tables à la recherche d’un verre de contact fugitif (hop, un coup de langue pour désinfecter et retour sur l’œil !), elle passe la plus grande partie de ses heures de repos à préparer des merveilles bien françaises, ou suisses, pour les repas canadiens organisés pendant les rencontres. En route pour l’un ou l’autre concert, il leur arrive de s’arrêter à Washington afin de visiter les marchands de vin situés sur M-Street. Ils y découvrent quelques cuvées bien sympathiques.

— Mais tu ne boiras pas tout à la fois hein, ma petite bestiole !

— Non, mon amour. Bien sûr que non !

Elle essayera. N’empêche que c’est rassurant d’avoir sous la main le remède aux angoisses qui surgissent systématiquement quand elle s’y attend le moins. Au point de la laisser tétanisée au milieu de la cuisine, téléphone en main, tête vide, incapable de poursuivre son mouvement. C’est arrivé dans le passé ce genre de panique, mais jamais aussi fort que depuis le cambriolage. La seule chose qui la soulage

partiellement dans ces moments-là, c'est un peu d'alcool. Alors, elle prend ce qui lui tombe sous la main. Chez eux le lave-vaisselle en panne fait office de cave. Parce que dans ces petites maisons en préfabriqué il n'y a ni cave ni grenier et franchement ça manque (tiens, maintenant qu'elle y pense, métaphoriquement parlant, c'est comme s'il manquait à la fois un cerveau et des racines. Allez savoir à qui…). Surtout, le lave-vaisselle est le seul endroit qui offre une température stable. Enfin, le temps que le vin y reste, bien sûr. Parce que vu le manque de sérénité ambiant, les bouteilles n'y font jamais long feu. Il y a toujours une raison de boire, quoique Faustine ait promis. C'est pour ne pas faire mentir Maxime qui prétend bien l'aimer un peu pompette !

Autres merveilles qu'on ne dégote que dans la capitale : des baguettes fraîches, des croissants au beurre et parfois, gros coup de bol, un saucisson pour accompagner le coup de rouge ; que demande le peuple ! Ça change des whiskies-glaçons-lavasse, des *Bloody Mary*, des *gins tonic*, ou pire, des thés glacés – pêche ou citron – qu'on vous sert dans les antres de jazz, ou lors des concerts en plein air. Un jour Maxime a même joué sur une terrasse du Watergate, de sinistre mémoire. Bel immeuble au demeurant, mais froid et impersonnel. À propos d'espionnage, Faustine a une pensée émue pour John le Carré dont elle a emprunté le dernier roman – *Les gens de Smiley* – à la bibliothèque. Hélas, le vocabulaire étant trop complexe, elle n'a pu aller jusqu'au bout. Elle a changé pour Patricia Highsmith, légèrement plus accessible. Tout ça pour dire que pendant certains contrats musicaux, elle s'ennuie comme un rat mort.

Pourtant, si elle veut profiter de Maxime entre deux séjours en Europe, elle n'a pas le choix. De son côté, il supporte mal qu'elle ne vienne pas. Ceci dit, à part les membres de l'orchestre – rarement accompagnés de leurs épouses –, elle ne connaît personne. Autre crève-cœur, ses vêtements manquent cruellement de classe et d'originalité. Son sens de l'esthétique en souffre. Elle préférerait mille fois ne pas être là que se sentir médiocre au milieu de tout ces gens bien vêtus. Elle ne se rend pas compte qu'elle est bien plus jolie que la plupart des femmes présentes. Pour tromper son mal-être, elle navigue de bar ouvert en *open bar.*

Parfois, faisant diversion, un brave plouc entraîne sa femme entre les tables, dans un rock endiablé, bousculant tout sur son passage. Faustine les observe avec un brin de condescendance. De l'exaspération aussi, lorsqu'ils bousculent les musiciens, dans leurs élans enthousiastes. Un soir, Maxime a failli se fâcher tout rouge quand l'autre a donné un coup dans sa clarinette, l'anche heurtant ses gencives. Il lui a fait mal, ce crétin !

De retour au boulot, Faustine a demandé à Bridget si tous les Américains se conduisaient ainsi quand ils étaient un peu éméchés. L'autre, gênée, n'a su que répondre et vite détourné la conversation, comme si elle voulait protéger ses compatriotes. Faustine a souri intérieurement, lorsqu'on se veut maître du monde, on se doit d'être parfait, n'est-il pas ? Quelques jours plus tard, la jeune femme est venue déjeuner au bureau avec Maxime. Il aime bien qu'elle lui apporte son repas. Faustine passe sa matinée à lui élaborer des petits plats mijotés, histoire de faire saliver les autres nanas toujours au régime ! C'est pas

chic, mais qu’est-ce que c’est drôle d’exciter leur jalousie. Elles n’ont qu’à l’imiter tiens, elles garderaient leurs maris plus longtemps.

Maxime, s’essuyant la bouche, interroge :

— Qu’est-ce tu fais mardi ?

— Je suis libre !

— Chouette ! Tu pourrais aller chercher Daphné à l’aéroport à ma place ? Donald m’a imposé un colloque, je suis obligé de rester.

— OK. Ça me fera une balade. Elle va me reconnaître ? Tu lui as dit à quoi je ressemble ?

— Non, mais toi tu la reconnaîtras, j’ai des photos au bureau. Je te les montrerai en te donnant les infos du vol d’arrivée.

Faustine, à la réception, attend que Maxime redescende avec les infos et la photo. Toujours curieuse, elle balaie le comptoir du regard. Une carte, posée bien visiblement devant un vase, attire son attention :

DWCI nous a fait nous rencontrer,
Une fois en présence nous nous sommes appréciés,
Nous appréciant, nous avons évolué,
Si DWCI est le moteur de cette évolution,
Travaillons !

Faustine sursaute. Cette citation, elle la connaît par cœur et pour cause, Maxime lui a écrit pratiquement la même chose au dos d’un disque :

Le jazz nous a fait nous rencontrer,
Une fois en présence, nous nous sommes connus,
Nous connaissant, nous nous sommes aimés,
Si le jazz est l’aliment de l’amour,
Jouons !

La jeune femme trouve gonflé que Maxime se serve des mots d’amour qu’il lui a écrits pour flatter la

réceptionniste. À partir de là, s'insinue le doute que l'idée originale soit de lui. En opportuniste malin, il aura juste lu et mémorisé ces mots quelque part, pour s'en resservir plus tard. Quand il arrive enfin, elle ne peut s'empêcher de lancer, sarcastique :

— Comment ça se fait que tu aies repris le modèle du poème que tu m'avais dédié pour les filles de la réception ?

— Bah, pourquoi changer une équipe qui gagne ? Si c'est bon pour toi, ça l'est aussi pour elles, non ? Après tout, tu auras eu la primeur, c'est ce qui compte, non ?

Rien n'est moins sûr, pense Faustine qui, cette fois, préfère se taire. C'est comme si elle avait croisé une femme portant un bracelet identique au sien et réalisait soudain qu'il lui a été offert par le même homme. Heureusement, peu vindicative, elle occulte vite cette nouvelle entourloupe. Qu'attendre de plus d'un fils unique égocentrique ? Après tout, c'est elle qui a accepté de le suivre. Elle case néanmoins l'événement dans un petit coin de sa mémoire ; il pourra toujours servir plus tard. En attendant, elle prend la route de l'aéroport. Il fait beau, chaud, la capote est baissée ; Faustine aime le vent qui la chahute, la musique à fond et le ronronnement du compte-tours. Elle se sent incroyablement vivante.

Daphné, fille aînée de Maxime, porte toujours sa pancarte autour du cou quand elle sort parmi les premiers enfants voyageurs du vol Nice-Londres-Dulles de 15 heures. Faustine s'empresse d'aller récupérer sa valise, puis les deux prennent la route de Warrenton. Daphné, après un bonjour poli et impersonnel, n'en débloque plus une. Faustine tente

de la dérider, de l’intéresser au paysage, à la région, elle lui pose des questions mais la gamine serre les dents. Ça commence bien, pense la conductrice. Or, sitôt arrivées à la maison, la petite saute de voiture et demande où se trouvent les WC. C’était donc ça ! Cinq minutes après elle ressort, le sourire jusqu’aux oreilles. Faustine interroge :

— Quand est-ce que tu y es allée la dernière fois ?

— À la maison !

— Tu veux dire que tu viens de passer quinze heures d’affilée sans aller aux toilettes ? Même pas dans l’avion ? Tu avais tout le temps ! Et à Heathrow, il n’y avait pas de WC ?

— Ben, à Londres la dame nous a montré un banc et dit de ne pas bouger de là. Elle est partie fumer et on ne l’a revue qu’au moment de l’embarquement. Après, dans l’avion j’étais contre le hublot et j’ai pas osé déranger la rangée.

— Pauvre Daphné, c’est quand même incroyable qu’on laisse une fillette de 11 ans dans cet état ! Ça va mieux maintenant ?

Daphné pousse un long soupir et sourit de soulagement. Spontanément, elle confie :

— Oui, ça va mieux, je suis bien contente d’être ici. Ça devient infernal avec maman à la maison.

— Tant que ça ?

— Mmm, depuis que papa est parti elle se laisse aller complètement. Elle ne fait plus rien et c’est sur moi que ça tombe. Elle boit des bières dans le jardin, couchée dans sa chaise longue et elle se plaint tout le temps. Elle ferait mieux de s’occuper ! Maintenant, il va falloir qu’elle prenne soin de ma sœur, c’est bien.

— Et nous, on va faire en sorte que tu passes de bonnes vacances. Moi je dois travailler au restaurant, tu es au courant je crois, mais ton père m'a dit l'autre jour qu'il avait organisé un joli programme pour vous deux. Tu verras, ça va te réconcilier avec la vie.

Faustine boit du petit-lait. Elle ne s'attendait pas à une mise en confiance aussi rapide, fut-elle basée sur une triangulation. Bien sûr, ce serait mieux si ce n'était pas aux dépens de *l'autre*, mais elle ne s'en formalise pas trop ; contente de ne pas être remise en cause, ni sur la sellette. Dans la maison, tout a été organisé pour faire croire à l'enfant qu'il n'existe aucun lien affectif entre Faustine et son père. Elle en était sûre ! La petite ne demande aucune justification quant à sa présence ici. Elle ne montre pas la moindre curiosité. Désireuse de respecter la volonté de Maxime, Faustine s'abstient de confidences, mais elle *sent* que Daphné n'est pas dupe. La « marâtre » pige vite qu'elle est d'ores et déjà acceptée par sa « belle-fille » de 14 ans sa cadette, et n'aura, en conséquence, pas à craindre de vendetta. Comme sa maman (russe pour moitié), Daphné possède un type slave assez prononcé, de beaux cheveux blonds, des pommettes hautes. Elle a hérité de son père les yeux glauques, légèrement globuleux. Maxime a prévenu sa compagne : on ne lui octroie pas le prix Nobel d'entrée, mais c'est une enfant agréable, facile à vivre. Faustine voit bien que ce côté rêveur est dû à la timidité. Les hommes ont tendance à sous-évaluer ceux qu'ils dénigrent. Être le portrait craché de l'ex-épouse ne plaide pas en sa faveur. Faustine en sait quelque chose. En attendant, elle la sent gentille et vulnérable, cette gamine. Totalement dépourvue

d’animosité. Avoir l’entière attention de son papa pendant quelques semaines va contribuer à la rassurer. De fait, Maxime a pour ses filles des élans de bienveillance dont il prive souvent sa favorite. Le voilà qui rentre du bureau : Daphné lui saute au cou. À présent, la maison retentit d’exclamations, de rires et de projets, sur fond d’*Andrews Sisters*. Faustine sourit ; désormais détendue. Les semaines à venir promettent d’être riches en péripéties.

Premier été à Warrenton

Franchement, les lentilles (de contact) dans la restauration, c'est génial ! Faustine épluche des kilos d'oignons sans verser une seule larme et désormais, la vapeur s'échappant du four n'embrume plus ses lunettes ; une page se tourne ! S'il n'y avait pas ce problème d'ôter et remettre ces minuscules prothèses mucilagineuses, tout serait parfait. Las, le temps passe sans que l'expérience serve. Faustine reste pétrifiée devant sa glace l'œil rebelle se fermant chaque fois qu'approche le doigt surmonté de ce corps étranger. Bizarrement, il lui est plus facile de replacer une lentille récupérée par terre. Souvent elle regrette l'impossibilité d'une greffe. Bref, elle attend le moment où les choses se feront automatiquement. Alors, elle n'y pensera même plus.

Pendant le séjour de Daphné, Maxime adopte un autre rythme de travail. Il part très tôt le matin, afin que la petite puisse dormir, puis vient la chercher vers 14 heures. Il la balade dans la région. Vers les *Blue Ridge Mountains*, à l'ouest, au bord du *Potomac*, à l'est ou vers le célèbre cimetière d'Arlington ; si impressionnant avec ses milliers de pierres tombales alignées sur le gazon. Souvent ils visitent des endroits proches de ceux où Max joue le soir même. Ainsi,

Daphné devient groupie pour la plus grande fierté de son père. Il arrive que Faustine les accompagne, mais seulement si elle a congé le lendemain. Il fait un tout petit peu moins chaud en cuisine, mais on est toujours en plein été. De plus, à mesure que les grossesses de ses « chefs » avancent, Faustine se voit investie de tâches supplémentaires. Désormais, elle est en charge des quiches et des crêpes farcies, en plus des fonds de sauce, des assaisonnements pour les salades et des farces pour les champignons. Alison et Bridget sont très contentes d'elle. Au point que Philip l'a récemment augmentée : son salaire a carrément doublé. Elle est passée de un à deux dollars de l'heure. Philip lui a demandé si elle ne voulait vraiment pas assurer la fonction de chef à plein temps, quand les « filles » seront en congé maternité, mais non, désolée, Faustine ne s'en sent pas capable. Du coup, il a commencé à mettre des petites annonces afin de recruter des cuisiniers professionnels pour cet automne.

Dans quelques jours Maxime sera en vacances. C'est alors que père et fille partiront dans un *roadtrip* touristique. Ils visiteront New York, Philadelphie, éventuellement le champ de bataille de Gettysburg, situé entre les deux, qui a joué un rôle prépondérant durant la guerre de sécession. Ils termineront leur périple par les musées de Washington qu'ils n'ont pas visités. Là, Daphné grimace, mais son père ne la voit pas. Il continue ses élucubrations : le grand avantage, dit-il, étant donné qu'ils prendront la route du nord – les autres vacanciers descendent en Floride –, c'est qu'ils ne sont pas tenus de réserver les hôtels. Il y aura de la place partout. Plus tard, dans un sursaut de

magnanimité, il interroge Faustine sur le comportement à observer au gré des circonstances. Manquant d’expérience, et pour cause, la jeune femme hésite, jusqu’à ce que, se mettant dans les chaussures de la fillette, elle retrouve en elle la mémoire de sa pré-adolescence. Elle suggère à Maxime de consacrer un peu plus de temps, et d’argent, à visiter des boutiques de fringues et des parcs d’attraction en lieu et place de champs de batailles et de musées. Daphné est une enfant, elle a besoin de s’amuser. Au diable l’avarice ! Faustine sait bien qu’il déteste cela, mais puisqu’il lui demande son avis ! Apparemment ses sages réponses semblent convenir à son homme, qui part le cœur serein avec sa progéniture.

Faustine se dit : quel menteur, quel égoïste ! Il n’y a qu’à l’observer avec sa petite il serait un père parfait et il me refuse un enfant en prétextant le contraire. Franchement, je n’y comprends rien. Ce n’est bien entendu pas ce qu’elle écrira à ses parents dans son « rapport » bimensuel. Il est hors de question qu’elle avoue à sa mère qu’elle avait raison (Maxime n’a pas tenu ses promesses, et ne les tiendra probablement pas). Faustine s’est fixé pour règle, une fois pour toutes, de n’écrire que des choses positives. Elle aime bien raconter ses aventures quotidiennes et les parents semblent apprécier ses anecdotes (ses romans-fleuve comme dit papa) censurées de tout ce qui pourrait les inciter à se remettre en question. Maintenant que la jeune femme a réussi à mettre six mille kilomètres entre sa génitrice et elle, la plupart des tensions ont disparu. Elle se sent moins vulnérable, respire, vit sa vie d’adulte, de femme, de

compagne sans craindre ce surmoi permanent. Le rapport de force avec Maxime, inéquitable du fait de leurs 15 ans de différence d'âge, lui suffit. Quant à ses excès en tous genres, vaines tentatives de réconfort, ils se passent très bien de témoins.

Les parents, quand ils daignent répondre, parlent de leurs propres soucis. Les magasins de Lugano (eh oui, il y en a deux), périclitent. Ils espéraient rencontrer le même succès qu'à Grasse, avec leurs vanneries décorées, mais finalement, Tata Daisy (l'amie qui a appris le métier à maman) a déjà inondé tout le marché suisse. Le Tessin, comme le reste du pays, est pourvu en paniers à patates et corbeilles à layette et ce, malgré un excellent rapport qualité-prix. Qu'ils sont frileux, ces Suisses ! Maman écrit qu'ils prétendent toujours avoir oublié leur porte-monnaie. Bref, les Muller réalisent qu'ils ne s'en sortiront pas. Il faudra trouver autre chose pour gagner leur vie, vu que Maman est à quinze ans de la retraite. Papa, lui, est trop vieux (il est de 1921) pour espérer trouver un poste à son niveau. Faustine leur écrit qu'elle fera le détour par la Suisse cet automne, lorsqu'elle viendra à Paris renouveler son permis de séjour français.

En l'absence de Maxime et Daphné, Faustine passe toutes ses soirées chez son nouvel ami Patrick, le gérant du motel voisin. Comme il le lui avait promis, il l'initie aux vieux films américains (en plus des dosages savants de martini). C'est ainsi qu'elle est tour à tour bouleversée par *African Queen* avec Humphrey Bogart et Kataryne Hepburn, puis par *Casablanca* avec Humphrey Bogart et Ingrid Bergman (*Play it again Sam !*) et enfin par *Key Largo* avec Humphrey Bogart et Lauren Bacall. Faustine est

fascinée par Lauren, dont elle étudie attentivement la biographie. Évidemment, elle ne peut s'empêcher de s'identifier à une femme qui a épousé un homme de 25 ans son aîné. Elle est contente néanmoins que ce ne soit pas tout à fait son cas (elle sera veuve moins longtemps !). Un soir, Patrick doit s'absenter et lui demande de bien vouloir le remplacer au Motel. Il lui montre les subtilités du standard, lui indique où se trouvent les serviettes et lui enseigne le fonctionnement de la machine à cartes de crédit. Aucune réservation n'étant prévue pour ce soir-là, Faustine devrait être tranquille. De fait, personne ne la dérangera, sauf un client pour des serviettes supplémentaires. La jeune femme a récemment vu le film *Psychose* d'Hitchkock. Il n'en faut pas plus pour que son imagination travaille à fond ; c'est en tremblant qu'elle monte ce qu'on lui demande. Ouf ! Rien ne se passe. Elle n'a eu affaire qu'à un personnage très arrogant, la regardant de haut, incapable de dire bonsoir et merci !

Au restaurant, Bridget arrive à son 8e mois *et demi* de grossesse, c'est presque un peu tard pour une *baby shower.* D'ordinaire on s'y prend au début du huitième mois, mais vraiment, elle n'a pas eu le temps avant. Un après-midi, elle invite ses meilleures amies, plus les filles du 67 Waterloo y compris Alison, la femme du patron, et bien sûr Faustine. Cette dernière, ne connaissant pas cette coutume, se renseigne auprès de Colleen.

— Qu'est-ce que c'est une *baby shower* ? Je suis supposée apporter quoi ?

— C'est une célébration pour la future maman et son bébé. Au début c'était destiné au premier bébé.

Après, les commerçants s'y sont mis (comme pour Noël, la fête des mères, St Valentin et Halloween) et ça a dégénéré. Ça daterait d'une époque où régnait une grande mortalité infantile. On préférait donner des cadeaux avant la naissance.

— C'est vrai que la future mère est encore disponible.

— Oui, et c'est l'occasion d'échanger une foule de conseils et tous les vêtements qu'on n'utilisera plus.

— Et les hommes ?

— C'est rare que les *showers* soient mixtes (mais ça arrive). Beaucoup d'hommes s'ennuient dès qu'on cause péridurale, hémorragies, hémorroïdes et allaitement. Ils veulent bien participer aux trois séances prénatales à l'hôpital, mais il ne faut pas leur demander plus.

— Pourtant un accouchement, surtout le premier, ça doit être bouleversant comme expérience, non ?

— D'où l'importance de ces rencontres prénatales qui permettent de calmer bien des anxiétés.

— Je vois, c'est génial comme idée. J'instaurerai ça en France quand j'y retournerai. Là, je suis invitée à la *baby shower* de Bridget, la chef du 67 Waterloo, qu'est-ce que je pourrais lui apporter ?

— Des couches ! Apporte-lui un camion de couches. Ou mieux, des couches lavables. Bridget est très écolo et elle ne roule pas sur l'or. Tu sais si elle possède une machine à laver ?

— Oui, elle en a une. Elle m'a avoué que c'était sa seule exigence matrimoniale. Elle se fiche d'avoir une alliance, mais elle ne lavera jamais son linge à la main !

— Alors vas-y pour des couches lavables et apporte-lui ton super gâteau au chocolat tant que tu y es, elle va adorer !

— Reçu 5 sur 5 ! Merci Colleen !

Ainsi fut fait. Le jour J, Faustine est coincée sur le canapé, en sandwich entre Katy et Dorothy. Pour une fois, elle n'a pas eu droit à la grande scène du « surprise ! ». Elle est chanceuse comme on dit au Québec. Cette fête-là était prévue bien longtemps à l'avance et déjà reportée trois fois, ceci explique cela. Faustine aime beaucoup la déco chez Bridget. Surtout l'immense métier à tisser qui occupe la moitié du salon. Les filles ont bien travaillé. Une table supporte des dizaines de cadeaux enrubannés, une autre un buffet conséquent. Il y a tellement à manger (pour si peu de monde) qu'on se demande comment les pieds (de la table) ne plient pas. Bien centré un gâteau rectangulaire rose *et* bleu* porte la mention *Welcome Baby !* *En 1981 les échographies ne sont pas systématiques. On imagine le sexe du bébé d'après la forme du ventre et la façon de le « porter ».

Bridget trône dans l'unique fauteuil, les filles occupent canapé et moquette. Katy, la future marraine, distribue les cadeaux, l'un après l'autre. La future maman déchire les emballages en poussant les exclamations d'usage. C'est la première fois que Faustine la voit abandonner son rôle de femme forte et devenir une future *maman* sentimentale et vulnérable ; incroyablement touchante. La panoplie s'étend du hochet aux draps de lit, en passant par les habituelles brassières et assiettes à réservoir d'eau chaude ; comme prévu, les couches en tissu reçoivent un excellent accueil. Sitôt le déballage terminé, on

part à l’assaut du buffet. Faustine admire le boulot. Elle n’est pas la seule à s’être donnée. Canapés au thon, au saumon, *crackers* divers, brownies, tartes, jus d’orange, thé froid et faux champagne. Alcools proscrits bien évidemment. La seule chose qui cloche, c’est le gâteau. Un centimètre de sucre glace coloré au E-122 et E-131 sur une génoise en caoutchouc ; c’est une punition, ce truc ! grommelle Faustine qui s’étouffe, heureuse d’avoir choisi un morceau minuscule. Elle se méfie des brownies. Heureusement il reste un peu de sa marquise au chocolat (dorénavant, elle apportera chaque fois un dessert mangeable à ce genre de sauteries). Malgré le manque d’alcool, Faustine apprécie cette convivialité simple et joyeuse. Surtout, comme elle aimerait être à la place de Bridget ! Est-ce que ça va vraiment lui arriver un jour ?

À la maison, elle retrouve Maxime et Daphné, tout juste rentrés de leur grand tour sur la Côte Est. La petiote ne tarit pas d’anecdotes. Les musées, les restaurants, les paysages, mais encore : les magasins, les *amusement parcs* et même, une fois, un cinéma parce que le film était sous-titré. Elle a adoré New York, un peu moins Philadelphie mais, dans l’ensemble, elle est ravie de son séjour et ne souhaite qu’une chose : passer une année scolaire chez son père. Ce dernier ne se prononce pas, mais laisse la porte ouverte aux bonnes nouvelles.

La soirée a été longue, tout le monde est épuisé. Dans deux jours Daphné rentre à Cagnes et demain, 29 juillet 1981, Charles d’Angleterre et Diana Spencer se marient. Tout le pays sera collé au petit écran et la fillette est attendue chez Colleen pour une dernière

après-midi de vadrouille. C'est elle-même qui s'est proposée puisque Faustine sera en cuisine et Maxime au bureau. La terre n'en continue pas moins de tourner !

Fête Nationale d'expatriés

Les vacances sont finies, Daphné s'envole pour Nice, vendredi 31 juillet. Pendant tout le trajet du retour Maxime se félicite de la bonne entente de leur trio. Il se réjouit du jour où il pourra avoir ses deux filles chez lui pendant l'été. Il espère même réussir à convaincre leur mère de les laisser, l'une après l'autre, effectuer une année scolaire aux USA. Faustine se dit que si ça arrive, leur intimité s'en verra légèrement compromise. Comment arriveront-ils à se construire en tant que couple si Maxime est en voyage six mois sur douze et s'ils sont envahis de visiteurs, fussent-ils familiers, le reste du temps ? Accessoirement, si leur tandem continue à tenir la route, c'est bien parce que Faustine n'a jamais le temps d'y réfléchir ni de le remettre en question.

Le lendemain soir, Maxime joue à la Taverne du Colonel Brooks, à Washington. Il propose spontanément à Faustine de faire un tour par l'ambassade de Suisse en début de soirée, puisqu'elle a reçu un carton d'invitation à l'occasion du premier août, fête nationale. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement patriote, mais il ne crache pas sur l'opportunité d'un repas gratuit. A priori, Faustine n'est pas très emballée, mais pourquoi pas après-

tout ? Faire connaissance avec d’autres expatriés, se renseigner sur les us et coutumes et les bonnes adresses de pédiatres (ha ha ha !) à Washington D.C., ne sera pas perte de temps. Lorsqu’ils arrivent, une centaine de compatriotes – sur les nombreux Suisses de l’étranger, dix mille expatriés par an, dont plusieurs centaines aux USA –, sont réunis dans la salle des fêtes de l’ambassade. Un immense buffet trône au milieu de la pièce. Il est garni, entre autres, de salade de cervelas, de petits ballons, de ramequins au fromage, de canapés savamment décorés mais aussi de dizaines de desserts allant du *kouglof* à la *Linzertorte,* en passant par les meringues à la crème double, la *nusstorte* et les vermicelles, même si ce n’est pas la saison. Dans les jardins, des grills laissent échapper d’alléchantes odeurs de saucisses de veau rôties, même la moutarde *Thomy* (que Faustine déteste) est au rendez-vous. La jeune femme rôde d’un groupe à l’autre, souriant tous azimuts, tentant de reconnaître les accents. Il y a plus de Suisses allemands que de Suisses-romands. Comme toujours, ce sont les seuls à avoir les moyens de leurs ambitions, ils sont presque aussi hégémoniques que les Américains. Ne pas s’étonner si on vous propose des röstis et de l’émincé de veau jusqu’à Rhodes ! Au milieu de tous ces gens bien mis, Faustine a l’impression d’être un imposteur du fait qu’elle se sent bien plus Française que Suisse. Sans doute les autres perçoivent-ils son malaise, car ils l’ignorent royalement. Monsieur le consul prononce son discours en français, en allemand et en italien. Enfin, il ne fait pas trois fois le même, entendons-nous bien, simplement, en cours de route, il passe d’une langue à

l’autre et débrouille-toi pour comprendre la suite si tu as raté le début. Faustine baille mais résiste. Elle ne commence à paniquer que lorsque tout le monde se met à chanter l’hymne national, dont elle-même connaît à peine les premières paroles. Arrive par là-dessus un trio de joueurs de cors des Alpes accompagné d’une dizaine de fiers yodleurs en culotte de peau. *« Yolololoiuhou ! »* Ah ! le yodel, ce doux chant des alpages suisses, comme dirait la pub, cette mélodie qui nous transporte par-delà les cimes, susurre Maxime à son oreille. Faustine hésite tout d’abord entre le fou rire et les larmes, mais ses cheveux se hérissent, la poule se fait chair sur son bras, la rougeur monte et monte et monte jusqu’à ses oreilles. Désespérément elle cherche un trou de souris. Elle ne supporte pas d’entendre ces vocalises qu’elle considère comme primitives, elle a honte pour son peuple, ignorante qu’elle est. C’est une chose d’écouter ces vocalises au fin fond d’un village suisse quand on a bu un verre, voire deux, c’en est une autre sur fond de gratte-ciels au pays des *John Deere*. Des décennies plus tard, elle aura dépassé ses *a priori* puérils et appris que le *Jodel*, *jodle*, *yodl*, *jodl*, ou *youtse* : écrivez-le comme vous voulez, appartient aux musiques traditionnelles du monde. C’est avant tout une technique, qui consiste à passer de la voix de poitrine à celle de tête. Bien avant d’accéder au statut de chant folklorique, le yodel était surtout, pour les bergers des montagnes, le moyen de communiquer, d’un alpage à l’autre. N’est-ce pas incroyablement romantique ? Pour l’heure, la jeune femme ne pense qu’à une chose : prendre la fuite, le plus vite possible ! Maxime freine des quatre fers, car il a faim,

lui ! Alors les deux se retirent dans les jardins et se gavent de saucisse à rôtir et de pain frais, après quoi, repus, ils saluent à la cantonade et se mettent en route pour la taverne où l'orchestre n'attend plus qu'eux.

Une heure plus tard, la fête bat son plein. Faustine est fière de voir son homme jouer comme un dieu ! Si fort, si viril, cage thoracique développée par le souffle puissant, Tarzan aux muscles déployés, roulant tout en souplesse pour accompagner le mouvement des doigts le long de l'instrument. Plus bas, postérieur agréablement rebondi (quel cul mes aïeux !) qui swingue en cadence au-dessus de la jambe ; pied en contrepoint faisant danser tout le corps. Cet homme-là vit la musique, le regarder reste un enchantement après toutes ces années, à se demander qui elle préfère, de l'homme ou de sa musique. David, leur ami photographe et sa jeune femme, Lydia, passent boire un verre en cours de soirée. Lydia a encore grossi. La pauvre a bien chaud en ce mois d'août. Enceinte en ville par ces temps de canicule, c'est rude. Faustine interroge :

— C'est pour bientôt ?

— Pour avant-hier.

— Ha, ha ! Elle a décidé de concurrencer les bébés baleines, courage, plus que deux ou trois mois.

— Oh non ! Je ne survivrai pas !

— Tu es sûre que c'est une fille ? D'ordinaire on dit qu'elles ont tendance à être en avance par rapport aux garçons.

— Bah, je ne sais pas, c'est vrai que les signes sont trompeurs, mais j'aimerais vraiment avoir la paire, oui, et plus avoir besoin de remettre ça.

Moi aussi j'aimerais, pense Faustine en silence, dans la voiture qui les ramène à Warrenton sur le coup de minuit. Oh, elle n'est pas trop déprimée. Tout au fond d'elle-même, elle sait bien qu'elle y arrivera un jour. L'expérience a prouvé qu'elle finit toujours, à force d'opiniâtreté, par obtenir ce qu'elle désire. En attendant, elle accumule les points. Après avoir rassuré Maxime sur ses capacités maternelles, elle tente de devenir une gestionnaire avisée des ressources du ménage. Cela ne peut que plaire à son arménien de compagnon. À défaut de gagner de l'argent, elle s'abstient d'en dépenser. Elle s'épile et se coupe les cheveux toute seule. Pour les cheveux, il lui suffit de raboter à deux centimètres tout autour de la tête. Elle a de la chance, sa tignasse bouclée pardonne tout, trous et échelles compris. Pour l'épilation, c'est plus compliqué. Faustine s'est procuré de la cire d'abeille et une petite casserole. Elle chauffe ladite cire puis, à l'aide d'un abaisse-langue, l'applique sur les parties à épiler : sourcils, moustache et barbe (pour les jambes et les aisselles elle emprunte le rasoir et la mousse à raser de Maxime). Dès que la cire est solidifiée, elle tire un bon coup et ça y est. Le hic c'est que ça prend du temps avant de maîtriser la bonne température. Toujours trop pressée, elle se brûle. Ça laisse des traces rouges longues à se résorber. Peut-être aussi parce qu'ignorant qu'on ne met *jamais* de gras sur une brûlure, elle tente de calmer celles-ci avec des kilos de crème hydratante. Un jour elle a même essayé d'arracher le duvet résiduel sur sa nuque avec de la cire chaude. Quelle horreur ! Elle en a pleuré. Maxime a rugi :

— Mais qu'est-ce qu'elles ont toutes avec leurs combines ! C'est n'importe quoi ! Fais attention voyons !

Ceci dit, ce n'est pas pour autant qu'il lui a proposé (ni offert) une séance chez l'esthéticienne.

L'autre grand événement de l'été au bureau, c'est le pique-nique du personnel. Obligatoire. Incontournable. Ça et la fête de Noël, personne n'y échappe, quitte à poser ses congés avant ou après. D'ailleurs aux USA les vacances c'est quinze jours, pas un de plus, et on ne compte pas ses heures pendant la semaine. Souvent Maxime travaille jusqu'à soixante heures, du lundi au samedi. On est loin des trente-neuf heures (de l'époque) et des quatre semaines de vacances payées ! Sans parler du rythme infernal des allers-retours Europe-USA, des *jets-lags* et de l'omniprésence souhaitée pendant les séminaires vingt-quatre heures par jour. La société étant jeune encore, les instructeurs sont en nombre limité. Il faut également écrire les manuels de cours pendant les trajets en avion. Par contre, en tant que vice-président, à Gainesville, il peut aménager son temps comme il le souhaite et, en Europe, s'arranger pour rattraper quelques heures supplémentaires à Cagnes, avec ses filles.

Pendant le sacro-saint pique-nique, autour de la piscine des White, il partage son expérience avec les employés. Il s'agit de mieux se connaître. Un verre à la main, les langues se délient, la prudence s'estompe, la vérité sort de derrière les crackers. L'employé américain ordinaire n'a pas une grande marge de manœuvre. S'il trouve du travail facilement, il risque de le perdre tout aussi vite lorsqu'il n'en accepte pas

les aliénantes conditions. C’est moins grave qu’il n’y paraît, on retrouve un job facilement dans certains secteurs, et l’américain est un migrant. Il n’hésite pas à aller très loin en quête du patron idéal. Dans le secteur social, c’est encore plus aléatoire. Pendant les mois de juillet et août 1981 il y a, à Boston, des manifestations contre les restrictions budgétaires imposées par le gouvernement. De fait, le président Reagan, à peine au pouvoir, présente son programme de redressement économique destiné à lutter contre l’assistanat et remettre l’Amérique au travail. Les subventions versées aux collectivités locales et aux États diminuent drastiquement, ainsi que certaines prestations sociales comme les allocations chômage. Pas de bol, il vient de licencier 11 000 des 13 000 « aiguilleurs du ciel », coupables d’avoir déclenché une grève interdite par la loi. Fichtre, le parti républicain ne fait pas dans la dentelle ! Faustine réalise alors à quel point leur statut d’étranger les privilégie, Maxime et elle-même. Certes, Maxime a apporté dans la corbeille de mariage de son employeur un certain nombre d’avantages auxquels Don White n’est pas indifférent : un carnet d’adresses bien rempli ainsi qu’une capacité à faire rentrer de l’argent – en éliminant les frais inutiles et en proposant des produits inédits – presque aussi grande que celle de son roublard d’employeur. Certes, Maxime mouille sa chemise sans regarder sa montre, mais quand même, cela ne justifie pas tous les passe-droit dont il bénéficie (horaires à la carte, voitures de fonction, secrétaire autorisée à lui trouver son logement pendant les heures de bureau, billets d’avion pour sa compagne, etc.). Faustine, pendant

que les hommes causent *bizness,* tend l'autre oreille et comprend que le paternalisme de Don et Colleen est insupportable à beaucoup. Imbibées, les secrétaires se dévoilent et racontent à quel point ils se mêlent de tout, dirigent tout, contrôlent tout. La première chose que Colleen demande, avant de faire la connaissance d'une nouvelle recrue, c'est à quelle église elle appartient et si elle y va régulièrement, si elle est mariée ou pas. Il est exclu d'embaucher quelqu'un qui vit en concubinage ou dont les parents boivent, par exemple. Cette façon de s'immiscer dans la vie des gens choque beaucoup la suissesse. On ne tolérerait jamais cette attitude en Suisse, encore moins en France (bien que dans certains milieux inconnus de Faustine ce soit sûrement la même chose). Elle voit bien que cela a pour résultat, comme dans toute dictature, d'obliger les gens à vivre dans le mensonge. Ici, comme ailleurs, les esclaves se débrouillent pour tirer leur épingle du jeu.

Finalement, retourner bosser lundi matin, c'est reposant. Bridget a mis une ravissante blouse aujourd'hui, une couleur qui lui va particulièrement bien et Faustine le lui dit haut et fort. « Merci ! » répond l'intéressée, sans plus de commentaire. Faustine en est pour ses frais. Elle ne saura pas où Bridget a trouvé le vêtement, combien il lui a coûté, ni aucun de ces détails qui font la légèreté d'une conversation. Voilà une différence avec ses amies parisiennes qui, chaque fois qu'on leur fait un compliment sur leur tenue, se sentent obligées de la déprécier, pour ne pas attirer les convoitises, ou, *a contrario* de commenter en détail l'historique complet de son acquisition. Nonobstant ce détail, les

cuisinières travaillent vite et bien, dans la joie et la bonne humeur. Le terme de Bridget approche. Fin août, elle arrivera au bout de sa grossesse. Elle compte travailler jusque-là, souhaitant garder plus de temps libre pour s'occuper de son nouveau-né. Elle est reconnaissante que sa santé le lui permette, bien que Philippe lui ait dit qu'elle pouvait partir quand elle le souhaitait, la relève étant assurée. Faustine est bien rodée désormais. Elle sait presque tout réaliser, sauf les plats « minute ». Elle se demande qui Philippe a engagé pour remplacer les deux cuisinières. *Que sera sera…*

Anthropologie, suite

Quand elle a terminé son travail, Faustine passe toujours un moment avec Katy et Dorothy au bar du *Napoleon's.* Elles partagent les derniers potins et accessoirement un verre de vin. Ce soir, quand elle arrive, les filles sont sous le choc : on vient d'annoncer un nouvel enlèvement d'enfant à la télévision. C'est le troisième depuis le début du mois. Une psychose se propage dans le District. Katy a entendu dire que la plupart des enfants volés étaient des nouveau-nés. Des femmes en mal d'enfant viendraient se servir dans les maternités. Dorothy, de son côté, connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un dont la belle-sœur de la cousine se serait fait voler son bébé dans un supermarché, le temps d'aller chercher un truc dans le rayon d'à côté, et hop ! plus de bébé. Faustine n'y croit qu'à moitié, la maman a dû s'arrêter plus longtemps pour bavarder, ce n'est pas possible autrement. Sans compter qu'un bébé, ça pleure vite. Il n'empêche, les bruits circulent à la vitesse de la lumière. Il se murmure que des gangs seraient sur le coup, faisant commerce de ces enfants, comme autrefois les romanichels en Europe centrale. D'autres prétendent qu'il s'agirait plutôt de se procurer du « matériau pour prélèvement

d'organes ». Faustine s'interroge. Ces révélations infondées lui font froid dans le dos, mais, si on y réfléchit, prélever des organes sur un nourrisson, quel intérêt ? À moins de planquer lesdits enfants et les « cultiver » en serre, dans un endroit ultra-secret, jusqu'à obtenir la bonne taille d'organe, mais alors, autant les enlever plus tard, non ? L'Amérique est décidément un pays étrange et ses habitants déroutants. Mais s'ils espèrent, avec ces horreurs lui ôter son envie de maternité, c'est peine perdue !

Afin de poursuivre leur intégration, Donald et Colleen (enfin, surtout cette dernière) les invitent chaque fois qu'ils organisent une fête de famille. Donald déplace son énorme grill-barbecue au bord de la piscine. Colleen fait cuire des pommes de terre en papillote dans son four géant et des épis de maïs doux dans une eau frémissante salée. La viande, principalement du bœuf, est disposée à côté du chef. Donald troque son chapeau de cow-boy contre une vraie toque de cuisinier. La viande est extraordinaire. Du bœuf de toute beauté. Du filet dont on devine qu'une cuillère suffira à le découper. À côté il y a des *pork-ribs* (travers de porc), énormes ! Que ça sent bon ! Maxime et Faustine, apéro en main, surveillent les préparatifs de près, en salivant. Soudain, devant leurs yeux horrifiés, Donald se met à *asperger* le charbon de bois. Sans doute avec du pétrole vu l'odeur désagréable qui s'en dégage. À ce stade, les deux amis espèrent que la viande ne sera pas corrompue. Espoir rapidement déçu quand, Don, continuant sur sa lancée, badigeonne les viandes d'une sorte de purée noirâtre à l'aide d'un gros

pinceau. Les mâchoires largement déboîtées, ils interrogent :

— *What is it* ? (qu'est-ce que c'est ?)

— La meilleure sauce barbecue qui existe ! Vous m'en direz des nouvelles !

Don s'affirme fièrement, malgré sa toque légèrement de guingois après le quatrième ou cinquième bourbon. Catastrophés, Maxime et Faustine se regardent en douce. Où sont-ils tombés ? On ne la leur avait pas faite celle-là. Ils pensaient les White – grands voyageurs devant l'Éternel – civilisés. Comment ont-ils pu se tromper à ce point ! Plus loin, au bord de la piscine, Royce et Walt, respectivement fils et gendre de Don, sont en train de se lancer leurs bébés respectifs comme des ballons. Ils s'amusent beaucoup. Les nourrissons un peu moins, semble-t-il, bien qu'ils ne crient pas (ils ne rient pas non plus). Le syndrome du bébé secoué n'a pas encore été diagnostiqué. Heureusement, ils les rattrapent toujours, sous l'œil désabusé de leurs génitrices ; leurs mâles vont-ils se décider à grandir un jour ?

Il fait chaud, les verres s'emplissent au fur et à mesure, un air de *country music,* nasillement et *washboard* à l'appui, rappelle à ceux qui l'auraient oublié qu'on est bien dans l'Amérique profonde. Le tableau est complet ! Écœuré, le couple francophone, sitôt servi, touche son repas du bout des lèvres. Ce n'est pas si mauvais, mais ça aurait été tellement mieux cuit sur un feu de sarments, juste agrémenté de sel et de quelques herbes. Une révélation pour Faustine, cependant : les pommes de terre au four avec de la crème aigre. Elles dégagent un parfum extraordinaire ! Ce petit goût acidulé, nappant le

féculent rustique, est vraiment délectable. Le maïs doux est intéressant aussi, elle n'en avait jamais goûté. On pique l'épi à chaque extrémité, avec des bidules protège-doigts, on le roule sur une plaque de beurre, on sale et on grignote sans se presser. Rien que cela serait suffisamment rassasiant. Pour le dessert, *apple pies*, *brownies*, *muffins* et *cheesecakes* se succèdent, entre glaces et salades de fruit. Ne poussez pas, il y en aura pour tout le monde !

La fête finie, chacun rentre chez soi avec, systématiquement, grand sourire *Colgate* à l'appui, le traditionnel « *take care* » (prends soin de toi) et « *call upon arrival* » (préviens dès que tu arrives qu'on sache que tu es sain et sauf). Voilà un automatisme qui restera longtemps gravé dans la mémoire de Faustine. Un acte altruiste totalement paradoxal de la part de gens si pragmatiques et matérialistes qu'ils sont persuadés que leur valeur humaine équivaut celle de leur bulletin de salaire et/ou de leur assurance-vie. Faustine observe et apprend beaucoup lors de ces petites sauteries.

D'autres collègues de bureau s'aventurent également à les accueillir. Ils y auront mis pas mal de temps et d'hésitation. Religion ? Il est de notoriété publique que Faustine et Maxime ne fréquentent aucune église. Morale ? Du fait qu'ils ne sont pas mariés ? Maxime pense que si les ingénieurs-instructeurs nouvellement engagés ont attendu avant d'inviter le vice-président et sa compagne, c'est qu'ils voulaient être sûrs que Maxime ne les trahirait pas auprès de Don si jamais une critique devait dépasser leurs lèvres dans le feu de la discussion.

Lorsque enfin ils se dégèlent, Faustine fait connaissance avec une galerie de personnages assez fascinants. Parmi leurs nouveaux amis, il y a cet instructeur qui a reçu un ballon de base-ball sur la tête et qui, depuis, voit des éclairs en permanence. Il ne se plaint pas : les médecins lui donnaient 3 ans à vivre, il y a de cela 15 ans. Faustine salue la résilience, par contre, elle n'arrive pas à admettre que les médecins, si arrogants, soient d'une telle incompétence face à ce phénomène. Une autre fois, ils sont invités chez l'une des secrétaires de la compagnie, toute fière d'accueillir ce couple exotique. Chose assez rare, elle est bonne cuisinière. Las, en fin de soirée, l'alcool ayant coulé à flots la voilà désinhibée, en veine de confidences. Et de raconter à Faustine, en aparté et sans aucune pudeur, ses déboires conjugaux. Parmi ceux-ci, la manière dont son mari espérait provoquer une fausse couche alors qu'elle était enceinte de sept mois en lui sautant sur le ventre à pieds joints ! Faustine ignore totalement comment réagir à de tels aveux, c'est ignoble ! Elle est affreusement mal à l'aise. Le coupable, dans un coin du salon n'a rien entendu, tout occupé qu'il est à flatter Maxime. Si seulement cette femme voulait bien s'arrêter de débiter ces horreurs, ils pourraient rentrer chez eux. Là, elle n'ose plus partir, de crainte qu'on l'accuse de manquer de compassion. Finalement elle n'aura servi que de dépotoir, pense la jeune femme bouleversée. Quelques semaines plus tard, autre collègue, autre invitation, un jeune ingénieur noir, nouvellement engagé, de loin le mieux éduqué de tous, qui confie avec beaucoup d'honnêteté, les épreuves traversées, tant au lycée

qu’à l’université, du simple fait de sa couleur de peau. Lui aussi est reconnaissant d’avoir été engagé par Don et Maxime, ce n’est pas toujours évident en Virginie. La Caroline (d’où il vient) et la Géorgie ne sont pas loin. Le *Ku Klu Klan* y sévit toujours. Suite à ces expériences, tant Maxime que Faustine déchantent. Eux qui avaient tant cru à la suprématie du peuple américain, commencent à sérieusement réviser leur jugement.

Début septembre, Maxime rappelle à Faustine qu’elle doit préparer son retour en Europe aux environs du 20 octobre. Si elle prend son billet tout de suite, elle peut espérer obtenir des prix corrects. Ce qui intéresse la miss, c’est d’avoir un trajet le plus direct possible. Washington Dulles – Paris CDG étant l’idéal. Hélas c’est beaucoup demander. Faustine ne gagne pas assez au restaurant, loin de là. Il lui faudra quand même accepter de repasser par Bruxelles ou Londres malgré les pénibles heures d’attente en transit. Ordre est donné à une secrétaire compétente de faire au mieux. Faustine n’arrive toujours pas à se faire comprendre au téléphone, alors que Karen et Pamela sont championnes pour trouver des *low-fares* (billets bon marché).

Le bébé de Bridget est né ! Avec un tout petit peu de retard mais tout s’est superbement bien passé, à la maison. Faustine va les voir et admire le bel enfant dans son berceau. Elle a apporté la corbeille à layette qu’elle avait faite pour la fête de Warrenton et qu’elle n’a jamais vendue. Bridget est radieuse, son fils est magnifique et très calme. Elle avoue à Faustine qu’elle ne remettra plus les pieds au restaurant. Son compagnon ayant eu une augmentation, elle n’a pas

besoin de retourner travailler pour le moment. Quelle chance ! pense Faustine tout en lui disant : « tu me manqueras ».

Et plus vite qu'elle ne le pense ! Philippe, qui lui, à son grand désespoir muet, vient d'avoir une troisième fille, a engagé deux chefs mâles. Or, même s'ils essaient de faire bonne figure à Faustine au début, bien vite ils rejettent cette *Frenchie* dont ils redoutent d'éventuelles capacités supérieures aux leurs. Une femme qui plus est. Alors le *mobbing* commence. Oh, des petites choses au début : refaire une sauce ou un fond plusieurs fois de suite, mais ensuite, les critiques acerbes et surtout les moqueries se succèdent. Un jour, la coupe est pleine. Faustine n'en peut plus ; en larmes elle monte chez Philippe et lui raconte tout. Le pauvre ne sait que faire, il promet de parler à son équipe ; le fait, mais cela ne sert à rien. Le harcèlement continue, empire. La goutte d'eau qui fait déborder le vase, c'est quand l'un des chefs ordonne à Faustine d'éplucher deux kilos d'ail. La jeune femme se munit d'un couteau mais aussitôt l'homme l'arrête, le lui prend des mains et lui montre, à mains nues comment faire. C'est vrai que ça va beaucoup plus vite. Le problème c'est que l'ail est acide. Après une dizaine de gousses, déjà, Faustine sent des brûlures au bout des doigts, exacerbées par le frottement des fines pelures. Comme elle se sert aussi des ongles de ses pouces pour fendre l'enveloppe, c'est la peau du dessous qui prend. Quand elle arrive enfin au bout de l'épreuve, ses extrémités, comme ses paumes, sont complètement brûlées. Ses empreintes digitales semblent avoir disparu. Et, dans un coin de la cuisine, les deux hommes lui tournent le dos mais Faustine

voit bien leurs épaules secouées. Ils rient en silence. Furieuse, elle jette son couteau par terre, prend ses affaires sans un mot, monte chez Philippe, lui réclame sa dernière paie et part en claquant la porte. Juré ! Elle ne remettra plus jamais les pieds dans cette boîte de machos !

Chez elle, Faustine s'effondre. Elle essaie de calmer la douleur avec divers onguents, mais rien n'y fait. En plus, elle n'a plus rien à boire, et pas envie de ressortir ! Maxime est parti en Europe depuis le 13, il ne reviendra pas avant la fin du mois. Pour couronner le tout, Patrick (son ami, gérant du Motel Howard Johnson) est malade ; il ne peut pas la voir, sous peine de la contaminer. Il fait presque jour quand, épuisée par toutes ses émotions, elle finit enfin par s'endormir. Au petit matin les brûlures de ses mains s'étant atténuées, elle décide d'aller voir son amie June, à la boutique, puis de passer à la bibliothèque. Elle a appris que Joseph Cronin était mort en début d'année et aimerait bien savoir si elle arrive à lire ses livres en anglais. Elle reprendra un Desmond Bagley par la même occasion et regardera si Gilbert Cesbron a été traduit. Demain, elle ira traîner ses guêtres au bureau, peut-être qu'elle pourra se rendre utile. On ne sait jamais.

Au matin, les filles du bureau accueillent Faustine chaleureusement. Il règne ici une effervescence joyeuse. Don White s'est offert tout un parc informatique. Chacun est désormais pourvu en ordinateur et imprimante, depuis les mecs qui éditent les bouquins, jusqu'à la plus humble secrétaire. Les machines à écrire sont reléguées au dépôt *ipso facto* et ça court dans tous les sens à la recherche des

modes d’emploi et/ou des claviers (anglais). Faustine met son nez partout, sert de petite main pour transporter les écrans, les imprimantes, et essaie de comprendre quelque chose aux logiciels, fournis sans méthode. Quand les filles tentent l’écriture d’une lettre, elles voient leurs mots partir dans les limbes sans espoir de retour et n’ont aucune idée de la manière de contrôler la mise en page. Quand la machine plante, c’est pire. Une petite lumière verte s’allume et clignote en haut de l’écran qui reste noir. Bienvenue dans le monde merveilleux de l’informatique !

Et vive la famille !

Saint-Junien, Copenhague, Paris, Maxime rentre à la maison, épuisé par son marathon. Cette fois, il a instruit plus de deux cents professionnels sur les aléas de la compatibilité électromagnétique. Les histoires de filtres et de résonance, il en a ras la casquette, il est lessivé, épuisé. Dans ses courriers à Faustine, il écrit la France telle qu'il l'a retrouvée. La cinquième semaine de congés payés, la semaine de 39 heures, le libéralisme radio-tv et, enfin, la suppression de la sélection dans les universités. Désormais, n'importe qui peut entrer à l'uni, même les médiocres, autrement dit : le nivellement par le bas continue. Avec l'abolition de la peine de mort, le 18 septembre, Badinter a enfin gagné. Seulement voilà, et Maxime de surenchérir : les rues de Paris sont de plus en plus sales. Insécurité et incivilités règnent, les grèves se multiplient, ainsi que les attentats. Autant de signes que le pays est mal dirigé, pas comme l'Amérique, prétend-il, où, sur certains plans, tout est possible. Il ajoute : entre un Reagan qui veut remettre son pays au pas et une Thatcher qui n'hésite pas à s'ensanglanter les mains, comme on l'a vu en mai dernier. Et Maxime de conclure : ces gens-là savent gouverner. Grâce à eux le monde finira par marcher

droit et tant pis pour les acquis sociaux (pour mémoire : pendant les grèves de la faim dans les prisons d'Irlande la premier ministre britannique a laissé mourir des grévistes, allant jusqu'à déclarer qu'eux au moins avaient choisi leur sort, contrairement à leurs victimes). Faustine ne cautionne pas du tout cette philosophie libérale conservatrice, mais, faute d'arguments pertinents, elle ne peut que se taire. Souvent elle regrette que personne n'ait jamais pris la peine de lui donner des cours de géopolitique. André (son beau-père) aurait pu, mais, bien que véritable parasite, il n'est pas dans le même camp que sa belle-fille . Les contradictions ne lui font pas peur et l'ultra-libéralisme ne le gêne pas, bien au contraire.

À peine rentré de son périple, Maxime s'attelle à sa première déclaration d'impôts américaine. Cette fois, il ne peut plus reculer. Dernier délai : le 15 octobre, le chèque devant accompagner les documents. Ceux-ci atteignent presque l'épaisseur du *Washington Post.* Une bonne trentaine de pages à remplir, sans ratures. Photocopies pour brouillons de rigueur. Mais comment font les autres ? Simplement, ils demandent à une fiduciaire de s'en charger. Or, ça coûte un saladier, et Maxime préfère s'échiner pendant des heures, plutôt que de payer le plaisir de se faire tondre. L'escroquerie d'État, ça passe une fois, mais pas deux ! Au bout du compte, avec beaucoup de rage et de sueur, l'affaire est faite. Il prévient Faustine que n'ayant pas l'argent disponible sur son compte actuellement – la boîte lui devant plusieurs mois de notes de frais – son chèque n'est pas approvisionné. Il a cependant bon espoir ; Walter,

le comptable, lui ayant promis que ce serait réglé avant la fin du mois. Évidemment, Faustine prend tout cela très à cœur. Pour elle, un retard si minime soit-il auprès du Trésor Public Américain signifie rien de moins que la prison. Pour combien de temps ? elle ne sait. Par contre, elle a entendu parler des exactions commises dans les quartiers de haute surveillance (QHS) contre les prisonniers possédant un joli popotin (or celui de Maxime provoque déjà la convoitise de tous les stewards d'Air France). Il n'en faut pas moins pour que l'imagination travaille et que l'angoisse, exacerbée par ses nombreuses lectures, l'envahisse. C'en est au point qu'un matin, n'y tenant plus, désinhibée par plusieurs verres de chardonnay, elle se saisit du téléphone et appelle maman, tout là-bas, en Suisse.

— Mille dollars, tu peux nous prêter mille dollars ? Juste pour deux semaines. On te les rend dès que Maxime touche sa paie. Sinon il ira en prison ! C'est la catastrophe, Maman, aide-nous s'il te plaît !

Faustine, terrorisée par ses propres paroles, pleure dans le combiné, mais La Reine mère ne se démonte pas pour si peu. Elle a bien perçu que sa fille avait un coup dans l'aile. D'une voix douce, elle la rassure :

— Calme-toi, Fifille, je vais en parler avec papa, on verra ce qu'on peut faire, je te tiens au courant.

Quand Faustine raccroche après moult remerciements, éperdue de reconnaissance, la tension baisse d'un cran. Elle termine néanmoins la bouteille, ensuite de quoi n'ayant plus rien d'autre à faire ni à se mettre dans le gosier, elle retourne se coucher, anéantie par toutes ces émotions. Sans doute que si

elle ne s'ennuyait pas autant, Faustine n'aurait pas le loisir de se monter ainsi le bourrichon. Elle n'en serait pas arrivée à un tel stade de laisser-aller éthylique (en 1981, l'alcool n'est pas encore défini comme une maladie, c'est seulement un vice dont un peu de volonté devrait venir à bout). Malheureusement pour elle, Maxime, lorsqu'il est à Gainesville, ne rentre jamais à midi. Il y a toujours un client à sortir ou une réunion organisée quelque part. Or, la Suissesse a besoin de dépenser son énergie, de s'occuper pour rester dans les clous. Il ne lui faut guère plus de deux heures pour nettoyer leur petite maison et cuisiner le repas du soir. Et après ? Se distraire coûte. Sans moyens, sans occupation lucrative, elle ne peut que subir, refusant d'envahir sa copine June en permanence. Elle ne peut pas non plus lire à longueur de journée, ou passer *tout* son temps dans les grandes surfaces avec dix dollars en poche. À vingt-cinq ans passés, après avoir connu la trépidante vie parisienne, cet immobilisme est insupportable. Si au moins elle avait des enfants, qu'est-ce qu'elle serait heureuse !

Ah tiens, parlant de distractions, l'autre jour elle reçoit la visite de deux adorables personnes venues, bible en mains, lui parler de Dieu. Deux dames bien mises, petites souris grises à lunettes cerclées et cheveux tirés. Elles déploient un tableau de conférence et racontent, petits dessins à l'appui, de belles histoires bibliques. Vers 15 heures, Faustine commence à avoir soif. Sans façon, elle pose un gallon de whisky sur la table, avec trois verres et des glaçons. Les deux prosélytes, surprises mais néanmoins tolérantes, refusent le petit remontant. Faustine se sert en solo. Ensuite de quoi,

décomplexée, elle leur demande si, en tant que femmes, elles n'en ont pas marre qu'on leur fasse croire depuis la nuit des temps qu'elles ont été extirpées de la *fucking* côte d'un *fucking* homme, fût-il le premier ? Et que pensez-vous du sort des femmes dans la bible ? Cette pauvre Sarah qui accouche à 80 ans ; et l'obligation d'obéissance ? Et le droit de vie et de mort exercé par les mâles ? Et l'interdiction d'avorter que Reagan menace de rétablir ? Et bla et bla et bla. Faustine ne s'arrête plus. Elle n'écoute pas non plus les arguments opposés par les bonnes âmes à ses élucubrations, qui deviennent de plus en plus confuses, à mesure que le niveau de la bouteille baisse. Exaspérées, ces dames finissent par prendre leurs jambes à leur cou sans se retourner, laissant l'impie rejoindre son lit avec délices. Cette dernière s'enfonce alors dans un sommeil peuplé de cauchemars.

En ce début octobre, l'automne s'annonce frisquet. Aussi, Maxime a-t-il fait une bonne provision de bois. Il lui a sorti la blague de l'indien :

Un brave type scie du bois.

Un indien, assis en tailleur, le regarde en fumant.

Le type se dit : lui qui est d'ici, il doit savoir, il va pouvoir m'aider. Il l'interpelle : « Bonjour mon brave, pensez-vous que l'hiver sera rude ? ».

L'indien répond : « Oui ».

Le type continue à scier son bois, le tas grossit. Plusieurs fois l'homme interroge : « L'hiver sera très rude ? »

L'indien répond, imperturbable : « Oui, oui ». Et l'homme de continuer à scier. Pour finir, le tas est entièrement débité. Le gars demande à l'indigène :

« Mais qu'est-ce qui vous fait dire que l'hiver sera rude ? » Et l'autre de répondre : « Quand homme blanc scier beaucoup de bois, hiver toujours très très rude… ».

Faustine se tord de rire et aide son homme à ranger le bois dans le garage. On l'utilisera avant de remplir la citerne à mazout, ainsi, on se chauffera à bon compte. Évidemment, comme la cheminée n'est efficace que dans le salon, devenu chambre à coucher – câlins au coin du feu obligent –, Faustine passe ses journées dans cette pièce stratégique, sous peine de mourir de froid dans les autres. C'est donc sur son lit qu'elle se réfugie pour ouvrir la lettre qu'elle vient enfin de recevoir de Suisse. La réponse tant attendue à sa demande de prêt pour payer leurs impôts. Mais la missive sonne comme un coup de fouet : « Ma chère fille, ta demande d'argent m'a bien déçue. Je pensais ton Maxime plus sérieux. Quoi qu'il en soit, quand moi je roulerai en *Cadillac* et me tournerai les pouces toute la journée, je verrai à la considérer. Pour l'instant, tu connais notre situation et la dure bataille que nous devons mener pour nous en sortir. Nous n'avons tout simplement pas les moyens de t'aider. Sois courageuse ma fille, tu en verras d'autres. Je t'embrasse, Maman ». Ni une ni deux, la lettre chiffonnée rejoint les flammes vengeresses, dans la cheminée. Faustine verse alors quelques larmes de déception, puis, saisissant stylo et feuille elle écrit une épître sanglante à sa génitrice dans laquelle, entre autres gentillesses, elle fait remarquer qu'elle saura désormais situer ses vrais amis. Au plaisir de ne pas vous revoir, conclut-elle dramatiquement. Sans se

laisser l’indispensable « nuit de réflexion », elle fonce à la poste.

Faustine ne parlera jamais à Maxime de cet échange de courrier. Elle l’aurait fait si la réponse maternelle avait été positive, mais comme ce n’est pas le cas, elle est contente de n’avoir pas gardé de preuves. Maxime d’ailleurs n’a absolument pas l’air de s’inquiéter de la situation, manifestement il a résolu le problème et son compte en banque est rechargé. Faustine a encore crié : « Au loup ! » trop vite. L’homme se prépare déjà à retourner en Europe, sitôt passé le week-end annuel de réflexion off-shore avec toute l’équipe des VIP du bureau et leurs épouses. Celui-ci, le premier auquel assiste le couple, aura lieu à Atlantic City, une plage très cotée du New Jersey, connue pour ses casinos et ses salles de billard. Les White ont loué tout l’étage d’un hôtel, ainsi qu’une salle de réunion. En fait d’épouses, il n’y aura que Colleen, Anna, la femme d’un instructeur, et Faustine. Judy (femme de Royce, le fils, responsable de la pub) et Dona (femme de Walter, le gendre, chef comptable) sont restées à la maison pour s’occuper des enfants.

Magasiner, marcher au bord de la plage et boire des verres, ce n’est pas vraiment leur truc. Celui de Faustine, oui. Elle retrouve sa vieille complicité avec Colleen dont la joie de vivre sans pareille est contagieuse, puis part pour de longues balades avec Anna quand son amie se repose. Anna doit bien peser dans les 150 kilos. Faustine évite de la fixer. Ce n’est pas facile, tant c’est impressionnant. Elle n’a pas l’habitude de voir ce type d’obésité morbide qui se répand rapidement aux États-Unis. Il n’est que de voir un vieux film d’après-guerre montrant les

« actualités » et donc des Américains nés au début du siècle pour se rendre compte du changement. On constate que nombre de contemporains pauvres, majoritairement ceux qui cumulent les petits boulots, se nourrissent mal, n'ont pas le temps de faire du sport. Tout le monde sait que le sport ne fait pas maigrir, mais au moins, pendant qu'on le pratique, on ne mange pas ! Ce que remarque Faustine en revanche, c'est l'incroyable gentillesse des gens lorsqu'ils répondent à Anna quand elle leur pose une question, ou leur demande un service. Personne ne la regarde de travers, tout le monde lui sourit. Faustine n'a jamais oublié l'humiliante remarque d'un chauffeur de bus Grassois le jour où sa mère s'était plainte de la hauteur des marches du véhicule. « Fallait pas être si grosse », avait-il éructé. Elle n'avait pas relevé bien sûr, mais ça fait mal quand même.

Du vendredi au dimanche soir, le week-end à Atlantic City n'est qu'une fête continue. Bien sûr, les attractions ouvertes l'été sont fermées en octobre ; bien sûr, il fait trop froid pour se baigner. Mais ils ont eu l'occasion de déguster du homard en veux-tu en voilà, des petits-déjeuners comme on les aime, avec des milliers de choses, dont les grits (sorte de semoule) que Colleen adore parce qu'ils lui rappellent son enfance, et, plus important encore, de boire jusqu'à plus soif tout en papotant, jouant au billard ou écoutant le bruit de la mer. Les hommes, de leur côté, ont énormément travaillé. Va savoir ce qu'ils ont inventé comme nouveaux produits à refiler aux clients ! Plus tard dans la nuit, Maxime raconte à Faustine que Donald projette d'acheter des vaches,

d’engager un fermier et de transformer le domaine en ferme : Le ranch *Le Blanc* (pour White). Tout ça en plus de l’imprimerie, des bureaux et des cours sur place ! Il est vraiment impayable cet homme-là ! En clair, ce fut un *business meeting*, très fructueux, qui leur aura permis de se changer les idées. Donald trouve qu’on travaille mieux hors contraintes et interruptions intempestives. Colleen rajoute : « Tu as raison, on devrait faire ça plus souvent, et chaque fois dans un lieu différent ! ». Chiche !

Automne à Paris

Faustine range sa maison, avant de rentrer en France s’occuper du renouvellement obligatoire de son permis de travail si elle ne veut pas perdre ses acquis. Elle lave et repasse ce qu’elle emportera, abrite le reste hors poussière. Enfin, elle congèle quelques petits plats. Il ne faudrait pas que Maxime meure de faim en novembre, quand il sera tout seul ! Pour cela : faire les courses. Afin de joindre l’utile au ludique, elle aimerait vérifier cette histoire de magasins *ouverts 24 h sur 24 et 7 jours sur 7*. Depuis qu’elle vit ici, et qu’elle voit cela écrit en grand sur toutes les vitrines, elle se demande si c’est de la publicité mensongère, ou pas. Aucune de ses copines n’a pu la renseigner. Elles ne voient pas la nécessité de faire des heures supplémentaires dans les magasins la nuit et, quand elles sortent le soir, ce n’est certainement pas dans ce genre d’endroits (alors que Faustine préférerait presque visiter ce type de magasin plutôt qu’une boîte de nuit ; elle doit être désaxée !). Une nuit donc, après avoir passé la soirée à regarder des vieux films chez son ami Patrick, au Motel Howard Johnson, elle fait le détour par Manassas. Il y a un *Giant Food Store* prétendument ouvert toute la nuit. Ce qui est insolite dans les *GFS*

c’est que, où que vous alliez, dans n’importe quel magasin du pays, *tout* est agencé de la même manière. Imaginez un peu ! On retrouve le stand des poireaux exactement au même endroit que ce soit dans le Missouri, en Alabama ou dans le Nebraska ! N’est-ce pas formidable ? Comme toujours, Faustine établit sa liste de courses en fonction de la disposition des pagodes et des rayons. Pour commencer : les étalages de fruits et légumes ; ensuite les armoires frigorifiques de laitages transformés (yaourts, beurres, fromages), en face la viande (jambon, lard, bacon, poulet, porc, bœuf, où sont les lapins ? les canards ?), plus loin les œufs, le lait et les produits longue conservation. Les comptoirs de produits frais, la boulangerie, le poisson, la viande, sont plongés dans le noir. C’est là qu’elle constate que si l’ensemble du magasin est bien achalandé, ces services à la coupe sont fermés entre deux et six heures. On ne peut donc pas acheter de la viande ni du poisson frais à deux heures quarante du matin. C’était bien de la publicité mensongère ! Faustine n’a pas besoin de viande bien sûr, mais cela confirme son ressenti, même en Amérique, il n’est pas possible (rentable ?) de faire travailler tout le monde jour et nuit. Malgré tout, l’idée de prolonger les heures d’ouverture des commerces de biens de consommation semble ingénieuse. Quant à savoir si cela résoudrait le problème du chômage en Europe, c’est à creuser. Faustine observe et trie. Toutes ces idées de développement de vente, de marchandises ou de services, sont bonnes à prendre et à adapter. On ne sait jamais, peut-être qu’un jour, si elle retourne vivre en France définitivement, elle s’inspirera de certains

concepts américains pour ouvrir sa propre société, pourquoi pas ?

Par contre, à la différence des ménagères américaines, il est hors de question qu'elle-même se laisse suborner par l'offre pléthorique de plats préparés. Les repas télé, merci bien ! Elle qui pensait le féminisme américain tout puissant, infiniment plus agressif que celui des Françaises. Comment ces superwomen peuvent-elles s'oublier au point de perdre tout contrôle sur le savoir-faire ? Ignorent-elles que l'amour passe par l'estomac ? Ne comprennent-elles pas qu'elles sont en train de se rendre totalement dépendantes des marchands ? Qu'elles perdent leur autonomie, font le jeu du capitalisme qui a tout intérêt à ce qu'elles aillent travailler et paient des impôts à l'instar de leurs maris. Et que par-dessus tout, elles finiront dans la solitude ? Finalement, si elles ne le voient pas, c'est que ce sont des féministes pour rire. Sinon, étant souvent à l'aise financièrement et plus nombreuses que les hommes, il y a longtemps que, par leur seul droit de vote, elles auraient repris le contrôle. Faustine n'a pas lu Étienne de la Boétie, mais elle semble avoir intégré certaines notions de base, en ce qui concerne « La servitude volontaire ». Pour le moins, elle reste lucide.

Quelques jours avant son envol pour l'Europe, la jeune femme reçoit une longue lettre de Maxime. Arrivé à Cagnes le 17, il y a retrouvé ses filles avec plaisir. Elles sont en pleine forme, toutes fières de lui montrer leurs chambres rénovées. Maxime a profité de son séjour pour faire un tour au Pied Bleu. Il est très content, les musiciens s'en sortent bien sans lui. Sinon, il pleure un peu parce que Faustine lui

manque ; il pressent que les prochains mois sans elle vont être bien solitaires. Faustine ne s'inquiète pas, elle reste lucide sachant que les groupies ne manquent pas au pied de l'orchestre pour les coups d'une nuit. Pour leur avenir, Maxime concocte alors, nécessité faisant loi, une formule qu'il aimerait proposer à Don White. Elle leur permettrait de rester huit mois aux USA et quatre en France (temps suffisant pour grouper tous les séminaires actuellement en commande). Il sait que c'est impossible dans l'immédiat. Don a besoin de lui sur place, il n'y a pas assez d'instructeurs pour couvrir la demande en Europe. Aussi, Maxime reste voué aux incessants allers-retours, dût-il y perdre la santé ou le moral, comme c'est le cas en ce moment. Le lendemain déjà, Faustine reçoit une nouvelle lettre qu'il a dû écrire sitôt la première partie. Il vient d'arriver à Udine en Italie du Nord. Il déprime moins mais grogne qu'il est difficile de travailler en anglais avec des Italiens tant leur accent est épouvantable. Il a énormément de peine à se faire comprendre. En outre, il passe son temps à courir après ses étudiants ; leurs notions de la durée des pauses n'étant pas du tout compatibles – c'est peu de le dire ! Or, il a un programme à leur faire intégrer, lui ; il est payé pour ça ! Alors, il part à leur recherche, à la cafétéria, ou au bistro d'en face, en récupère deux, les ramène en classe puis repart à la chasse. Hélas, quand il en a rassemblé deux autres et revient avec, c'est pour voir les premiers repartir dans l'autre sens. C'est à désespérer ! À mourir de rire oui, pour une Faustine qui lit ces évocations comme on regarderait un film de Laurel et Hardy (ho, ho, ho, tu nous as mis dans un

drôle de pétrin !). Maxime raconte cela d'une manière si vivante qu'elle a l'impression d'y être !

Le 21 octobre est là. Faustine a rendez-vous avec Colleen au bureau. C'est elle qui la conduira à Dulles Airport. Juste avant de la retrouver, Faustine passe chez les secrétaires et fait envoyer un télex à son amie Sylvie à Paris : rien ne s'oppose à ce qu'elle commence le travail lundi. Faustine donne le numéro de Carl et Julie, chez qui elle logera. Elle passera signer son contrat sitôt que son amie lui aura trouvé quelque chose. Le soir, elle s'envole sereine, non sans avoir éclusé quelques bières, comme d'habitude, au bar de l'aéroport. Pour une fois, elle dormira un peu, dès que le film choisi, *La banquière* avec Romy Schneider, sera terminé. À Bruxelles-Zaventem, elle prend la navette pour Bruxelles-midi, puis le premier train pour Paris-Nord. Un court trajet en métro la dépose enfin place d'Iéna. Rue de Longchamp, au sixième étage, elle sonne à la porte de l'appartement de Carl et Julie. Sitôt la porte ouverte, un énorme épagneul noir lui saute dessus. C'est le chien de Carl, il s'appelle Gif. L'accueil de Julie est enthousiaste :

— Ah te voilà, toi ! Il était temps, on va passer à table. Tu as faim ?

— Bien sûr, mais…

— Pas de mais ; assieds-toi et raconte-nous l'Amérique ! Ensuite, je te montrerai ta chambre.

Faustine obtempère, cela tombe à pic. Le petit déjeuner dans l'avion n'est plus qu'un lointain souvenir. Elle est heureuse de revoir Jack, le cadet de Carl et Julie qui a passé quelques semaines chez elle aux USA. Son frère Tony est là également, ils font un peu mieux connaissance. Ses amis aiment toujours

autant manger, d'ailleurs ils ne parlent que de bouffe, passée, présente et à venir. Carl parle de la Porsche décapotable qu'il vient d'acquérir, Julie du chat qu'une amie va lui offrir. On rit beaucoup aussi des frasques du chien qui saute sur tout ce qui bouge même les chihuahuas. Julie rigole :

— Ouais, comme son maître, hein ?

— Mais non ! Et sinon, ton chat, tu veux l'appeler comment ?

— Je sais pas moi, je n'y ai pas réfléchi.

— Si c'est une femelle, on pourrait l'appeler Yvette.

— Ah bon, pourquoi ?

— Parce que Gif-sur-Yvette ! Ha ha ha !

Afin que Faustine puisse rire aussi, Jack, assis à côté d'elle, lui explique que Gif-sur-Yvette est une bourgade de la vallée de Chevreuse, au sud-ouest de Paris. Elle rit de bon cœur. Finalement ça lui convient bien de se taire, elle aurait eu de la peine à en placer une dans tout ce brouhaha. Sitôt le repas avalé, prenant le mutisme de leur invitée pour un signe de fatigue, ce en quoi elle n'a pas tout à fait tort, Julie propose de lui montrer sa chambre. Sortant de l'appartement, elle la conduit au bout du couloir, ouvre la porte d'une chambre de bonne. C'est là que Carl a installé son bureau transformé depuis peu en chambre d'amis. C'est petit et spartiate mais suffisant pour quelques semaines. Il y a le bureau – interdiction de toucher ! – un lit, un lavabo, un tabouret. La valise tiendra sous le lit. En même temps que celle de sa chambre, Julie confie à Faustine une clé de leur appartement. Elle pourra utiliser les toilettes familiales, la salle de bains, la cuisine, regarder la

télévision même en leur absence. De plus, chaque fois que les Laclairière seront en voyage, en tournée avec l'orchestre, ou dans leur résidence de Saint-Maixent (presque tous les autres week-ends), elle aura l'usage exclusif de l'appartement.

— Voilà, maintenant je te laisse te reposer !

Au sortir de sa sieste, Faustine rejoint le couple dans sa cuisine. Ils préparent un spaghetti maison qui s'annonce bien. C'est confirmé une demi-heure plus tard. L'ambiance est toujours aussi animée autour de la table, mais ce soir on ne traîne pas ; Carl et les garçons jouent au Slow Club. C'est comme ça qu'ils gagnent leur vie. Sitôt les hommes partis et la vaisselle faite, Julie et Faustine s'installent devant la télévision. Julie met Faustine au courant des habitudes de la maison. Demain soir, elle partira pour Saint-Maixent, comme tous les vendredis. Elle rentrera dimanche. Carl et les garçons la rejoindront samedi après la soirée au Slow. Elle explique à Faustine que le mercredi soir elle donne des cours de be-bop au Slow Club. Si ça l'intéresse, elle sera la bienvenue. Faustine ne sait pas trop. On lui a tellement dit qu'elle n'avait pas le sens du rythme, qu'elle n'a plus du tout confiance.

— Tu as tort, tu devrais essayer, au pire ça te défoulera.

— D'accord, je viendrai un jour, promis !

Toute la journée du jeudi Faustine la passe en démarches administratives. Elle va chercher à la préfecture de police, sur l'île de la cité, les formulaires à remplir pour le renouvellement de son permis de travail. c'est une simple formalité, lui a-t-on dit, mais cela prendra tout de même plusieurs mois.

Cet impératif derrière elle, Faustine décide de remonter à pied jusqu'à la rue de Longchamp. Ça lui fait un bien fou de retrouver Paris ! Elle ne s'était pas rendu compte, dans sa cambrousse américaine, à quel point le bitume lui avait manqué. Les trépidations, l'excitation ambiante ; elle en a même attrapé un tel vertige sur le trottoir, place de la Concorde, en regardant les voitures filer à toute vitesse, qu'elle a failli tomber. En poussant un peu, avant de rentrer, elle est passée par le Palais de Chaillot et les toboggans de skateboard pour voir si Jack et Tony, les fils de Carl et Julie, y étaient. Mais non, personne. À tous les coups ils sont dans le métro en train de faire la manche.

Vendredi matin, Faustine reçoit un coup de téléphone de Sylvie.

— J'ai un poste pour toi ! Tu commences lundi. Tu viens signer le contrat cet après-midi ?

— D'accord, mais si on déjeunait ensemble plutôt ? Tu as le temps ?

— Ça devrait pouvoir se faire, je n'ai pas de rendez-vous client, ce midi. On se retrouve aux Deux Magots ou tu préfères le Procope ?

Et les deux amies de se retrouver au Procope. Quelle joie, après si longtemps ! Sylvie vit toujours avec Jean-Fabrice dans le 13e arrondissement de Paris, rue Nationale. JF continue ses études. Il espère intégrer le Palais Brongniart (la bourse de Paris) l'an prochain, il rêve de travailler à la corbeille. En attendant, c'est Sylvie qui subvient aux besoins du couple. Sur le chemin de la réussite, elle est à la tête de l'agence Manpower de la rue Littré. Cette fille a un bagout incomparable et une rare intelligence

commerciale. Elle est la preuve vivante qu'il n'est pas nécessaire de passer par HEC ! (hautes études commerciales). Il ne fait aucun doute qu'elle fera une très belle carrière et dirigera plusieurs agences, tant elle est une pointure dans son domaine. Pour l'heure, elle rêve d'un avenir serein avec son amoureux, de virées à moto au bord de la mer, de s'acheter une maison, de se marier et d'avoir des enfants, comme tout le monde. Faustine n'en est pas là, mais c'est bien un peu l'idée pour elle aussi, la carrière en moins. On ne peut pas avoir les voyages et la stabilité en même temps.

Au cours des trois mois suivants, Sylvie lui trouvera des contrats dans différentes sociétés de la place, dans le 8e, le 7e, le 15e, Faustine fera des expériences variées, tant dans l'immobilier, les métaux lourds, la banque, l'épargne, que dans un cabinet d'architecture et même, fugacement, chez Coca-Cola à la Tour Montparnasse.

Du rififi chez l'architecte !

Faustine, peu à peu, s'installe dans la routine. Dès lundi matin, elle intègre un nouveau poste. À la SCIC (une filiale bancaire), elle remplit des bons à longueur de journée pour virer de l'argent d'un point A à un point B. Elle s'ennuierait énormément s'il n'y avait là un chef de service sortant de l'ordinaire, car pourvu d'un sens de l'humour inouï. Résultat la poignée de dactylos présentes rit à longueur de journées qui passent vite, de fait ! Revenant rue de Longchamp, Faustine cherche toujours une bricole censée faire plaisir à Julie, histoire de la remercier pour son hospitalité. Un jour, un bouquet de roses (elle a remarqué que Carl ne lui offre jamais de fleurs), l'autre une bouteille de scotch, ou des friandises de chez Fauchon. Julie apprécie mais n'ose pas dire qu'elle aurait préféré un coup de main en cuisine. Elle vient de recevoir les félins promis. Oui, deux chatons au lieu d'un. L'un tout blanc, l'autre tout noir. Elle les a appelés Black & White, spontanément, comme la célèbre marque de Whisky (on ne se refait pas). Ces deux boules de poils sont incroyablement vives et malicieuses. Elles courent du matin au soir. Ce sont des bébés qui, après une ou deux heures de courses-poursuites effrénées dans tout l'appartement, tombent

d’un bloc et s’endorment. Petite langue rose pendante. Très vite on ne parle plus que d’eux dans la famille Laclairière et tout le monde rit de leurs facéties. Même Faustine fait semblant de s’y intéresser. Gif, le chien de Carl, les a vite adoptés aussi. Bonne pâte, il se laisse martyriser sans trop réagir.

Le vendredi soir, au terme de sa mission intérimaire, Faustine passe à l’agence et retrouve Sylvie qui, déjà, lui propose un nouveau poste pour lundi. Chaque fois, Faustine s’émerveille quand, dans un pays où plus d’un million six cent mille chômeurs battent le pavé, on lui trouve du travail à elle, une étrangère, dans les deux heures. Sylvie a beau lui dire que la qualité de son travail (disons sa bonne volonté évidente) fait d’elle une valeur sûre, elle est consciente de sa chance. Cette fois, on l’envoie chez un célèbre architecte espagnol, rue Réaumur. Lundi matin, Faustine s’annonce auprès de Solange, l’assistante de RB. Cette dernière, pendue au téléphone, lui fait signe de patienter. Elle négocie avec un coursier la livraison, à l’autre bout de Paris, d’un collier de prix qu’elle veut offrir à sa maman. Faustine apprécie. Comme ce doit être formidable de développer ce genre de relation avec sa mère ! Quand enfin l’assistante du maître raccroche, elle se tourne vers la nouvelle recrue et la scrute de bas en haut.

— Bonjour ! Faustine c’est ça ? Bienvenue chez RB&Cie, Moi, c’est Solange. Je ne t’attendais pas si tôt. Les horaires ici, c’est 10 heures-19 heures. À midi, on se fait livrer des sandwichs, tu n’auras pas besoin de rentrer chez toi. Suis-moi, je vais te présenter.

Faustine accompagne Solange sur les trois étages. Elles passent par tous les bureaux. Solange lui présente l'équipe de RB. Elles croisent même le « maître » en personne, au détour d'un couloir. En discussion avec un collaborateur, il la salue d'un signe de tête. Quel bel homme ! Pense Faustine. À peine plus âgé que Maxime, pourvu de ce charme latin qui lui plaît tant, elle apprécie en connaisseuse. Quiconque verra Antonio Banderas danser le tango avec Jenna Dewan en 2006 dans le film « *Dance with me* » (Danse avec moi) comprendra. De retour au secrétariat, Faustine, médusée, voit Solange exécuter son show. L'intérimaire se demande bien pourquoi on l'a engagée. Sans doute comme simple faire valoir ; elle passe son temps à écouter la belle brune commander des fournitures ou engueuler des sous-traitants. Elle a rarement vu quelqu'un brasser autant d'air pour pas grand-chose. Vers 18h30, enfin, Solange se prépare pour l'événement de la saison : la remise des prix de fin d'année qui aura lieu le soir même au Conservatoire des arts appliqués, RB étant un des professeurs honoraires. Pour l'occasion, Solange revêt un chemisier noir transparent qui ne cache rien de sa poitrine parfaite. À trente-six ans, c'est une femme magnifique, toujours célibataire et manifestement en recherche. Sous le regard ébahi de Faustine, elle déclare :

— Que veux-tu, si je veux séduire mon futur amant ce soir, faut que je mette le paquet !

Il est passé 19 heures quand les deux femmes referment derrière elles la porte du cabinet d'architecture. RB vit avec sa femme (une actrice très belle) et leur fils de 15 ans dans l'appartement du

dernier étage. Ils bénéficient d'un ascenseur privé et d'une sortie indépendante. Ce soir, c'est lui qui prononcera le discours que Solange lui a préparé devant l'auditoire du Conservatoire. Faustine regrette de ne pas être invitée, il paraît que les places sont chères.

— Alors, à demain 10 heures !

Les jours suivants sont à l'image du premier ; soirée du Conservatoire en moins. Solange n'y a malheureusement pas rencontré l'homme de sa vie. Arrive le vendredi matin où tout l'immeuble semble en ébullition quand Faustine se pointe.

— Bon, prends le téléphone et appuie sur la touche rappel jusqu'à ce que ça décroche, tu me les passes dès que tu entends le déclic et tu sors de la pièce en fermant la porte derrière toi.

— Et je fais quoi ensuite ?

— Ce que tu veux, va leur proposer un café dans les étages ou fumer une clope dans la cour. Tu ne reviens que quand je te rappelle.

Faustine s'exécute et, laissant Solange à sa discussion, fait un petit tour d'horizon. Les photos des créations de RB explosent sur tous les murs. Il est vraiment doué, pense la jeune femme. Et non seulement c'est un architecte extraordinaire, mais aussi un réalisateur de films et un écrivain. Il a tous les talents. Une maquette imposante occupe également la place centrale de la salle de réunion. L'intérimaire a appris que RB était en charge d'un immeuble d'habitation du côté de la gare Montparnasse dans le 14e. Il vient juste de poser la première pierre du chantier des *Échelles du Baroque,* place de Catalogne. L'architecte est renommé pour ses

logements sociaux de proportions et de formes classiques. Faustine trouve admirable qu'on fasse enfin des demeures décentes pour les *pauvres*. Les images sont édifiantes, tout comme celles des constructions antérieures en Espagne, à Barcelone ou à Madrid. Un quart d'heure a passé quand Solange la rappelle.

— Voilà, c'est fait. Désolée de t'avoir éloignée, mais ce genre de tractation doit demeurer discrète.

— Je suis tenue au secret professionnel, tu sais. Il ne faut pas t'inquiéter.

— Vrai ? Je compte sur toi, alors. Après tout, si c'est un secret, il est de polichinelle, sauf pour l'intéressée. La femme de RB s'envole pour Madrid avec leur fils, tout à l'heure. Elle va voir sa famille, et comme d'habitude, je dois appeler Mme Claude pour commander une fille. Sa call-girl habituelle n'était pas libre, j'ai perdu du temps à feuilleter le catalogue. Le problème c'est que RB déteste rester seul, même pour une soirée, et il n'a pas de temps à perdre en travaux d'approche. Madame Claude est la seule alternative.

— Hum, ça me rappelle quelqu'un. Décidément, il n'y en pas un pour rattraper l'autre. Finalement, je vais adopter la loi du talion, moi, puisque c'est comme ça. Ceci dit : Mme Claude existe vraiment ? Tu pourrais me donner son numéro ? Ça serait génial dans mon carnet d'adresse…

— Désolée, non, par mesure de sécurité. Et puis de toute façon tu dois être parrainée. C'est un cercle très fermé, n'entre pas qui veut. Ouf, je suis épuisée, je crois que nous avons fini pour la journée, je te revois lundi matin ? Ciao, bon week-end !

Ce vendredi, Faustine ne passera pas au bureau. Elle a invité Sylvie et Jean-Fabrice, son mari, rue de Longchamp pour un de ces spaghetti dont elle a le secret. Comme chaque fin de semaine, Julie est partie avec ses chats à Saint-Maixent, dans sa résidence secondaire. Carl et les garçons sont aux quatre coins de la France, Faustine profite de l'appartement pour elle toute seule. Le temps de mettre la sauce à mijoter, on sonne à la porte. Les amis de Faustine ne sont pas venus seuls, ils sont accompagnés d'un « quatrième » ; Jean-Luc, un électron libre qui squatte chez eux depuis peu et qu'ils ne voulaient pas abandonner. Le jeune homme s'avère passionnant. Il a fait toutes sortes de métiers, le dernier en date étant guide touristique. Le spaghetti est délicieux, le vin généreux, la soirée formidablement animée. On partage les expériences, les boulots, les voyages, les vacances, les aventures. Il est vraiment très tard quand Sylvie et Jean-Fabrice décident de s'en retourner. Faustine, de son côté, est trop bien partie. Elle propose à Jean-Luc de rester finir la deuxième bouteille de cet excellent cru. Il peut même dormir ici ce soir, s'il le souhaite. Le jeune homme n'est pas contre, bien au contraire. Quelle nuit mes aïeux ! Au petit matin, Faustine, dans un quart de sommeil, donne à son nouvel ami le dernier billet de cent francs qui lui reste, afin qu'il aille chercher des croissants. Puis elle se rendort. Une heure plus tard, Jean-Luc n'est toujours pas revenu. Persuadée qu'il ne reviendra plus, la jeune femme est en train de dire adieu à ses sous, quand enfin on sonne à la porte.

— Avoue que tu ne t'attendais plus à me revoir.

— J'avoue, oui. Tu as fait long.

— C’est que j’ai dû aller très loin pour trouver une boulangerie ouverte, c’est un calvaire ce 16e !

— Je sais, j’aurais dû te prévenir. En même temps, comme tu m’as dit que tu ne voulais pas t’attacher, ça ne m’étonnait qu’à moitié que tu prennes ton temps. Même si je ne peux pas m’empêcher de penser qu’on s’entendrait bien sur du long terme.

— Raison de plus pour ne pas te faire un sale coup ! Moi aussi j’aurais volontiers poursuivi notre aventure, mais je te rappelle que tu n’es pas plus libre que moi. Ton mec va reparaître bientôt, quant à moi je pars demain pour six mois ; c’était prévu de longue date. Alors, on les mange ces croissants ? Après, faut que je file, j’ai mes bagages à terminer.

Jean-Luc est reparti. Faustine reste seule avec ses regrets. Dommage qu’elle ne soit pas prête à quitter Maxime. Elle n’ose pas se mettre au ban de la grande famille des musiciens, la seule qui lui reste, croit-elle, même si elle s’autorise des coups de canif dans le contrat. Choisir la solitude, tout recommencer à zéro, lui est encore impossible. Elle n’a pas atteint le point de non-retour.

Lundi matin, au cabinet d’architecture RB, tout semble calme. Madame est rentrée la veille au soir. Demain, c’est le père de Monsieur qui s’annonce. Pour lui, rien de spécial à préparer, sinon réserver une table chaque soir dans un célèbre restaurant russe, à deux pas d’ici. Monsieur RB père est grand amateur de vodka et de musique bolchevique. Faute d’occupation intelligente, Faustine s’ennuie à longueur de temps. Finalement, elle ne sert qu’à justifier un budget ou des subventions. Ou alors comme roue de secours ? Mais pour quoi et pour qui ?

Elle pensait que RB était indépendant. Désormais, elle a hâte de terminer cette mission.

Le lendemain, à son arrivée, il y a de l'ambiance. Une ambulance attend devant la porte. Solange est aux quatre cents coups. Des infirmiers apparaissent au bout du couloir. Un homme inanimé est couché sur le brancard. RB suit les infirmiers, monte dans l'ambulance et s'assied aux côtés du malade. Solange raconte à Faustine que pendant la nuit, complètement saoul, le père de RB s'est enfermé dans une armoire et a menacé de se suicider avec un vieux flingue de collection. RB, immédiatement alerté, a tenté pendant des heures de le dissuader. Jusqu'à ce que l'autre, épuisé, finisse par s'endormir. Solange est catastrophée, pourvu que le scandale n'éclate pas au grand jour et ne nuise pas à son patron. Faustine, de son côté, trouve la chose plutôt amusante, maintenant que le danger, s'il y en a jamais eu un, est circonscrit. Après tout, le monde a d'autres soucis. Le 29 octobre, Georges Brassens est mort, la France entière pleure le poète qui aura juste eu le temps de voir l'abolition de la peine capitale, lui qui s'est tant battu pour.

Dans une lettre, Maxime évoque de nouveau cette chanson du grand Georges : « La non-demande en mariage ». Ah, si Faustine ralliait son point de vue et comprenait le sens profond de ces mots ! Hélas, la jeune femme n'en est pas là. Une autre chanson lui trotte dans la tête : « Non, certes, elle n'est pas bâtie, sur du sable sa dynastie, il y a peu de chances qu'on… détrône le roi des cons… ».

Amours épistolaires

Les nouvelles se suivent sans se ressembler. Maxime annonce, dans un nouveau courrier, que sa secrétaire leur a trouvé une solide maison de briques rouges. Elle devrait plaire à Faustine. Après celle en paille et celle en bois, sourit la donzelle de ce rappel aux trois petits cochons. L'Homme est en train de déménager. S'il a été ravi de constater à nouveau l'efficacité des services publics américains (on lui a installé l'eau, l'électricité et le téléphone en trois coups de cuillère à pot), il n'aurait jamais pensé qu'ils avaient accumulé autant de choses à eux deux en moins d'une année. « Au fait, j'ai reçu un courrier des flics rapport à ton accident de mai dernier. Tu te souviens quand tu as foncé dans le STOP ? Eh bien, figure-toi qu'ils ne vont pas t'obliger à repasser ton permis, ils t'ont juste collé une amende, même pas très salée. Tu as eu beaucoup de chance sur ce coup-là : je suis sûr que Colleen a témoigné en ta faveur. » À la page suivante, il parle de son orchestre : il n'est pas content du travail de Jeff, son batteur actuel, et cherche à le remplacer. En allant jouer au Wharf, à Washington, il a fait la connaissance de Bill Riddle, un tout vieux batteur, qui a connu l'âge d'or du Jazz.

Louis Armstrong, Ella Fitzgerald et tous les autres. Il songe à lui pour remplacer Jeff.

Il raconte que, pour son anniversaire, les nanas du bureau lui ont fait une belle fête. Il le doit sûrement à Faustine qui a su tisser des liens. Il y avait, bien entendu, l'incontournable « Surprise ! » de toute l'équipe jaillissant du placard, et l'abominable *gâteau-éponge* au glaçage verdâtre. Il a reçu un deuxième chapeau de cowboy (alors qu'il n'a qu'une tête, et encore, même pas toujours !), et aussi une de ces affreuses cravates en ficelle cirée comme en porte Don White. Il garde le meilleur pour la fin : ses potes musiciens lui ont offert une version *Collector* des chansons de Doris Day en plus d'un 33 tours des Andrews Sisters. Il n'écoute que ça en ce moment. Il poursuit également sur les bouleversements initiés par ce cher Reagan. La déréglementation des prix du pétrole et aussi la réforme fiscale prévue pour cette fin d'automne. Il termine en disant que Faustine lui manque ; il a dévoré tous les petits plats qu'elle lui a laissés, c'était bien bon, mais ça ne remplace pas la cuisinière. Il a programmé quelques cours en entreprise, dans les environs de Paris, au mois de décembre, juste avant de descendre à Cagnes, passer Noël avec les filles. Il compte bien partager un max de temps avec elle, à cette occasion. Surtout, fais bien attention à toi ma chérie, écrit-il encore, on entend parler des attentats à la bombe jusqu'ici ! (six rien qu'en octobre dans Paris). Ne prends pas de risques, évite les pièges à touristes, couvre-toi bien ; l'hiver arrive. Il a fait -22° l'autre jour. En post-scriptum, il ajoute : comment ça avance ces histoires de documents officiels que tu es censée renouveler, il y

en a pour longtemps ? Et plus loin : déjà cinquante-quatre mois que nous sommes amoureux et pas un nuage. Oui, mais combien de jours en temps réel ? S'interroge Faustine.

Si l'avènement de Reagan a initié le début d'une période de trente ans de dérégulation, dont on n'a pas fini de faire les frais, celui de Mitterrand voit poindre, le 18 décembre, le projet de loi sur les nationalisations. En clair, tout le capital des firmes sidérurgiques de cinq grands groupes industriels (Pechiney, CGE, Saint-Gobain, Rhône-Poulenc, Thomson), de 36 banques de dépôt, de deux holdings financiers (Paribas et Suez), ainsi que 51 % du capital de compagnies fortement spécialisés dans l'armement (Dassault, Matra) tomberaient dans le patrimoine public. La loi sera promulguée le 13 février 1982 après un combat idéologique houleux. La droite défend son beefsteak bec et ongles avec 1400 amendements. Pour la gauche, la nationalisation est une arme de souveraineté économique, le peuple reprenant le contrôle des outils de production, ce qui est normal, pensent les amis de Faustine. Pour la droite, c'est une insulte, une privation de la liberté d'entreprise et de la propriété. Ah ! cette sacro-sainte propriété privée ! Que d'encre, que de sang, elle aura fait couler.

Ce vendredi soir, comme tous les vendredis, Julie se lave la foufoune, prend son baise-en-ville, ses chats et se tire en sa campagne. Faustine, elle, a rendez-vous chez Mireille, cette ex-maîtresse de Maxime devenue une grande amie. Mireille lui offre un livre qu'elle vient de finir et qu'elle adore : *La femme eunuque* de Germaine Greer. Ensuite, les deux

femmes se rendent à la Huchette, écouter Stéphane Guérault. À l'étage, elles saluent Ignace, le truculent barman amoureux transi de Faustine. Ensuite, elles passent rive gauche. Au Slow Club c'est Maxim Saury qui sévit. Au piano, Faustine retrouve son grand ami Christian Rameil, qu'elle a connu au Petit Journal Saint-Michel. En ce temps-là, elle s'asseyait à ses côtés sur le tabouret et regardait voltiger ses mains. Christian ne manque jamais de venir l'embrasser à la pause. Faustine lui raconte pourquoi elle se trouve à Paris et chez qui elle loge. Le pianiste fait la grimace. Il ne supporte pas Carl, ayant appris qu'il battait sa femme. Faustine n'en revient pas. Voilà bien une chose qu'elle n'a pas perçue. Sans doute cela se passait-il du temps de leur jeunesse, non ? Julie n'a rien laissé filtrer et ils ont, Carl et elle, l'air de filer le parfait amour. Elle en parle à Mireille alors que celle-ci la raccompagne rue de Longchamp.

— Tu te rends compte, et dire que je n'ai rien suspecté.

— Tu sais, tu n'es pas dans leur chambre à coucher. Et, pour autant que ce soit vrai, beaucoup de couples sont très doués pour cacher leurs misères.

— Oui, encore une femme coincée chez elle avec ses gosses, sans revenu, sans formation, obligée de subir.

Les jours suivants, dans l'appartement de la Place d'Iéna, Faustine se rapproche beaucoup de Julie. Cette fois, elle remarque le fond de tristesse que Julie porte comme un voile et aimerait bien en percer le mystère, mais la carapace est solide. La jeune femme comprend juste, au travers de réponses sibyllines, que son hôtesse a un amant. Hélas, si Julie est heureuse

de compter à nouveau pour quelqu’un, d’être aimée et choyée, elle est malheureuse de ne pouvoir se libérer pour mieux en profiter. Mais la discrète n’en dira jamais plus.

Les soirs où Faustine est seule, elle découpe des recettes de cuisine dans une pile de magazines *Elle* qui traînent depuis des lustres. Voilà une manne qui la suivra pendant des années. On n’a pas fini, outre-atlantique, de vanter sa *Marquise au chocolat* ! Nonobstant ce détail, elle se défend mieux en cuisine qu’en danse. Répondant à l’invitation de Julie, elle s’est rendue à son cours de be-bop, un mercredi. Hélas, la « malédiction des femmes de musiciens » ne l’a pas loupée. Impossible de garder le swing. Faustine intellectualise tout, elle réfléchit à chaque pas, ne se laisse pas aller, garde le contrôle et, le temps de faire un mouvement, elle a déjà perdu le rythme. Évidemment que comme ça, elle ne peut qu’échouer. Déçue, elle se console néanmoins en regardant les autres. Ils sont si souples et si doués, c’est un régal pour les yeux.

Est-ce de grincer ou de les serrer trop fort ? Faustine a mal aux dents et bien sûr, pas les moyens de s’offrir le dentiste tant elle a couvert ses hôtes de cadeaux onéreux afin de payer son loyer et sa nourriture. Elle écrit à Maxime qu’elle sera obligée de renoncer à leur rendez-vous aux Arcs de cette année. Pas de ski pour elle (ça l’arrange bien ! Pas de torture non plus) ; réparations de quenottes oblige. Hou-là ! Que n’a-t-elle pas dit là ! La réponse ne se fait pas attendre. Maxime est cinglant. Ah non, alors ! Il n’en peut plus de vivre seul (alors épouse-moi) à quoi ça sert de gagner 2000 $ par mois sans compter les

400 $ en moyenne que rapporte la musique ? Que Faustine ne s'inquiète pas, il lui enverra les sous.

De son côté, profitant du pont de *Thanksgiving*, le jeudi d'action de grâces, il trouve le temps de lire : « *Du côté des petites filles* » de Mme Elena Gianini Belotti, que lui a laissé Faustine. Ce livre, sorti en 1973, est une analyse, fondée sur de très nombreuses observations de la vie de l'enfant, selon qu'il est un garçon ou une fille. Il étudie les fondements d'une éducation qui se transmet à l'identique, de manière presque inconsciente. L'auteure montre comment cette dernière est le résultat de toute une série de conditionnements et critique les méthodes pédagogiques, le manque de préparation des enseignants, les rapports faussés de ces derniers avec les enfants. « Qu'est-ce qu'un garçon peut tirer de positif de l'arrogante présomption d'appartenir à une caste supérieure, du seul fait qu'il est né garçon ? La mutilation qu'il subit est tout aussi catastrophique que celle de la petite fille persuadée de son infériorité du fait même d'appartenir au sexe féminin. » Faustine se demande comment un macho comme Maxime va réagir à cette lecture, mais surtout si cela va faire bouger les choses en profondeur. Elle a ses doutes.

— Allo ?

— Bonsoir, c'est Mireille, on se fait un ciné ce soir ?

— Volontiers, ils passent quoi ?

— Les Aventuriers de l'arche perdue, sur les Champs Elysées.

— Formidable ! j'avais très envie de le voir, il paraît que ça fait un carton avec cet acteur, c'est quoi son nom déjà ? Harrison Ford ?

— Exact ! T’as pas vu Star Wars ?

— Euh, non. La science-fiction c’est pas vraiment mon truc.

— Honte à toi ma grande, celui-là, c’est un « *must* » !

— OK, OK, je me ferai inviter par Maxime la prochaine fois, s’il a le temps !

Après le film, que Faustine a adoré, les deux filles sont allées faire un tour à la Huchette. Mireille s’en va très vite, elle se lève tôt demain. Faustine reste et discute avec Alain, un ami trompettiste. Il vient d’être papa pour la deuxième fois. Faustine, l’entreprend :

— Tu ne m’en ferais pas un comme ça, à moi ?

— Et pourquoi pas ?

Répond l’heureux père dont l’énergie sexuelle est en jachère depuis pas mal de temps.

— Tu m’attends à la sortie et je m’occupe de toi.

Une heure plus tard, quand Alain remonte, sa trompette à la main, Faustine est prête à sauter le pas. Les futurs amants s’embrassent à bouche que veux-tu sans souci des regards désapprobateurs alentour. Or, ces doux échanges, loin de stimuler le trompettiste semblent lui faire prendre conscience que tromper sa femme alors qu’elle vient de vous donner un fils n’est pas vraiment la chose à faire.

— Hum, je crois que je vais m’arrêter là.

— Non, sans rire ?

— Oui, j’ai beaucoup trop bu et toi aussi, ce n’est pas raisonnable. Notre amitié vaut beaucoup plus qu’un coup tiré à la sauvette. Tu le regretterais demain matin et moi aussi.

— Dommage, mais tu as sûrement raison.

Si elle est en mal de tendresse, ce ne sera pas pour longtemps. Maxime annonce son passage à Paris. Le lendemain matin, rue de Longchamp, chez les Laclairière, c'est le drame. Figurez-vous que la nuit dernière on a volé la Porche de Carl ! Il est rentré du Slow à 2 heures du matin comme d'habitude et s'est couché aussitôt. Dans un demi-sommeil, il a entendu sonner une alarme de voiture. Le temps de pester contre le coupable de tout ce raffut, il s'est retourné et… rendormi ! Évidemment, ce matin tu peux être sûr que la voiture a passé la frontière, qu'elle se trouve déjà en Allemagne ou en Espagne. Julie se marre. Plus tard, elle racontera à Faustine que ce vol l'arrange. Elle n'a jamais aimé conduire cette Porche décapotable, beaucoup trop puissante. Et puis la jalousie des gens sur la route lui faisait peur. C'était cher payer quelques heures de satisfaction.

Maxime est revenu !

Il a pris une chambre à l’Hôtel des Grandes Écoles, rue du Cardinal Lemoine. Faustine s’empresse de l’y rejoindre afin de rattraper des semaines de frustrations de caresses. Un tien vaut mieux que deux tu l’auras pas. Depuis le temps, elle sait qu’une bonne nouvelle est toujours suivie d’une désillusion.

— Tu restes combien de temps ?

— Je repars demain pour deux jours, voir ma mère qui me réclame à cor et à cri (et voilà ! qu’est-ce que je vous avais dit), mais je garde la chambre ! Après je tourne trois semaines par ici. On a vendu trois séminaires clé en main. Au CEA (Commissariat à l’Énergie Atomique), chez Alstom et chez Bouygues. Tu ne me verras pas beaucoup plus qu’une soirée de temps en temps, si je ne joue pas.

— Toujours ça que l’ennemi n’aura pas ! On va manger au Volcan ce soir ? Il y a si longtemps.

— Bien sûr, je dois refaire le plein d’énergie si je veux pouvoir te regarder en face, enfin, façon de parler, j’ai des projets plus lubriques !

Les semaines suivantes, côté boulot, seront plus calmes que les précédentes chez RB. Quoique. Du 1er au 10 décembre, Faustine s’ennuie à cent sous l’heure chez Algoe SA. C’est une société qui joue au Monopoly

avec les autres, rachète, revend, administre, et, comme toujours dans ces cas-là, les petites secrétaires se contentent de miettes de rapports et de courriers auxquels elles ne comprennent rien, par défaut de vue d'ensemble. Pour seule distraction : le jeudi 10 décembre les médecins font la grève ; ils descendent dans la rue, revendiquant le maintien du secteur privé au sein de l'hôpital. On parle depuis des semaines du projet de loi sur les nationalisations, qui passera (ou pas) le 18, et ils craignent sans doute d'y perdre en niveau de vie et libertés. Faustine retrouve dans la rue le même désordre et la même ambiance que plusieurs années auparavant, pendant les grèves des transports, avec cette solidarité incroyable entre des intervenants qui se battent pour faire triompher leurs idées. Le coq gaulois mérite bien sa réputation de chanter les deux pieds dans le fumier. Et les Parisiens mieux que personne. Ah ! Si seulement ils pouvaient mieux se faire entendre ! Ce n'est pas faute d'être courageux et d'arroser les pavés de leur sang, mais ici, comme ailleurs, le pouvoir est écrasant. France, Guatemala, Russie, partout les besoins, les revendications populaires sont traités de la même manière. La démocratie ? Du sucre glace sur le gâteau des dictatures, c'est tout. Souffle !

Du 11 au 14 décembre, Faustine travaille dans un bureau d'ingénierie. Chez Infraplan, elle tape d'interminables rapports sur des kilomètres de tuyaux et les coûts de remplissages de dalles en ciment. Ça lui fait penser à ce film, dont elle a oublié le nom, où des mafieux coulent du béton sur un cadavre. Elle se demande combien de morts sont ainsi « ajoutés » aux dalles de ciments des fondations parisiennes. Elle

sourit. Après tout, si les malfaiteurs se bouffent le nez et s'organisent pour ce genre de funérailles, c'est toujours ça d'économies de béton, et de places en plus dans les cimetières qui débordent. Arrête ton char Faustine ! Ton imagination te perdra !

Le 14 au soir, à l'agence Manpower de la rue Littré, Sylvie interroge :

— Ça te dit de retourner dans la Tour Montparnasse ?

— Oh oui ! J'adorerais ça. J'en garde un tellement bon souvenir ; c'est une grosse boîte ?

— C'est chez Coca-Cola, au 14e étage. Ce n'est pas aussi haut que l'autre fois, mais tu pourras toujours aller déjeuner sur la terrasse, si tu veux prendre de la hauteur.

Et le mardi 15 au matin, Faustine de s'annoncer à la réception de la célèbre enseigne. Il y a là un chef de bureau à l'abord sympathique, mais qui s'avère, à mesure que la journée avance, une vraie peau de vache. Faustine l'entend sans arrêt houspiller les autres employés, les comptables et les responsables de secteur dont certains ont plus de cinquante ans et les cheveux déjà gris. Il menace de leur « taper sur les doigts », de les renvoyer dans le ventre de leur mère d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Faustine est vraiment choquée. Elle ne s'attendait pas à une telle mentalité dans une entreprise aussi importante, supposée à la pointe du modernisme. On se croirait au Moyen-Âge et pas du tout dans une multinationale américaine telle qu'elle l'imaginait. Outrée, écœurée, après avoir entendu une engueulade particulièrement méchante et injuste, elle décide de tout faire pour qu'on la vire. Sylvie lui avait expliqué que si c'était

l'employeur qui rompait le contrat, il devait payer sa facture tandis que si c'était l'employée, c'était pour sa pomme à elle. Elle poursuit donc son travail à l'imperfection, laisse des blancs, des fautes dans les courriers, ne respecte pas les consignes. Vers 16 h 45 le « patron » furibard, s'approche d'elle, sa dernière lettre à la main.

— Franchement, mademoiselle, vous travaillez comme une souillon !

— Désolée, mais c'est ainsi que j'ai appris.

— Je ne vous crois pas, je sais qu'on forme les gens mieux que ça à l'École Pigier ! J'y suis passé aussi, je les connais bien.

— Pigier ? Vous voulez rire, je n'ai pas eu la chance de naître avec une cuillère en argent dans le … moi !

— Même ! Dans n'importe quel film noir, on vous montre qu'on utilise le 1 pour taper le l (un pour taper L)

— Si vous croyez que je peux me payer le cinéma avec ce que je gagne ici !

— C'en est trop de votre insolence ! Vous allez me faire le plaisir de ramasser vos affaires et débarrasser le plancher !

Faustine regarde sa montre et rit de voir ce papy se prendre tellement au sérieux.

— Ouf ! Merci monsieur ! Il est 16 h 55. Adieu monsieur !

Qu'elle est bonne cette bouffée d'air frais savourée sur le trottoir devant la célèbre Tour ! Faustine est un peu attristée pour ses collègues d'une journée, prisonniers à vie de ce tyran, mais que faire ? Comme on fait son lit on se couche. Par contre, Sylvie,

qu’elle retrouve le lendemain à l’heure du déjeuner, n’est pas très contente, même si elle a réussi à remplacer la rebelle sans perdre le client.

— Qu’est-ce qui s’est passé chez Coca ?

— C’est un sadique ce mec ! On ne t’a jamais dit comment il traite ses sous-fifres ?

— Non. Personne ne s’est plaint jusqu’à présent.

— Ben, c’est que personne n’a osé ou que ce sont tous des trouillards finis. Parce que, franchement, se laisser agonir d’insultes à longueur de journée, ça tient de la perversion et du masochisme. Plutôt crever que d’accepter ça ! Ce n’est pas possible qu’un seul individu ait un tel pouvoir sur les autres (ben voyons !). S’ils se mettaient tous ensemble, je suis sûre qu’ils arriveraient à le faire virer !

— Peut-être qu’ils le connaissent mieux que toi. Qu’il a des circonstances atténuantes, perdu sa femme, sa fille ou je ne sais, moi. Tu n’es pas dans ses chaussures non plus.

— Non, pas d’après le peu que j’ai entendu. De toute façon, rien n’excuse le fait de se conduire d’une manière aussi dégueulasse. On n’a pas le droit !

— Droit ou pas, si personne ne réagit, je ne peux pas faire grand-chose. Tu as de la chance, je viens de recevoir une nouvelle demande. Je t’envoie chez Rank Xerox, à la Défense, demain.

— C’est loin. Mais pourquoi pas ? Je ne connais pas la Défense, ça sera amusant.

— Comme pour le reste, pas plus d’une demi-heure en métro. Je crois même que tu peux prendre le RER A, à la Gare de Lyon.

— Parfait. Après je rejoins mes parents pour fêter Noël.

— Ah ? Je croyais que vous étiez fâchés.

— Oui, moi j'étais fâchée après le dernier coup vache de ma chère maman, mais tu sais ce que c'est. C'est difficile de complètement couper les ponts avec les vieux. Systématiquement, ma mère se débrouille pour me récupérer et je suis trop lâche pour lui claquer la porte au nez. J'ai l'impression que je ne fuirai jamais assez loin. La prochaine fois, j'espère rester aux USA assez longtemps pour que la relation s'épuise d'elle-même. Je n'ai pas le courage de prendre la responsabilité de la rupture.

— Je te comprends. La famille, c'est toujours difficile. J'ai les mêmes à la maison. On peut pas faire avec, on peut pas faire sans.

— Ha, ha, ha, oui, tu as raison ma Sylvie. Heureusement qu'il y a l'amitié et la solidarité féminines. Quoi qu'ils essaient de nous faire croire, quand il s'agit de rire et de se serrer les coudes on s'entend bien mieux entre filles.

Faustine appréciera les immeubles flambant neufs de la Défense. Le Réseau Express Régional, en fonction depuis 1977, l'y amène depuis la gare de Lyon. Faustine, qui loge toujours à l'Hôtel des Grandes Écoles tant que Maxime est à Paris, descend par la rue du Cardinal Lemoine, traverse le Jardin des Plantes et le Pont d'Austerlitz et elle y est, au RER A, direction Saint-Germain-en-Laye. Rank Xerox, créée en 1956, est le nom de la filiale européenne de XeroX. Faustine saisit des bons de commande à longueur de journée. Elle fait la connaissance de commerciaux sympathiques, participe à toutes les fêtes, données chaque fois que l'équipe de vente a casé une nouvelle bécane. Vu leur prix élevé, les commissions sont à la

hauteur. Le temps passe vite même si le travail n'est pas folichon. Le 18 décembre, Maxime descend à Cagnes. Faustine réintègre pendant quelques jours sa chambrette de la rue de Longchamp en attendant les vacances de Noël.

On prend les mêmes et on recommence

Elle pensait les avoir convaincus de la force de son amour pour Maxime, en avoir fini avec leurs doutes et remises en question. Mais non. Malgré un accueil chaleureux, à la gare de Lugano, le soufflé retombe *presto* quand les parents comprennent que Faustine n'a pas l'intention de quitter Maxime, ni de revenir vivre avec eux. Alors, les triangulations et les insinuations vipérines reprennent de plus belle. Faustine passe des heures à défendre sa cause auprès de son frère. Stéphane exige des précisions détaillées suite aux allégations maternelles. Faustine s'insurge : non ! elle n'est pas la fille perdue qu'on voudrait faire croire, oui elle se mariera et aura des enfants comme tout le monde, oui Maxime tient à elle et fera d'elle une honnête femme, sitôt que les circonstances le permettront ! Laissez-lui le temps, bon Dieu ! Elle s'acharne, car elle tient beaucoup à garder la confiance et le soutien de Stéphane. Après tout, quand leurs parents auront disparu, il sera sa seule famille. Elle l'aime, son petit frère, et n'a pas du tout envie de perdre le contact. Une fois de plus, au cours d'un repas mouvementé, elle remet les pendules à l'heure et l'église au milieu du village. Quand sera-t-elle enfin débarrassée de toutes ces étiquettes

péripatétiques, mensongères et tellement stupides ! Après une bonne gueulée, une trêve tacite est instaurée. Finalement, les *fêtes* se poursuivent comme d'habitude, au gré des humeurs de la *Reine Mère*, qui sombre de plus en plus dans l'alcoolisme. Il y en a que l'alcool rend pleurnichards, d'autres qu'il rend violents, pas elle. On sent qu'elle atteint sa limite quand, telle une vouivre, elle se retourne contre vous et vous « pique » impitoyablement d'un sarcasme senti. Elle sait taper où ça fait mal. Faustine a l'habitude d'esquiver. Mieux, elle évite désormais les provocations. Ne pas réveiller la bête. Mais elle s'ennuie de son amoureux et se languit du jour où ils se retrouveront libres et sereins. Heureusement, Maxime, lorsqu'il appelle pour lui souhaiter un joyeux Noël, la distrait provisoirement de son marasme.

— Est-ce que tu pourrais faire quelque chose pour moi ?

— Tout ce que tu veux, mon chéri !

— Avant que tu rentres à Paris, je voudrais que tu ouvres un compte à ton nom à l'UBS (Union de Banques Suisses). J'ai l'intention de l'alimenter régulièrement.

— Avec plaisir, je vais faire ça dès l'ouverture.

— Et dès que ce sera fait, tu m'envoies le numéro que je puisse transférer une provision avant que tu commences tes travaux dentaires.

— Ah, ça c'est chic d'y penser. J'ai failli oublier !

— Pas moi, tu vois, je ne suis pas si radin que tu veux bien le faire croire !

— …

— Avec cet argent, tu iras voir Jacques, tu sais notre ami clarinettiste. Il a son cabinet à Corbeil, c'est

à peine à une demi-heure de train de Paris. Tu verras, il est hyper-compétent !

— D’accord. Merci mon amour !

Faustine ouvre le compte dès le lendemain. Pendant qu’elle était à la banque, les trois autres en ont profité pour faire le plein de provisions. La veille de Noël, le repas se compose d’une salade Waldorf, d’un pâté en croûte et d’une bûche aux marrons. On s’échange de menus cadeaux. Au grand soulagement de Faustine, la mère ne snobe personne cette année, elle n’en a pas les moyens. Les jours qui suivent, on se promène, on lit, on va au cinéma, toutes ces petites choses qu’on fait d’ordinaire pendant les vacances. On profite même du temps radieux pour visiter le Monte Generoso !

Le 29 décembre, on apprend à la télévision que le Président de la République française va accorder à l’armée les 15 milliards qu’elle demande. Accroissement de déficit oblige, le gouvernement décrète alors une hausse d’impôts de 36 milliards passant par la TVA et le droit d’accise (impôt indirect sur la consommation, voire le seul commerce de certains produits : tabac, alcool, pétrole et ses dérivés). C’est le peuple qui va être content, joyeux Noël et Bonne Année 1982 ! Le 31 décembre, on opte pour un grand classique du réveillon suisse, la fondue chinoise. Cette fois, Faustine évite de jeter le précieux bouillon. Ensuite, on décidera si on sort prendre le dessert dehors ou pas. Par principe, on garde toujours un vacherin glacé au congélateur. Mais peut-être qu’on sortira, aux alentours de 22 heures, admirer les feux d’artifice. C’est tentant : toutes les communes environnantes s’y mettent, ce qui fait que le tour du

lac de Lugano est tout illuminé, on ne sait plus où donner de la tête. Évidemment, sitôt rentrés, Stéphane exige qu'on fasse péter les incontournables « bombes surprise ». Celles qui contiennent des tas de petites cochonneries ; serpentins, faux nez, boules collantes, sifflets et autres moustaches en plastique. Comment le lui refuser ? On s'en défend, mais dans le fond, tout le monde adore ça. Après quoi, on attend minuit, lovés devant la télévision qui passe, comme chaque année, la revue du Lido avec son quota de femmes à plumes et à poils. Papa est tout émoustillé et maman rouspète, flûte il va encore vouloir me sauter dessus après !

Le 3 janvier au matin, Faustine quitte le Tessin et ses parents dans leur marasme économique. Pour eux, l'avenir se présente mal. Après avoir possédé leur propre entreprise, il leur sera pénible de s'inscrire au chômage, ce qui leur pend au nez, et papa a eu beau exploiter toute la liste de ses anciens contacts, ceux-ci ont bien trop à faire avec leurs propres soucis. À 61 ans (papa) et 48 ans (maman), il va leur falloir tout recommencer. Faustine est bien triste pour eux, mais ne se sent pas moins impuissante. Les dommages sont trop importants pour qu'elle puisse y remédier seule. Et après tout, ils ne lui ont rien demandé. En outre, elle a ses propres priorités. Celle de s'occuper de ses dents, pour commencer, puisque Maxime lui donne carte blanche. Elle prend rendez-vous chez Jacky comme prévu. Il répare les dégâts entre deux clients, ne lui demande pas un sou pour le faire (est-ce que Maxime s'en doutait pour qu'il l'envoie chez lui ? Ça ne l'étonnerait qu'à moitié) mais il laisse tout de même entendre que les travaux sont loin d'être

achevés. Si Faustine veut garder ses dents jusqu'à un âge avancé, il faudra qu'elle s'en occupe sérieusement aux USA. Faustine note, et soupire. Elle espère que Don White aura tenu sa promesse de prendre une bonne assurance pour les membres de son personnel.

À Paris, Faustine retrouve la famille Laclairière avec joie et soulagement. Eux ne sont peut-être pas normaux, mais au moins ils s'assument et, en ce qui concerne Julie surtout, ce sont des « gentils ». S'ils se moquent d'elle, c'est drôle, jamais cruel, et elle n'est pas obligée de chercher le sous-entendu derrière chaque parole. Ici pas de venin. Ils ont sûrement leurs défauts, mais pour le moment, Faustine n'en a pas encore souffert. Les soirées reprennent comme à leur habitude, la complicité entre Faustine et Julie se confirme, elles se racontent leurs vacances. Faustine bave d'envie quand Julie lui décrit la fabrication du foie gras façon Pierre Perret, qui est un de leurs plus grands amis. Il les a invités pour une dégustation pas piquée des vers. Tout tout tout, vous saurez tout sur le foie gras !

Dès lundi, Faustine reprend du service pour Manpower. Dans un Labo pharmaceutique, cette fois, où il faut mettre à jour des bases de données. Un boulot excitant comme on peut s'en douter. Le travail suivant est plus intéressant. Pas professionnellement mais par son contexte, puisqu'il s'agit de l'Agence Bélier à Neuilly. Une agence de publicité très cotée sur le marché. Créée par Claude Douce en 1971, elle est devenue un groupe comportant 35 sociétés employant 1400 personnes. Dixit le panneau qui accueille le visiteur dès qu'on franchit l'impressionnante baie vitrée. « Elle est la deuxième

agence Française sur le marché », commente fièrement, David, le jeune homme au visage d'ange qui dirige le projet auquel on a adjoint Faustine. Partout sur les murs, sont exposées les photos des produits. Lotus, Candia, Bic rasoir jetable, etc. autant de très gros clients. David précise que le succès de l'agence est dû à certaines innovations audacieuses. Comme les encarts puzzle dans les magazines par exemple, ou encore l'utilisation de la couleur dans les quotidiens ainsi que la pub sur les aires d'autoroute. Faustine écoute religieusement. Pendant quinze jours ou presque, elle va apprendre à travailler *pour hier,* à décrypter les séances de *brain storming* et photocopier des milliers de pages (son passage chez Rank Xérox trouve ici toute son utilité), les relier et enfin les faire envoyer par coursier dans tous les coins de Paris. Ici, on commande un seul cliché à un photographe à la mode, pour un prix écœurant, et il a intérêt à arriver vite viiiiiiite, le patron attend ! Ici, l'argent ne compte pas. Bienvenue dans l'antre du snobisme, de la superficialité et du mensonge. Faustine aimerait bien voir un atelier de photographie en vrai. Avec ces jolies filles qui prennent la pose et qu'on adule. Et si on la remarquait ? Tu parles, tu n'as aucune chance, lui dit David. Tu es bien trop normale. Ici, on ne photographie que les porte-manteaux et encore, on les retouche tellement qu'il ne reste plus rien de l'original. Mais pour le moment, notre boulot ce n'est pas ça. Nous devons faire entrer un éléphanteau dans un fourgon Toyota. Juste pour démontrer la solidité du véhicule ! Faustine trouve un peu léger comme argument (elle aurait bien ajouté un

cobra royal à la chose pour faire plus excitant), mais bon, si c'est ainsi qu'ils le voient.

De retour rue de Longchamp, mauvaise nouvelle. Elle ne recevra son permis de travail que dans trois mois. Elle se jette sur le téléphone et réveille Maxime.

— Tu te rends compte ! Je dois rester encore trois mois ici !

— Ah, non ! Pas question ! Ils t'ont laissé bosser depuis deux mois sans papier valable, ce sont des salopards. Tu vas venir aux Arcs, et rentrer avec moi ensuite. Comme tu dois revenir en juin pour ton titre de séjour tu prendras l'autre en même temps, c'est tout. Je refuse d'être séparé de toi une minute de plus que nécessaire ! Débrouille-toi !

— Bien mon amour. Et de ton côté ? Des nouvelles ?

— Non, hélas, rien de concret. Don White refuse ma proposition d'ouvrir une antenne française que tu dirigerais. De même, il ne souhaite pas que nous travaillions quatre mois aux USA pour huit en France. Il prétend avoir trop besoin de moi pour superviser les opérations aux USA et au Canada, mais je pense qu'il n'a pas confiance. La réputation des petits français qui n'en fichent pas une est coriace. Par contre, on pourra y aller (en France) six fois par an pour des séminaires ; chacun sera assorti d'une semaine de vacances et tes voyages seront payés, pour que tu puisses m'accompagner. Et finalement, ils prévoient quand même d'ouvrir une agence à Paris mais pas avant 1983.

— Bah, il y a pire comme nouvelles ! Je te retrouve aux Arcs le 6 février alors ?

— Mais oui, et on rentrera directement après.

Faustine raccroche. Elle soupire. Oui, elle adore la montagne, la neige qui crisse, le froid piquant, l'odeur de térébenthine émanant des sapins. Ce qu'elle préfère par dessus-tout, ce sont les premières lueurs de l'aube, quand les sommets passent en contre-jour. Ils deviennent plus mystérieux encore. *Staccato,* émergent d'entre les pics les rayons roses, jaunes, orange enfin, qui se reflètent en face, sur les pentes neigeuses. De minuscules nappes de brouillard parsèment le paysage. Avec un peu de chance et de bons yeux, on surprendra éventuellement le déplacement d'un troupeau de chamois. Voilà ce qu'elle aime, Faustine, cette impression de se sentir toute petite, protégée, face à des éléments si impressionnants qu'elle a envie de les appeler « Dieu ». Rien à voir avec ce flot ininterrompu de sauvages qui dévale les pistes à la course, qui fait la queue au tire-flemme en se bousculant et qui rote grossièrement en sortant des bistros. La poésie en prend un coup, là. Autant elle se réjouit de retrouver son chéri, des vacances c'est toujours bon à prendre, autant elle redoute l'épreuve du ski (elle préfère de loin l'après-ski). Faustine craint surtout d'avoir mal aux pieds. Elle a beau choisir les chaussures les plus larges, sa cambrure plantaire est si forte que la circulation sanguine se coupe au bout de quelques minutes à peine. Ses pieds deviennent des blocs de glace et la douleur lui coupe les ailes. Elle en est toujours au chasse-neige, désespérant d'évoluer. Maxime lui, part à l'assaut des pistes noires sans coup férir. Si elle supplie qu'il lui fiche la paix, la laisse skier seule, il compte les minutes, l'observe en douce puis exige qu'elle l'accompagne sur une piste rouge,

car, dit-il, elle en est parfaitement capable. Là, abandonnant la jeune femme tout en haut de la piste, il descend à fond les manettes, non sans lui avoir crié : « regarde-moi, c'est facile, tu n'as qu'à suivre ! ». Avant même qu'elle ait pu réagir (elle est myope ne l'oublions pas), il est déjà très loin. Elle n'a rien vu du tout. La piste est raide, il fait froid, il n'est que 10 heures du matin, ils sont à 2 400 mètres d'altitude et le soleil sort à peine. Faustine meurt de trouille, frigorifiée, abandonnée, pauvre petite chose qui déteste la vitesse. Quand enfin elle se lance, c'est en tremblant. Les autres skieurs, passant comme des flèches, l'engueulent au passage :

— Mais enfin Madame ! Ne restez pas plantée au milieu de la piste ! Ôtez-vous de là ! Vous ne voyez pas que vous gênez ?

Alors, quand elle arrive à hauteur de Maxime, qui l'attend impatiemment deux kilomètres plus bas, l'insulte fuse, violente :

— Vieux con, t'es qu'un vieux con, je te déteste !

Ce à quoi, il éclate de rire.

Pourtant, le soir venu, il lui susurrera gentiment à l'oreille :

— Con, peut-être, mais pas vieux, hein, dis ? Pas vieux.

Printemps en Virginie

Mars 1982. Faustine revient à Gainesville. Quel soulagement de se retrouver en pays à peu près civilisé, de n'avoir rien à prouver à personne. C'est sûr, la Suissesse aime l'hiver, mais pas à n'importe quel prix. Si seulement on pouvait remplacer l'épreuve *ski* par de simples balades à pied contemplatives et des après-midi lecture sur une terrasse ensoleillée !

Pour l'heure, Faustine fait connaissance avec la nouvelle maison que Maxime leur a trouvée, alors qu'elle était à Paris, aux prises avec l'administration française. Le 1424 Vint Hill Road est une grosse baraque bien solide en briques rouges. Difficile à cambrioler, celle-ci. C'est une maison sur trois niveaux : un rez semi-enterré avec cuisine et office dont ils ont fait leur salon, un entresol en mezzanine où Maxime a fait poser leur lit et une sorte de demi-étage avec encore deux chambres et une autre salle de bains. Autre innovation, un téléviseur accroché dans l'office. Maxime n'a aucun mérite, il faisait partie de la maison. Œuvrant essentiellement à la cuisine, Faustine allume l'appareil sitôt que son homme a tourné le dos. Elle espère ainsi se faire l'oreille plus rapidement à l'américain. Car elle a eu beau faire,

mais au bout de plusieurs mois de pratique, elle peine encore à se faire comprendre sans les mains. Il est temps de prendre le taureau par les cornes. La télévision sera peut-être un outil accélérateur, allez savoir. Évidemment elle ne passe pas tout son temps devant le poste. Les émissions sont rarement intéressantes. Tous les shows sont entrecoupés de publicités, c'en est risible. Quant aux séries comiques, quel choc les premières fois où elle a entendu des rires pendant la prestation des acteurs ! Sont-ils tellement stupides, ces Américains, qu'il faut leur signaler quand réagir à bon escient ? Elle n'en croyait pas ses oreilles. Les émissions sérieuses existent, oui, mais elles sont toutes payantes. On vous allèche avec une bande-annonce, puis on interrompt tout. Un animateur, armé d'un micro, se poste devant un grand tableau où s'affiche le montant des participations promises. En bas de l'écran s'affiche un numéro de téléphone et le film n'est lancé que lorsque la somme envisagée est complétée.

Une fois qu'elle a déballé et rangé les cartons de linge, vaisselle et bouquins, Faustine se lance dans la décoration. Jeff et Katy, le batteur de l'orchestre et sa femme, devenus d'excellents amis, leur ont offert un canapé trois places et deux fauteuils qui meublent l'office-salon. En quelques heures, Faustine a fabriqué des rideaux, brodé des coussins pour le canapé, et rehaussé l'abat-jour de joyeux motifs floraux. Pour l'extérieur, un modeste jardin, pourvu de quelques buissons, entoure la maison. La pelouse, agrémentée d'une table et deux bancs, sera facile à entretenir. Voilà qui promet de belles agapes dehors cet été. Maxime s'est enfin résolu à acheter une tondeuse

électrique, la pelouse, ça sera son boulot à lui. Elle ne veut même pas en entendre parler. D'ailleurs, n'a-t-il pas toujours prétendu adorer la nature et les simples travaux manuels ? Qu'il le prouve.

Quand elle a terminé son travail à la maison, Faustine erre dans les environs. Elle n'a pas fini de découvrir les bizarreries de cet étrange pays. Figurez-vous qu'au bout de sa rue, de l'autre côté de la route cantonale, il y a un *Christmas Shop* ouvert toute l'année ! C'est une maison sur trois niveaux qui vend des articles de Noël en permanence. Des sapins synthétiques, des boules en toutes matières, formes et couleurs ; des centaines de gadgets allant des guirlandes aux cheveux d'ange en passant par de la neige artificielle et de l'or en spray. Il y a aussi une incroyable diversité de crèches et des santons qui conviennent à tous les pays et sans doute à toutes les religions. Et les clients viennent enrichir leur collection à n'importe quelle période de l'année. Même un quinze août, on vient acheter des fournitures pour le Noël suivant, c'est tout bonnement incroyable !

Pour compenser le côté peu orthodoxe de leur union, Maxime cherche tous les moyens de faire plaisir à Faustine. Il aimerait, dit-il, qu'elle s'habille un peu plus coquettement, qu'elle aille plus souvent chez le coiffeur, en clair : qu'elle se sente à l'aise dans sa peau de femme de vice-président. Peut-être aimerait-il aussi qu'elle ait moins l'air d'une pauvresse devant les autres secrétaires. Faustine se bidonne, il lui refuse mariage et enfant, mais il voudrait qu'elle joue les petites bourgeoises bien lisses et respectables, qu'elle fasse « bon genre » devant ses

patrons. Docile dans un premier temps, elle prend rendez-vous chez la coiffeuse de son patelin. Pendant qu'elle attend son tour, plusieurs clientes entrent dans le salon. Toutes ont les cheveux mouillés, manifestement déjà lavés. On est en mars, pourtant, et il ne fait pas vraiment chaud. Mais de quoi sont-elles faites ces femmes ? Elles ne sont donc jamais malades ? Faustine comprend vite : chaque prestation est facturée séparément et l'addition peut varier du simple au double. Vous venez pour une simple coupe ? D'accord, alors on vous coupe les cheveux. Si on doit les laver d'abord, vous payez plus cher et si vous souhaitez un brushing après c'est encore en supplément et ainsi de suite. De la coiffure à la carte, en quelque sorte. Par contre, on vous offre autant de cafés que vous le souhaitez. Faustine prend note pour la prochaine fois. Trop tard pour reculer ; elle se laisse laver les cheveux puis demande une coupe. Pour marquer le coup, elle fait couper le plus court possible. Elle a lu quelque part que les femmes déçues, trompées, frustrées, se faisaient quasiment tondre pour manifester leur chagrin, leur colère ou leur déception. Dans le bras de fer qui l'oppose à Maxime concernant ses exigences de femme, cela lui semble très parlant. Hélas, à l'arrivée, son homme ne le prend pas du tout comme ça. Il adore cette coupe et trouve qu'elle lui va très bien, quelle bonne idée elle a eue là !

Sitôt que la maison est à son goût, Faustine reprend ses incursions au bureau ; ses visites de politesse à Colleen et aux filles. Les occasions se multiplient car dès lors qu'ils habitent sensiblement plus près, Maxime incite sa compagne à venir le plus

souvent possible déjeuner avec lui. Voilà qui l'occuperait sainement, sinon, à quoi sert d'avoir une femme à la maison, hein, je vous le demande ? Bonne pâte, Faustine se dit : pourquoi pas ? Après tout, elle adore cuisiner et le manque de moyens rend créatif pas vrai ? Ainsi se succèdent gratins, choux farcis et autres petits plats mijotés. Pendant que les plats réchauffent dans le four micro-onde, Faustine s'enquiert d'éventuelles propositions de travail. Un jour, Merilyn suggère que ce serait chouette si les ingénieurs et les instructeurs pouvaient disposer d'une librairie technique accessible et pratique. Pour cela, il faudrait réorganiser une pièce du premier étage où, pour le moment, les livres et les magazines s'entassent dans une anarchie totale. Est-ce que par hasard, Faustine ? La jeune femme ne dit ni oui ni non, bien que le boulot en soi promette d'être barbant, mais bon, après tout, tout argent est bon à prendre. Pour autant que Donald accepte qu'elle travaille au noir. Prêt à tout pour la paix sociale du bureau, Donald agrée et donne le feu vert, ainsi que les moyens techniques et les instructions. Maxime complète pour le cas où il y aurait encore des blancs. Mais Faustine a compris. Le classement, est l'une des premières choses qu'elle a apprises quand elle a suivi ses cours de secrétariat par correspondance. La voilà donc occupée au moins pour les trois prochains mois. Entre le ménage à la maison, les repas pour le couple chaque fois que Maxime est dans les parages, et la bibliothèque à mettre sur pied, Faustine est aux anges, son énergie a de quoi se dépenser. Du coup elle boit beaucoup moins, à part les jours de paie. Pas seulement parce qu'elle en a les moyens, mais surtout

parce que Pamela, la comptable, fait des histoires à n'en plus finir par rapport à sa situation et que ça la culpabilise. Autant travailler au noir est signe de débrouillardise en France, autant ici, on lui fait comprendre que c'est toute la compagnie, une vingtaine de personnes au total, qu'elle met en danger de perdre leur travail. Juste parce qu'elle n'est pas en situation légale. Faustine le vit comme une injustice criante. Elle en veut d'autant plus à Maxime de la soumettre à ces humiliations. Maxime qui, une fois de plus, se débrouille pour être absent au moment opportun. Depuis Londres, où il donne un séminaire, il lui envoie une très gentille lettre, histoire de noyer le poisson, parce qu'il a bien senti, au téléphone, qu'il y avait de l'eau dans le gaz. Il commence par lui raconter ses aventures dans les aéroports. Une fois de plus, on est venu lui demander un autographe parce qu'on l'a pris pour Yves Mourousi, un journaliste vedette. Le même jour, il rencontre dans l'avion un copain musicien qu'il n'a pas vu depuis plus de vingt ans et, cerise sur le gâteau, l'hôtesse qui s'occupe de lui est la première fille avec laquelle il est sorti lorsqu'il avait seize ans ! Incroyable, non ? En ce moment, il travaille à Rennes pour Dassault qui vient d'enlever le marché du siècle en vendant 150 mirages 2000 à Indira Ghandi. Plus loin, il prend prétexte d'un courrier que Faustine a envoyé à Daphné (sa fille), afin de la réconcilier avec sa mère, pour lui passer la pommade en lui redisant à quel point elle est formidable et diplomate. C'est ça, cause toujours tu m'intéresses, se dit la brave fille en question, pas dupe une seconde.

Sinon, sur le plan humiliation, les Américaines ne se font pas de cadeaux entre elles non plus. Faustine, comme toutes ses amies, est tombée tête la première dans le piège des réunions Tupperware. Sauf que là, pour changer, c'est *Mary Kay* qui tient le haut du pavé avec des produits de beauté haut de gamme. Comme pour les fameuses petites boîtes en plastique, pas besoin de locaux ni de personnel qualifié. Ce sont les clientes qui font tout le boulot, racolent et tondent les brebis en échange de quelques échantillons ou produits gratuits. Faustine s'est laissé convaincre d'animer une réunion. Elle a préparé boissons et gâteaux. Elle attend la déléguée démonstratrice, ainsi que toutes les amies réquisitionnées pour l'occasion. Une bonne dizaine de femmes, disposées à se tartiner la figure, à tester parfums et eaux de toilette, à craquer pour divers produits tous plus alléchants les uns que les autres dans leurs emballages chics. Judy, l'informaticienne du bureau, a beau afficher la couleur et dire qu'elle n'est venue que pour faire nombre, qu'elle n'a pas les moyens de s'offrir la gamme qu'on voudrait lui refiler, l'autre la bassine tellement sur l'air de « Vous le valez bien avec tout ce que vous sacrifiez à votre mari et à vos enfants, vous avez le *devoir* de vous faire plaisir », sur un ton si autoritaire que Judy finit par signer un bon de commande conséquent, les larmes aux yeux. Faustine a bien essayé de voler au secours de son amie, mais la vendeuse n'a rien voulu savoir. Il paraît que les meilleures déléguées *Mary Kay* se voient offrir une Cadillac de fonction rose, au diapason de leur chiffre d'affaires qui peut monter très haut. Comment y résister ? Ça ne sera pas pour l'hôtesse du jour. Après

cette première expérience frustrante, elle laisse tomber ces escrocs !

Faustine termine à peine l'organisation de la bibliothèque technique quand Maxime lui offre de l'accompagner à Singapour. Le département des affaires militaires vient de leur commander un cours de dix jours sur place. La jeune femme accepte avec enthousiasme, l'Asie, enfin, quelle aventure !

Un brin d'exotisme

Tout se mérite. Avant de s'envoler pour Singapour, en ce printemps 1982, Maxime anime deux séminaires à Paris. Ceux-ci s'adressent à tous les ingénieurs concernés par les problèmes de compatibilité électromagnétique dans le secteur public. Chaque cours repose sur un support de plusieurs centaines de pages, conçu par l'instructeur qui l'anime. À la fin du cours, les élèves remplissent un questionnaire et se voient remettre un diplôme avec une belle incrustation dorée en guise de médaille. Voilà qui est typiquement américain ! À cette époque, un des travaux de Faustine consiste à « éplucher » ces questionnaires, afin d'en analyser les réponses. Un travail (payé) qu'elle peut effectuer dans n'importe quelle salle d'attente d'aéroport ou chambre d'hôtel.

Maxime profite de cet intermède parisien pour se faire tailler deux costumes sur mesure (en tissu), tenant compte du climat équatorial de la *Suisse asiatique,* comme on surnomme Singapour. Faustine fait quelques courses aussi, mais réserve un peu d'argent pour s'offrir des fantaisies originales sur place. Elle a gagné plus de mille dollars avec son travail de bibliothécaire technique, mais elle n'en a rien dit à son homme, bien qu'il ait tout tenté pour le

savoir. Bisque bisque rage ! Ça la dédouane un peu des vexations subies parce qu'elle travaille au noir.

L'heure du départ pour la lointaine Asie arrive enfin. L'avion, un Boeing 727 affrété par Air France, déçoit un peu Faustine qui le trouve bien petit pour effectuer une telle distance, même avec une escale à Bahreïn. Maxime explique que c'est un avion conçu pour atterrir sur des pistes courtes, comme c'est le cas de l'aéroport de Singapour-Changi. On a eu beau ajouter 53 millions de m^3 de terre à la presqu'île, pour prolonger la principale piste d'atterrissage, elle ne peut pas encore accueillir de plus gros appareils. Nonobstant ce détail, Faustine est ravie ; elle est dans son élément, elle exulte, comme chaque fois qu'elle a l'occasion de voyager. On leur a attribué d'excellentes places, le personnel de bord est aux petits soins pour eux. Le voyage sera très long ; plus de dix-huit heures, escale comprise. Le steward est particulièrement sympa. « Légèrement efféminé », il a tout de suite été attiré par Maxime. Faustine rit de l'embarras de son compagnon, coutumier pourtant de ce genre d'incident. Mais qu'y faire ? Sa virilité exsudée semble convenir aussi bien aux hommes qu'aux femmes, dirait-on ! Après tout, tant que cela leur procure des privilèges tels qu'une petite coupe de champagne à l'apéritif et une seconde bouteille de vin avec le repas, pourquoi pas ? Quoi qu'il en soit, « Jérôme » est un grand spécialiste de l'*Île au Lion* comme on appelle Singapour (où de fait on n'a jamais vu de lions, seulement des tigres). Le steward dispense à l'envi, bons conseils et idées d'excursions tout en agitant ses mains dans tous les sens et en émettant des

gloussements ponctuatifs. Les deux voyageurs évitent de se regarder.

— Ouh là lààà ! Il vous faut absolument aller visiter le parc aux oiseaux de *Juron*, c'est le plus bôôô ! Il y a des milliers et des milliers d'oiseaux ; des centaines d'espèces différentes. Dans quel hôtel vous êtes, déjà ?

— *Sheraton*

— Oooh, ouiii, il est magnifique ! Vous verrez. Ils auront sûrement une navette pour vous conduire au parc, c'est trop loin pour y aller à pied.

— OK, on demandera, merci beaucoup, Jérôme !

Pendant le trajet, Jérôme reviendra leur parler à de nombreuses reprises. Il leur conseillera la visite du *Jardin du Baume du Tigre* par exemple, mais aussi d'aller voir une plantation de caoutchoucs, sans oublier le jardin botanique (décidément, il aime la nature !) où encore le temple de *Sri Srinavasa Perumal* dédié à Vishnou…

— La paix ? demande Maxime, malicieusement.

— Ha ha ha ! rigole Jérôme. Oui, sans doute, mais surtout ne faites pas ce genre de blagues en public là-bas. Les Singapouriens apprécieront modérément. Ils sont très stricts, vous savez.

— Tant que ça ?

— Oui, les mauvaises langues disent que tout ce qui est amusant est interdit à Singapour.

— Vous pouvez préciser ?

— Par exemple, vous écoperez d'une grosse contravention, jusqu'à 1000S$ (600 euros d'aujourd'hui) si vous jetez des papiers dans la rue, ou n'importe quel déchet d'ailleurs, même un mégot. Il est interdit de cracher aussi, les Chinois ont eu un mal

fou à s’y faire. Si vous mangez dans le métro c’est 500S$ d’amende, pareil dans le bus, ou si vous transportez un *durian,* suivant où… c’est défendu.

— C’est quoi, un durian ?

— Un fruit ! Délicieux à l’intérieur, mais l’odeur, hou là là ! Nauséabonde, je ne vous dis pas ! Tout le monde la craint. Vous verrez, partout il y a des panneaux « armes à feu et durian interdits », c’est d’un drôle !

— Il doit y avoir beaucoup de flics alors ?

— Oui, mais pas faciles à repérer parce qu’ils sont presque tous en civil. Il y a beaucoup de délation aussi. Ça a un avantage, remarquez : la délinquance est quasi inexistante.

— Vous m’étonnez ! Et à part ça, d’autres infos utiles ?

— Quelques-unes. En gros, faut pas toucher à la politique ou la religion.

— Bah, comme partout ailleurs !

— Sans doute, mais ici c’est sévèrement réprimé. Tout comme les manifestations spontanées, les grèves, la pornographie et l’homosexualité. Les écrits douteux sont censurés également, sans oublier que vous pouvez être pendu si vous trafiquez de la drogue. À Singapour on a vite fait de vous pendre, c’est les champions du monde de la catégorie !

Puis, regardant Maxime droit dans les yeux, il ajoute :

— Le moindre comportement équivoque vis-à-vis d’une femme peut vous bloquer quinze jours sur l’île.

— Et ?

— Si elle vous dénonce, touriste ou pas, vous passez au tribunal et je vous dis pas l’amende !

— Fichtre, merci de m’avoir prévenu.

— Salaud ! Tu préparais déjà un mauvais coup, rit Faustine.

Quelques heures plus tard, s’amorce la descente sur Barheïn. Jérôme les quitte à regret, non sans leur avoir encore conseillé, en dernière minute, la visite du jardin national des Orchidées ; enfin et surtout, l’expérience du *Trishaw,* ces triporteurs principalement chinois qui remplacent les taxis.

— Essayez de passer quelques heures dans le parc d’attraction de *Sentosa* si vous voulez voir comment les autochtones s’amusent !

— D’accord, d’accord, on essayera !

— Surtout ne sortez jamais sans parapluie, il y a tous les jours des averses.

— Merci ! Merci beaucoup, Jérôme !

Les deux heures de transit dans l’aéroport de Barheïn passent très vite. Il fait nuit, il n’y a rien à voir, pas de boutiques ni de restaurant. Le plein fait, Maxime et Faustine retrouvent leurs places dans l’avion. Faustine arrive même à dormir, ce qui est plutôt rare pour elle sans alcool et sans somnifère. Avec tout ce qu’elle a lu et entendu, elle s’attend à ce que sa vision de l’Asie, dont ses seules références à ce jour sont les romans de Pearl Buck, soit un peu illusoire, voire trompeuse. Elle espère toutefois trouver, au milieu des immeubles ultra-modernes, quelques pépites de l’ancienne Chine. On dit que Singapour est une enclave chinoise – 75 % des habitants – au cœur du monde malais.

À l’arrivée, c’est le choc ! La porte s’ouvre sur le tarmac et Faustine reçoit, mettant le pied dehors, une immense gifle chaude et humide. Bienvenue sous

l'Équateur ! Elle trouve cela absolument fantastique, ayant l'impression de respirer pleinement, pour la première fois de sa vie. À croire que l'humidité ambiante transporte des milliards de cellules d'oxygène et que son corps en redemande, les buvant avec avidité, comme une hydratation régénérante. La navette les emmène à l'hôtel en une demi-heure à peine. Un portier saute sur leurs bagages, il ne reste plus qu'à pénétrer dans le hall et là, nouvelle surprise : des oiseaux volettent dans un jardin débordant de fleurs luxuriantes, entourant un étang regorgeant de poissons exotiques. Des ascenseurs transparents s'élèvent à travers cascades et palmiers. Derrière les comptoirs d'accueil, des employés souriants vous souhaitent la bienvenue dans un excellent anglais. Quelle magnifique civilisation ! L'Europe, en comparaison, est d'une grossièreté ! Dans le lointain, on entrevoit des restaurants – Indiens, Thaï, Européens –, et des bars, ou plutôt des pubs. Un pianiste, installé dans le lobby, joue des airs de jazz en sourdine. L'atmosphère est si feutrée qu'on se surprend à chuchoter pour ne pas risquer une fausse note.

Sitôt qu'il est enregistré, on accompagne le couple dans ses appartements. Dans l'ascenseur le tapis mentionne : Bienvenue ! aujourd'hui nous sommes dimanche. C'est un tapis de trois mètres sur trois, en fibre de coco. Il a l'air lourd, Faustine se demande s'ils le changent tous les jours. Leur chambre est à la hauteur du reste. Sur les oreillers une carte de bienvenue accompagnée d'un bouquet de boules rouges. S'emparant de l'une d'elles, Faustine l'incise de son ongle. Une matière d'un blanc laiteux,

légèrement visqueuse, émerge de la fente rouge, elle interroge :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des yeux de bœufs crus, une spécialité du coin.

— Pouah, quelle horreur !

— Mais non, ma chérie, ce sont des litchis. Ils sont absolument délicieux, goûte ! On en trouve déjà en Europe, bien qu'ils ne soient pas encore à la mode.

— Je vais goûter alors. Waouh ! c'est bon, dis donc et drôlement rafraîchissant !

La chambre est spacieuse, pourvue d'un lit *king-size* que Maxime veut tout de suite essayer. Quelle santé après toutes ces heures d'avion ! Faustine se laisse faire, dolente, surprise d'arriver à ressentir quelque chose, voire plus. Voilà qui permet, quelques minutes plus tard, de profiter de la salle de bains. Un véritable rêve en soi : linges épais, peignoirs moelleux, baignoire pour deux et douche tropicale ; un luxe que l'on ne trouve pas encore en France, sauf peut-être au *Georges Vé*. Ce soir-là, ils dîneront à l'hôtel, dans le restaurant européen. Maxime doit préparer ses cours pour le lendemain. Faustine est chargée de trouver un restaurant local abordable, car ils ne pourront pas s'offrir ceux du Sheraton pendant l'entier de leur séjour.

La jeune femme dort encore quand Maxime part travailler. Le Ministère de la défense lui a envoyé un chauffeur, qui le raccompagnera le soir. Les élèves sont des mécaniciens, chargés de la maintenance des avions de combat et d'en gérer les interférences électromagnétiques. Du fait de sa vulnérabilité – par exemple, 80 % de l'eau est fournie par la Malaisie, un voisin loin d'être facile – la protection de l'île est

assurée principalement par une importante force aérienne de dissuasion. Il y a intérêt à ce que les ingénieurs soient au point !

Dans la matinée, Faustine sort de l'hôtel, prend sa gifle humide et avance tout droit. Elle attend d'être accompagnée de Maxime pour découvrir les restaurants indigènes. Dans un premier temps, elle se renseigne, les situe. Heureusement que beaucoup de gens parlent anglais, ici. L'exploratrice a établi une liste regroupant les demandes de Maxime et celles des nanas du bureau, parmi d'autres. Il lui faut des kimonos, des saris, des éventails, des orchidées en tube, du baume du tigre, etc. Comme toujours, lorsqu'elle se trouve à l'étranger, Faustine se promène dans les marchés et les petits magasins fréquentés par les gens du coin. On y croise très peu d'européens. Ici, pour être sûr de « respirer » l'Asie, il faut aller dans le quartier chinois. À quelques kilomètres à pied de l'hôtel. Là, elle déambule pendant des heures sur South Bridge Road, au milieu de stands proposant des produits de la pharmacopée chinoise, de la viande séchée, des fruits et légumes ordinaires. De loin en loin, on perçoit des effluves sulfurés de durian. Au-dessus de sa tête, sont accrochées des cages contenant des poules ou des pigeons ; contre les murs, des lézards séchés, ailleurs encore, dans des bocaux remplis de formol, baignent des fœtus. De quel animal ? Impossible de le savoir. Comme avait prévenu Jérôme, leur ami steward, tout ici est propre et net. On pourrait presque manger par terre. En milieu d'après-midi, Faustine n'a rien trouvé dont elle pourrait comprendre l'usage, donc elle n'achète rien. Elle reprendra sa quête demain. Levant

le bras, elle hèle un *rickshaw* et se fait raccompagner à l'hôtel.

Maxime ne tarde pas à la rejoindre sous la douche. Il est épuisé. Il souffre encore du décalage horaire et les élèves, des gradés de l'armée de terre et de la marine, ont été incroyablement demandeurs. À Singapour, ni le gouvernement, ni l'armée, passent outre la sécurité, ce n'est pas pour rien que le taux de criminalité est le plus bas du monde !

Subséquemment à la douche relaxante, le couple se met en quête de nourriture. Il paraît qu'il y a un *Food center* ou *Food court* (appelé Newton, faut le faire !), tout près de l'hôtel. De fait, c'est à dix minutes à pied. Faustine trouve l'endroit fantastique. Une trentaine d'échoppes entoure des tables numérotées. On comprend très vite de quoi il s'agit. Numéro de table en tête, baguenauder au milieu des stands, se laisser mener au nez par les parfums les plus alléchants et, enfin, commander son plat. Le cuisinier note le numéro de la table, apporte la commande payée à réception. Les minuscules guitounes sont occupées par des familles entières. Chaque membre voué à une tâche spécifique. En arrière-plan, les grands-mères épluchent les légumes. Les enfants sont habiles à la coupe, très fine, pour limiter le temps de cuisson au minimum d'énergie dépensée. Une partie de la génération suivante pare la viande, compose les brochettes ; l'autre officie à la friteuse ou au wok. Ils utilisent de l'huile de sésame et salent presque tout à la sauce Nuoc-mâm (saumure d'anchois) ou encore au soja fermenté. À vous les brochettes Satay, le riz au crabe épicé, le canard

laqué, les nouilles aux légumes, les crevettes au carry !

La table est couverte de mets tous plus appétissants les uns que les autres. On s'offre un repas entier pour la modique somme de 2 $ Singapour ! Vous me direz, un seul plat suffit en principe et nos deux lascars apprendront vite à ne pas avoir les yeux plus gros que le ventre. Et pour boire ? Là, c'est de l'ordre du fantastique aussi. Faustine découvre un stand qui regorge de fruits frais : oranges, pommes, poires, bananes, mangues, pastèques, melons, citrons verts, fraises, etc. Pour sa première fois, elle en choisit une dizaine que le jeune vendeur enfile dans son extractrice. Celle-ci possède une ouverture si grande qu'on peut introduire un ananas entier, pareil pour les pommes ou les poires, et c'est ce qu'il fait (les déchets ressortent dans un bac). De l'autre côté se remplit une chope d'un litre de mélange mousseux au goût inégalable. Faustine côtoie le septième ciel. Franchement, avec des boissons pareilles qui voudrait de l'alcool ? Elle a trouvé sa boisson de prédilection pour tout le séjour et au-delà. Repus et comblés, les deux amants rejoignent leur chambre, espérant une seconde bonne nuit. Pendant leur absence, une petite fée a refait le lit et posé sur l'oreiller un chocolat portant la mention : *Sweet dreams*. Une corbeille de fruits trône sur la table basse. Elle est pas belle la vie ?

So long, Singapour

Le lendemain, quand Faustine sort, elle constate que le tapis a été changé dans l'ascenseur (Bonjour ! Aujourd'hui nous sommes mardi). Ce matin, elle décide de se promener dans Holland Village. Il y a de petites échoppes, comme dans un souk. C'est tout de même plus humain que les gigantesques centres commerciaux aseptisés qui pullulent sur Orchard Street. Elle recherche un extracteur de jus comme ceux qu'elle a vus au *Newton centre* hier. Ce type de machine avec une si grande ouverture, semble vraiment pratique. Voilà qui serait bien plus facile à utiliser que les appareils vendus en Europe (qui sont fabriqués en Chine aussi, mais bon). Non contents d'être hors de prix, ils « bourrent » vite, vous obligeant à les vider et les nettoyer après chaque pomme ou presque. Hélas, Faustine se rend vite compte que ce ne sera pas possible. À cause des branchements et des voltages. Il faut un adaptateur spécial et, sans doute, un courant différent. La jeune femme renonce, la mort dans l'âme, elle qui pensait avoir enfin trouvé LA solution à son problème d'alcool !

Continuant sa promenade, elle note au passage toutes les contrefaçons qui sont proposées

ouvertement, un peu partout. « steward Jérôme » les avait prévenus : les Asiatiques sont les rois de la fraude commerciale et du pastiche. Mais c'est tellement amusant de voir comment ils s'y prennent ! Partout on vous propose des sacs estampillés « Chanel » en long, en large et en travers. Ce n'est qu'un début, les robes Dior sont imprimées pareillement, ainsi que les sacs Gucci, les cravates et les chemises pour homme Pierre Cardin. Faustine rit. Ça lui fait penser à la pub du Port-Salut-c'est-écrit-dessus ! Quel sens de la publicité ! La touriste se fait souvent arrêter par des vendeurs proposant un costume ou une robe sur mesure. Elle décline, elle repart « demain ». Mais les marchands insistent. Ils prétendent pouvoir exécuter n'importe quel modèle dans la nuit. « Il sera prêt demain matin, avant votre départ », affirment-ils catégoriques. Faustine imagine toutes ces petites couturières travaillant jour et nuit dans des ateliers surchargés. Un jour, elle a vu un film sur l'une de ces manufactures. Un incendie s'était déclaré au dernier étage, étouffant les ouvrières, puis tout l'immeuble s'est effondré. Il y avait eu 400 morts. Ce que ces pauvres femmes ont subi, juste pour assurer leur survie, révolte Faustine. De plus, ce sont eux, les occidentaux qui en profitent. Elle a honte pour les esclavagistes, honte de profiter de ce système. Refuse d'être complice, mais, en même temps, devant les supplications pathétiques, boycotter leurs produits n'est-ce pas dénier à ces gens l'opportunité de gagner leur riz ?

À ce propos, Maxime lui a demandé d'effectuer une livraison dans la zone industrielle de Singapour. Une expérience bizarre autant qu'étrange. Faustine,

pour cela, a dû prendre un métro, puis un bus et enfin marcher longtemps sous un soleil implacable. Elle s'est perdue plusieurs fois malgré des indications précises. Finalement, arrivée à la bonne adresse, elle a parcouru des kilomètres de couloirs déserts avant de trouver le bureau sur lequel poser le paquet attendu. Et pendant tout ce temps-là, elle n'a vu personne ! Rien, nib, pas un chat. Ni dans la rue, ni dans les bâtiments. La planète était déserte et il n'était même pas midi ! Elle a eu cette impression d'être une missionnaire en visite dans un village perdu dont tous les habitants auraient fui jusqu'à la montagne voisine. Au milieu de la semaine et en plein jour, c'était déconcertant. Où sont donc passés les milliers d'employés supposés remplir les cases ? Elle ne le saura jamais.

De retour en centre-ville, la chargée de mission poursuit sa chasse aux cadeaux interrompue hier. Elle déniche de ravissants kimonos en coton pour les filles de Maxime. Un rouge pour la brune Anaïs, un bleu pour la blonde Daphné. La mère de Maxime, quant à elle, recevra un foulard Hermès, vraie contrefaçon qui ne l'affiche pas. Dans la foulée, Faustine s'est trouvé, pour elle-même, une petite pochette en tissu brodé noir et or, de facture typiquement chinoise. Elle peut y enfiler ses bagues, glisser ses colliers, ranger ses bracelets ainsi que ce joli pendentif en présumé jade (la modicité du prix créant le doute). Elle achète encore des éventails pour les filles du bureau. De son côté, Maxime, subjugué par la grâce des jeunes femmes asiatiques, lui a suggéré de se vêtir à l'identique. Une sorte de tunique à col Mao et une jupe droite ajustée, tombant à mi-mollet. Un costume

tout de soie brodée, bien entendu. Faustine repère un magasin qui en propose, dans de très beaux motifs. Un coup d'œil aux portants lui suffit pour constater que c'est peine perdue. Jamais elle n'entrera dans le plus grand d'entre eux. Un essai pour la forme, confirme son intuition : la jupe ne dépasse pas le haut des cuisses. C'est évident, le gabarit européen ne correspond pas du tout aux formes asiatiques. Une fois encore, l'habit ne fait pas la moniale. Les jolies poupées androgynes que Maxime admire tant n'ont rien à voir avec le type caucasien de Faustine comportant des épaules et des hanches ! Nouveau renoncement. Elle repense au mépris affiché par *La Mère,* de Pearl Buck, pour les pieds immenses de ces grossières anglaises colonisatrices. À son tour, elle se sent pataude.

Marchant dans la rue, le nez en l'air, Faustine se retourne souvent sur l'une ou l'autre personne que poursuit une drôle d'odeur, mentholée et camphrée, portant sur le visage d'étranges traces rougeâtres. Y a-t-il une ethnie indienne à Singapour ? Quand elle se renseigne, on lui explique qu'il s'agit de baume du tigre, un onguent puissant qui guérit à peu près tout. On peut même le dissoudre dans de l'eau chaude, en cas de toux, mais il est surtout souverain pour les maux de têtes et les contusions. À en croire le nombre d'utilisatrices, les Singapouriennes ont souvent mal à la tête. Ici aussi : « Pas ce soir chéri, j'ai la migraine » doit être une ritournelle contraceptive efficace, se dit Faustine.

Les jours suivants aussi les deux amants se nourrissent et s'abreuvent dans les petits marchés aux nombreuses échoppes. Le portier de l'hôtel leur a

expliquée que le gouvernement a imaginé ces centres afin de débarrasser les rues des marchands ambulants trop nombreux, qui faisaient désordre. On ne sait pas si c'est une histoire de place ou de trafics possibles. Un soir, Maxime et Faustine s'aventurent jusqu'au bord de mer. Ici, les étals proposent plus naturellement des plats à base de poisson et de crabe. Ce qui les frappe, après quelques repas, c'est que personne, jamais, ne propose de serviette en papier. Elle a bien vu qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres, mais quand même. À croire que tout le monde se lèche les doigts. Mais non, c'est simplement parce qu'ils n'ont pas remarqué ces personnages bizarres, handicapés pour la plupart, qui passent entre les tables en proposant leur petit étalage : des mouchoirs de toutes les tailles et couleurs. Pendant que Maxime et sa compagne investissent dans un paquet, l'homme leur explique, dans un anglais approximatif, qu'ils l'aident à gagner dignement sa vie tout en se rendant utile à la société.

Après s'être bien rempli la panse, comme dirait le grand-papa Bertschin (celui de Faustine), les deux amoureux font quelques pas sur le bord de mer, terminant leur balade digestive par une visite au Merlion, emblème de la république de Singapour. Maxime poursuit l'éducation de Faustine :

— Tu vois, cet État, que nous avons tendance à admirer un peu trop, n'est rien d'autre qu'une démocratie autoritaire ou, si tu préfères, une dictature bienveillante.

— Et ils vivent de quoi au juste, à part le tourisme ?

— Oh, de beaucoup de choses. De la vente d'armes entre autres ; la plus grande partie de leur économie repose sur des services bancaires et financiers (pas pour rien qu'on la surnomme la Suisse de l'Asie !). Ils ont également des chantiers navals et des raffineries de pétrole. Mais, surtout, c'est une plaque tournante entre la zone Pacifique et l'Europe. Une cité marchande aux confins de l'Orient et le deuxième port du monde, après Shanghai, en termes de trafic. Le tout est contrôlé d'une main de fer par la même famille au pouvoir depuis 1965 ! Avec le peu de ressources naturelles qu'ils ont, ils peuvent se vanter d'une extraordinaire réussite. On dit de l'économie de marché singapourienne qu'elle est un modèle de transparence exempte de corruption !

— Fichtre, tu en sais des choses ! On dirait un guide géopolitico-économico-touristique !

— Yes ! Pendant la pause déjeuner, j'ai eu le temps d'apprendre par cœur les dépliants qu'on donne aux étrangers. Pas sur la vente des armes bien entendu, ça, c'est un étudiant qui me l'a confié sous le sceau du secret. Ah, et il m'a dit aussi qu'ils avaient l'un des meilleurs systèmes de santé au monde, donc, quand on sera vieux et malades on reviendra, ha ha ha !

— Dans tes rêves ! Je ne pourrais jamais vivre dans une dictature.

— Tu t'imagines qu'en Suisse c'est si différent ? Ils font passer la pilule autrement, c'est tout. Et ici, si c'était ta norme, tu accepterais comme les autres. Tu n'aurais tout simplement pas le choix. Tu as juste été trop gâtée, mademoiselle !

— Sans regret !

— Trêve de plaisanteries, samedi et dimanche, j'aimerais bien visiter le Tiger Balm Garden et le parc Juron. Tu t'en occupes ?

— Bonne idée, je vais réserver tout ça à l'hôtel. Tu voudrais des visites guidées ?

— Non, je pense que tu peux juste prendre les billets d'entrée à la réception, et te renseigner sur le moyen d'y aller. Une fois sur place, on avisera, je ne crois pas qu'on aura besoin d'un guide pour regarder voler des papillons.

— Et sinon, qu'est-ce que tu aimerais visiter d'autre la semaine prochaine ? Sentosa ?

— Bof, non. Mes élèves m'ont dit que c'était surfait. Par contre, visiter une plantation de caoutchoucs m'intéresserait bien, le jardin botanique aussi et pourquoi ne pas faire un saut en Malaisie ? Il paraît qu'à Kuala Lumpur il y a des temples extraordinaires. À Johor aussi d'ailleurs, tu regardes tout ça ?

— D'accord, je m'en occupe.

Faustine a bien travaillé. Elle a trouvé des offres irrésistibles. Par contre, en ce qui concerne les temples Malais ou la plantation de caoutchoucs, impossible de s'y rendre par ses propres moyens ; une visite accompagnée est obligatoire, sécurité nationale oblige. Faustine a trouvé une offre qui propose de voir les deux le même jour. La plantation sur l'île de Pulau Ubin et un temple à Johor, en Malaisie. Le samedi suivant, Maxime et Faustine commencent par rejoindre le Parc Juron, celui dont le steward leur a dit qu'il contenait les plus belles espèces d'oiseaux en liberté au monde. Ils ne sont pas déçus. Flamants roses, perroquets de toutes espèces et couleurs,

pélicans, manchots, paons. Pendant quatre heures, les promeneurs flânent dans un univers extraordinairement exotique. Ils assistent aux spectacles proposés, empruntent le monorail et vont même jusqu'à nourrir les loriquets. Pour certaines races, on a construit des serres gigantesques qui donnent l'impression d'être en pleine nature, au milieu d'animaux en liberté. Car il y a aussi des salamandres, des iguanes, des lézards et des tortues, dans un fouillis végétal exubérant.

Après le jardin aux oiseaux de Juron, il leur reste un peu de temps. Ils décident d'aller voir celui du Baume du Tigre (plus tard appelé Villa Haw Par). C'est un parc à thème, axé en grande partie sur les traditions bouddhistes. Il est habité de statues étranges et merveilleuses. Très didactiques, des galeries en plein air prodiguent, à l'aide de panneaux et de dessins, des enseignements sur la morale et l'éthique chinoises. Il y a peu de monde. Maxime et Faustine errent quasiment seuls dans cet environnement chimérique. Ils ressentent une fascination un peu trouble, exacerbée par les statues décaties et la musique des années 1920 et 1930, qui résonne au travers de hauts-parleurs grinçants. Dans une grotte, est proposée une exposition appelée : *The Ten Courts of Hell.* Un placard détaille les peines sévères qui attendent en enfer les coupables de crimes « terribles ». Les deux amants ne peuvent s'empêcher de rire quand ils lisent que les crimes en question concernent, en priorité, la désobéissance aux parents, la facturation à un taux d'intérêt élevé, ou encore l'ingratitude ! Les statues présentées, quant à elles, sont tellement incongrues et ringard que l'on ne

saurait avoir peur, bien au contraire. Les têtes coupées en stuc, recouvertes de peinture rouge, les roues et les chaînes, les instruments de torture multiples et divers sont représentés si naïvement, si puérilement, qu'on a du mal à les prendre au sérieux, tout comme l'avertissement qu'ils sont supposés représenter. Beaucoup plus loin (Faustine commence à avoir sérieusement mal aux pieds !), une petite galerie en dit plus sur la manière dont l'herboriste Aw Chu kin a développé le baume en 1870, en Birmanie, et transmis la recette, de pères en fils, jusqu'à ce jour.

La visite guidée que Faustine a choisie, les mènera dans une plantation de caoutchoucs sur l'île de Pulau Ubin qui se trouve sur territoire singapourien, entre l'île de Singapour et la Malaisie. Dans l'autocar de grand luxe agréablement climatisé, la guide, dans un français impeccable (alors qu'elle n'a jamais quitté son île), leur raconte des choses passionnantes. Sur 2 413 900 habitants, 74,3 % sont Chinois, 13,3 % Malais, 9,1 % Indiens et le reste vient d'occident. En ce qui concerne les religions, 33,1 % de la population sont bouddhistes, 18,8 % musulmans, 14,9 % sont chrétiens, dont 360'000 catholiques romains, 11 % sont taoïstes et 5 % hindouistes, le tout vivant en bonne harmonie ! Maxime relève :

— *En bonne harmonie*. Bien sûr qu'ils ne vont pas dire le contraire, surtout éviter de mentionner ceux qui sont morts au nom de cette harmonie. Tu crois qu'elle va nous bassiner toute la journée avec ses pourcentages et statistiques ?

Faustine sourit, sans répondre. La guide poursuit, expliquant que la partie ouest de l'île a été volontairement conservée à l'état naturel, parfois

même vidée de ses habitants (est-ce que c'est parce que l'armée y a élu domicile avec sa base aérienne ? Question pernicieuse s'il en est). Officiellement, c'est pour trois raisons : conserver des zones naturelles, favoriser les captages et les réservoirs d'eau douce disséminés sur l'île de Singapour (au cas où la Malaisie déconnerait), et, enfin, un terrain idéal pour l'entraînement à la guerre de jungle. « *Ach sooo*, chuchote Maxime : tout s'explique… » La guide persévère : les zones vertes servent aujourd'hui d'habitat à toutes sortes d'animaux sauvages. Varans, lézards, tortues et singes. Regardez-bien, avec un peu de chance, vous en apercevrez quelques-uns. Et tout le monde de se tordre le cou dans toutes les directions pendant que les deux Frenchies en profitent pour s'embrasser.

La plantation elle-même est vraiment impressionnante. Un travailleur leur explique comment on saigne l'hévéa, comment on le fait pleurer sur l'écorce entaillée afin d'en récolter la précieuse sève. Ce sont les Anglais qui ont introduit les hévéas en Asie (en Malaisie surtout) après les avoir volés – au péril de leur vie ! – en Amazonie. Faustine commente à Maxime :

— Il faut vraiment qu'ils aillent mettre leur nez partout, ceux-là, piller, corrompre, envahir, quels impérialistes !

— Ils ne sont pas seuls, tu sais. Nous les Français, n'avons pas fait mieux. Je ne mentionne même pas les Américains ! Dans l'histoire des civilisations, sitôt qu'un petit chef cupide et vindicatif peut lever une armée, il s'empresse de coloniser toutes les ressources intéressantes. Encore aujourd'hui

d’ailleurs ; il suffit de voir les effroyables conflits engagés aux seules fins de s’approprier le pétrole.

Faustine soupire, si seulement l’humain était capable de rester chez lui, se contentant de ce qu’il a, laissant leurs richesses naturelles à ceux qui les ont reçues originellement. Pour elle, les malheurs du monde découlent de la rapacité des hommes et de leur soif de pouvoir. Elle regarde les pauvres esclaves (souvent des femmes), occupés à transporter de lourds tonneaux emplis de la précieuse sève qui se transformera bientôt en pneus, alèses, bandes élastiques ou semelles de chaussures, parmi des millions d’autres utilisations. Faustine remarque aussi, un peu déçue, qu’il n’y a pas de stands offrant des boissons ou des spécialités du cru. Encore moins de boutique proposant des produits dérivés. Manifestement, la demande n’existe pas. Ça aurait été rigolo, pourtant, de rentrer avec un objet provenant de la plantation ; une balle en caoutchouc ou un paquet d’élastiques. Sans compter qu’elle a faim ! Après la visite, le bus se dirige vers la frontière Malaise. Les passagers descendent se dégourdir les jambes, pendant que les douaniers vérifient les passeports. Faustine en profite pour s’offrir un paquet de chips et un hamburger. Il n’y a pas de choix, tant pis. Elle a eu tort de se presser. Leur autocar restera bloqué une bonne heure à cause du seul Français visiteur ! (Maxime). Il paraît que les Malais n’aiment pas les Français. Allez savoir pourquoi, se moque Faustine. Heureusement, on finit par leur donner l’autorisation d’entrer dans le pays. Les 49 autres touristes applaudissent ! À Johor, puis à Kuala Limpur, ils visiteront des temples hindous et taoïstes de toute

beauté. Faustine est impressionnée par la luxuriance des jardins et des statues, des autels débordants d'offrandes et de guirlandes en monnaie papier. Au soir, quand la visite se termine, elle garde en mémoire un foisonnement de couleurs et de formes, de parfums et de sons qui l'accompagneront tout au long de son voyage de retour vers l'Europe.

Paris, encore !

Juin 1982. Au retour de Singapour, Faustine s'installe une dernière fois (croit-elle) dans la capitale. Cette fois, c'est chez son amie Mireille. Il y a plusieurs années, cette dernière a trouvé un petit studio à acheter en viager. La chance ou la malchance, a voulu que sa propriétaire, petite chose de passé 80 ans ait rejoint le Seigneur l'année suivante. Mireille, fraîchement larguée après vingt ans de vie commune, a immédiatement investi les lieux. Juste là, c'est un peu serré pour elles deux, mais nécessité fait loi. Faustine n'est pas du genre râleur, elle craint plutôt la solitude. Cette fois, elle a intérêt à s'accrocher, il n'est pas question pour elle de quitter Paris sans le renouvellement de ses permis officiels : travail et séjour. Ce n'est pas parce qu'elle émigre quelques années aux USA qu'elle doit négliger ses acquis sur sol français. Cela conduirait à devoir tout recommencer de zéro un jour, à moins de retourner en Suisse (ça, jamais !). Depuis l'avènement de François Mitterrand, on parle d'Europe, mais il est peu probable que la Suisse se départît de sa sacro-sainte neutralité un jour ; elle est bien trop utile au reste du monde.

En attendant, l’amie Sylvie, la fidèle, l’indispensable responsable de l’agence Manpower de la rue Littré, lui trouve tous les postes d’intérim qu’elle veut. Le premier à la CNP (Caisse Nationale de Prévoyance), rien de spécial à signaler sinon qu’on s’y ennuie à mourir, mais au moins on peut fumer, il y a des cendriers partout ; le second à l’ENSTA (École Nationale Supérieure des Techniques Appliquées). À longueur de journée, Faustine, coincée dans une sorte de placard à balais, y tape des thèses, auxquelles elle ne comprend rien. Heureusement, malgré ses expériences informatiques aux USA, elle n’a pas encore perdu l’habitude de la machine à écrire électrique. Elle tape jusqu’à 80 pages en une seule journée ! Son employeur la félicite et lui demande si elle ne veut pas revenir régulièrement, au moment des remises de thèses. « Parce qu’ils n’ont encore jamais eu personne qui tapait si vite en faisant si peu de fautes ! ». Tu penses si la donzelle est ravie, quel succès ! Oui, mais non, pas question de se lier avec qui que ce soit. De toute façon, elle va bientôt se marier. Voilà qui met fin à toutes les tentatives de séduction.

En plus, s’il y a une chose que Faustine refuse à tout prix, c’est la pointeuse. Cette machine, de plus en plus incontournable, qui flique le travailleur et contrôle ses entrées et sorties : très peu pour elle. Il faut que ses employeurs comprennent qu’ils gagneront à lui laisser la bride sur le cou. Faustine arrive toujours en avance, repart toujours après l’heure, lorsqu’elle a terminé son ouvrage et qu’elle décide que le « patron » en a eu pour son argent. Juste ou pas juste, elle s’en fiche. Conséquence, sans

doute du fait qu'elle n'a pas été jusqu'au bout de ses études par correspondance, et qu'elle ne saura jamais où elle se situe sur l'échelle des valeurs de sa profession. Parfois ça lui fiche des complexes, même si tout le monde lui dit que ça n'a pas d'importance. Jusqu'à présent, elle a eu la chance de n'avoir pas eu à rendre de comptes. Elle a beau jeu, puisqu'elle intervient presque toujours dans des situations de crise. Personne n'a le temps de penser aux libertés qu'elle s'octroie. Par chance, elle est toujours tombée chez des fumeurs qui ne pointent pas !

Tout cela nous amène à fin juillet. Carl et Julie fuyant la touffeur parisienne – l'un en tournée sur les plages avec son orchestre, l'autre dans leur résidence secondaire –, désertent leur appartement de la rue de Longchamp, autorisant Faustine à y emménager à nouveau. Ô joie ! Sitôt installée, et afin d'assurer ses arrières concernant ses papiers officiels, Faustine téléphone à Robert B. le célèbre avocat dans la famille duquel elle a travaillé pendant toute l'année 1979. Il est devenu, entre temps, ministre de la justice de François Mitterrand, puis garde des sceaux. Elle n'a pas oublié qu'il lui a dit, quand elle a quitté la rue Guynemer, de ne pas hésiter à l'appeler en cas de besoin. Dont acte. Après avoir longuement ruminé son discours et bu un petit coup pour se donner du courage, Faustine appelle chez les B. à la campagne, un samedi après-midi. Elle espérait tomber sur la fille de la maison, Sarah, histoire de tâter le terrain, mais c'est le ministre en personne qui répond. Il lui explique que sa fille est à cheval, quelque part dans la nature. Toujours fine diplomate, Faustine fait mine de conclure, puis ajoute très vite : « … au fait, puisque je

vous tiens, est-ce que vous pourriez m'aider à accélérer le processus en ce qui concerne mes permis de travail et de séjour ? ». Gentiment, il lui transmet un numéro de téléphone à appeler de sa part. La Stine remercie chaleureusement et s'exécute lundi matin. À l'autre bout du fil, une voix à peine aimable répond qu'on fera le nécessaire. Mais le schmilblick n'avance pas pour autant, bien au contraire. On dirait que les dossiers sont passés sous la pile. Comme quoi, le piston n'est pas toujours dynamique dans les coulisses du pouvoir ! Quelques semaines plus tard, quand Faustine voudra se rappeler au bon souvenir de Maître B. pour s'enquérir du suivi de son dossier, le numéro aura changé. Elle enrage ; quand on pense que sur la Côte il faut trois ans pour obtenir une ligne, alors que « chez ces gens-là » il suffit de quelques minutes.

Fin juillet, l'intérimaire se voit assigner un job de réceptionniste chez Exxon SA, dont la maison mère est située rue de Ponthieu. Le 8e arrondissement de Paris n'est pas trop loin pour Faustine qui peut s'y rendre à pied depuis son terrier du 16e. Dès le premier jour, elle est chaleureusement accueillie par Françoise, la secrétaire en chef. Facile, il n'y en a pas d'autre. En voilà une qui ne fait pas de chichis. Travaillant exclusivement pour le grand patron, qui l'apprécie tant pour son efficacité que pour son franc-parler, elle partage néanmoins volontiers les moments de présence au standard téléphonique. Le seul inconvénient étant, à part quand tous les chefs sont absents, que les deux femmes ne peuvent pas sortir déjeuner ensemble. Elles décident donc de faire sandwichs et salades communs dans la minuscule

salle de repos. Les autres collègues, tous des hommes, sont bien sympathiques aussi. Entre deux coups de fil, Faustine s'occupe de leur courrier et des sempiternelles photocopies. Rapidement, ils prennent l'habitude de venir confier leurs petits soucis à l'intérimaire, oreille attentive s'il en est, serviable et (presque) toujours de bonne humeur.

Un lundi, tout le bureau est en effervescence. Une « huile », parachutée directement des USA a annoncé son arrivée. « C'est vrai qu'ils sont bien mignons ces petits français, mais il faut les surveiller un peu quand même », doivent-ils se dire chaque fois qu'ils ont envie de se payer du bon temps à Paris aux frais de leur boîte. En clair, toute l'équipe est sur les dents, termine les dossiers promis depuis des lustres, rachète du scotch (en litres), du coca (en hectolitres), met en route la machine à glaçons et remplit le percolateur. Mardi matin, le responsable outre-atlantique, tonitruant quinquagénaire, arrive à l'heure dite. Entrevu de loin, il fait un peu plouc avec son chapeau de cow-boy, sa cravate en ficelle cirée et ses gros godillots vernis, mais il a un beau sourire et la poignée de main optimiste. Dans un premier temps, Faustine se fait discrète, à demi cachée derrière son comptoir. Le grand directeur d'Exxon France embarque son homologue américain dans une visite guidée qui se terminera probablement par un apéro conséquent sur son territoire. Ben non. Quinze minutes plus tard, revoilà les deux magnats à la réception. Grand Patron Frenchie présente alors Faustine « notre réceptionniste remplaçante » à Grand Patron Yankee, qui tombe en arrêt, subjugué. Coup de foudre. On se croirait dans le Petit Chaperon

Rouge de Tex Avery. Le Frenchie, sentant le malaise, s'esquive courageusement, laissant l'autre entamer sa danse de parade toutes plumes dehors. Pauvre Faustine, terriblement gênée, qui n'ose pas rire et ne sait plus où se mettre. L'homme de l'Ouest poursuit l'emballage en règle. Il se réjouit, dit-il, de travailler avec elle, et espère bien qu'elle lui fera visiter la capitale (comme s'il n'était jamais venu !)

Et le cirque de recommencer chaque jour de la semaine. Faustine n'arrive même plus à partager quelques minutes avec sa collègue. Françoise, hélas, semble avoir d'autres préoccupations qu'elle garde pour elle. Voilà donc la réceptionniste entièrement à la merci du séducteur. Elle a beau dire et répéter qu'elle est fiancée ; que son fiancé est vindicatif, le pétrolier lui rétorque avec une régularité de métronome qu'aussi certain que la lune et le soleil occupent le ciel, Faustine et lui sont destinés à partager quelque chose de plus fort (que du roquefort ? pense la jeune femme), d'immuable autant qu'éternel. Ah que voilà un langage abscons ! Mais que faire ? Que dire ? Comment réagir ? Faustine a le double désavantage d'être intérimaire *et* employée. Jamais encore elle n'a eu à subir ce genre de harcèlement de la part d'un employeur. Elle trouve cela assez marrant parfois, mais finit par se lasser à la longue. Les patrons français ne sont pas moins dangereux, mais ils sont plus discrets, ils comprennent plus vite. Un matin Bill (ça ne s'invente pas) propose que Faustine l'accompagne à son hôtel à l'heure du déjeuner. Oh ! En tout bien tout honneur : il a réservé pour trois au restaurant et voudrait lui présenter sa femme. Ah ben, voilà autre chose pense

la brunette. Comment va-t-il me l'amener celle-là ? Pourquoi pas après tout, se dit-elle, autant m'en faire une alliée, elle me protégera.

Ainsi donc marchent-ils, côte à côte, jusqu'au Lancaster, rue de Berri, tout au bout de la rue de Ponthieu. C'est un petit bijou d'hôtel, encastré entre deux immeubles classiques. Faustine comprend pourquoi il attire les anglo-saxons. Tentures rayées bleues, jardin intérieur, carte en anglais qu'elle a largement le temps d'inspecter pendant que Môssieur va chercher sa femme et revient… sans. « Elle n'a pas faim » dit-il sobrement, de l'air de celui qui vient de se faire engueuler. Vous avez choisi ? Faustine opte pour une escalope à la crème avec son petit gratin et ses légumes au beurre ; Bill préfère un poisson. La qualité des mets est extraordinaire. Jamais de sa vie, la secrétaire n'a mangé de plat aussi succulent. On a beau dire, l'argent permet certains bonheurs inaccessibles à ceux qui en ont moins. Dommage que le repas soit quelque peu gâché par l'insistance de Billy à vouloir à tout prix lui faire partager ses élans amoureux. Faustine retire son pied, sa jambe, sa main. Elle finit par signer une paix relative en promettant de venir chercher Madame samedi après-midi. Elles iront magasiner, rue de Passy. En fin d'après-midi tous trois prendront l'apéro chez elle, avant d'aller souper à la Truffière, rue Blainville. Un parcours complet ! Elle explique qu'elle vivait dans cette rue autrefois, et que le restaurant est fameux, il leur plaira. L'Américain paie l'addition, on rentre au bureau.

À peine sont-ils dans l'ascenseur que Bill quémande un baiser de remerciement pour le bon

repas – il n’y a pas de petit bénéfice – et, sans plus attendre, il se sert. Faustine serre les dents, ne laisse rien passer et s’essuie la bouche à l’arrivée. Elle ne fera pas de scandale aujourd’hui, les enjeux pourraient être importants pour son patron français, mais il ne perd rien pour attendre, le Yankee. Au boulot, la vie continue. Françoise trouve cinq minutes pour partager ses soucis. Elle a quitté son compagnon, un magnifique camerounais beaucoup plus jeune qu’elle, hélas totalement irresponsable. Elle a trouvé une autre nounou pour sa fille. Faustine a admiré la photo, la petite est vraiment craquante, puis consolé son amie, toujours amoureuse mais contente d’avoir enfin pris la décision qui s’imposait.

Samedi arrive. Comme convenu Faustine patiente dans le hall du Lancaster à 14 heures. Elle fait connaissance avec Madame Billy qui se prénomme Charlotte mais n’entend pas devenir familière. Comme beaucoup de gens fortunés, elle a ce petit quelque chose dans le regard instaurant une immédiate distance entre la plèbe et son auguste personne. Les deux femmes se font transporter en taxi jusqu’au milieu de la rue de Passy. Là où les boutiques sont les plus jolies. Tout l’après-midi, Faustine sert de dame de compagnie, de suivante, de femme de chambre, à cette Américaine entre deux âges, ni jolie, ni sympathique, sans doute intéressante autrefois *vue de dot*, comme dirait l’autre. La *femme du chef* se plaint amèrement, d’une voix suraiguë, du manque d’appétence des Français pour sa langue. Elle s’ennuie de son Texas natal, que seule une jalousie morbide lui a fait quitter. Faustine s’enquiquine tout autant. De leur côté, les vendeuses de chaussures ne

se privent pas de faire des remarques désagréables à mi-voix. « Pourquoi ne vous faites-vous pas offrir une paire de ces sandalettes, elles vous iraient beaucoup mieux qu'à elle ! » Deux heures plus tard, les deux femmes s'en retournent au Lancaster avec leurs emplettes. Celles-ci déposées, on reprend un taxi direction rue de Longchamp. Faustine s'amuse à leur faire découvrir le magnifique appartement des Laclairière, sans mentionner tout de suite qu'elle n'est pas chez elle. Le magnat du pétrole est estomaqué. Il ne s'attendait pas à ce qu'une simple secrétaire loge dans un endroit si raffiné. Faustine, qui a vu les Aventuriers de l'Arche perdue à sa sortie – la scène où Marion soûle ses ennemis –, a prévu des munitions pour anesthésier le prédateur. Après la visite guidée, elle installe monsieur et madame sur le canapé. Elle leur sert un premier whisky, un second, un troisième, un quatrième, jusqu'à ce que Charlotte et Bill crient grâce et éprouvent le besoin de se reposer. Elle les installe alors dans une chambre puis s'enferme à double tour dans l'autre, pour une « petite sieste ». Après tout, il n'est que 17 heures, ça leur laisse une marge, ils ne sont pas attendus à la Truffière avant 20 heures. Faustine avait vu juste. Malgré ses menaces voilées, Bill n'a pas tenté de la violer sous le nez de son épouse. Par contre, elle a sous-estimé sa propre capacité. Ou alors ils ont exagéré dans le film. Quoi qu'il en soit, elle a la tête qui tourne, ne se sent pas bien du tout, au point que les escargots de la Truffière la rendent malade. Ses « amis » décidant d'interrompre le repas la raccompagnent en taxi jusqu'en bas de l'immeuble. Faustine leur est

reconnaissante de ne pas insister pour monter avec elle.

Toute la semaine suivante, Bill tente assidûment d'obtenir satisfaction. Le soleil, la lune, les étoiles, voués à se rencontrer, etc. toute la galaxie y passe ! Nostradamus, le livre des divinations, la destinée universelle, que ne va-t-il pas inventer ? Ils sont d'un ridicule ces petits vieux libidineux, c'est pathétique ! Et celui-là, quand il a une idée en tête, il ne l'a pas ailleurs (ben si, justement). Heureusement que Françoise est attentive et traîne toujours à portée d'oreille. Mais que le temps s'étire ! Pour finir, l'intérimaire en a tellement marre qu'elle décide de frapper un grand coup. Si ce n'est pour elle, ce sera pour les autres victimes de ce satyre, passées et à venir ! Le jeudi soir, profitant d'une réunion prolongée des grands chefs du bureau, elle se rend à l'hôtel Lancaster, se fait annoncer dans la suite de Madame Charlotte. La femme du magnat trône sur son lit, déjà assise donc. Pas plus mal, se dit Faustine, qui demande tout de go à l'intéressée, s'il est vrai, comme le prétend son mari quatre fois par jour (au moins), qu'elle est indifférente à ses frasques et qu'il a sa permission officielle de sauter sur tout ce qui bouge. « Bien sûr que non ! » rétorque celle qui a failli être trompée une fois de plus, avant de se noyer dans une crise de larmes. Craignant que ça dégénère en crise de nerfs, Faustine ouvre deux mignonnettes de scotch prélevées dans le frigo, en impose une cul sec à la pauvre femme, boit la seconde, puis ronge son frein en écoutant patiemment la litanie des malheurs de la riche américaine. Elle a accompagné son époux en Europe parce qu'il s'était entiché, à Dallas, d'une

gamine de vingt ans. Trois fois déjà elle a menacé de divorcer, chaque fois il a réussi, in extremis à l'en dissuader. Mais là, là, c'est trop ! Oh, non... supplie Faustine intérieurement. De fait, le lendemain, au bureau, sitôt passée la porte, Bill plante ses yeux dans les siens. Il a le regard triste. Il murmure, presque imperceptiblement :

— Pauvre vieille Charlotte, qu'est-ce que tu lui as fait ? Vraiment, elle ne méritait pas cela.

Faustine perçoit toute l'injustice de la situation. Comment ? c'est elle qui devrait se sentir coupable, alors que c'est lui qui a tout provoqué ! Elle ne regrette pas son geste une seconde. Dents serrées, sa colère monte : qu'ils aillent au diable ces multimillionnaires arrogants qui s'arrogent un droit de cuissage systématique. Qu'ils se débrouillent donc entre eux avec les conséquences de leurs actes ! Et si elle a vengé quelques victimes impuissantes au passage, eh bien tant mieux !

Le 9 août, après avoir entendu parler de la fusillade de la rue des Rosiers, le couple texan prend prétexte de l'insécurité permanente de la capitale pour repartir chez lui. Décidément la France est loin d'être ce paradis de filles faciles et de sérénité qu'on leur avait vanté.

Une galère après l’autre

Rame ma fille, rame. Sitôt les texans évacués, c’est au tour des parents de Faustine de tirer le signal d’alarme. La barge coule sur le lac Majeur. Comprendre par là qu’ils ont remis les deux magasins de Lugano avec pertes et fracas, puis déménagé à Lausanne, juste en dessous de la cathédrale. Papa a encore trois ans à tirer avant la retraite, maman seize. Elle s’est inscrite au chômage, mais il faut patienter deux mois avant que les indemnités tombent, et l’argent a fondu. Il ne reste presque plus rien pour le loyer et la nourriture. Faustine écrit à Maxime, paniquée. Elle va devoir soit rejoindre ses parents et trouver un emploi à Lausanne pour les aider, soit les faire venir chez eux aux USA. Maxime saute sur le téléphone.

— Il n’en est pas question ! Tu rentres ici dès que tu as reçu tes papiers. On a été assez séparés. Et je ne veux pas des Muller chez moi et je refuse qu’ils te gardent en otage. Si tes parents ont besoin d’aide je leur enverrai de l’argent.

Plusieurs allers-retours téléphoniques sont nécessaires pour se mettre d’accord sur le chiffre de cinq mille francs suisses. Ceux-là même que Maxime a péniblement économisés et déposés dans une banque

du pays. Ouf ! Les parents sont en sécurité. Faustine conserve sa liberté, mais sans doute humiliée d'avoir dû en passer par là, la Reine Mère ne rate pas une occasion d'être sarcastique.

— Bien sûr qu'il nous a rendu service, mais tu sais, dans certains pays, les filles, on les achète pour bien plus que ça. Cinq mille balles c'est toujours pas autant que trois chameaux !

Un autre jour :

— Tu sais, quand il t'a enlevée, on a eu un sacré manque à gagner. C'est sa faute tout ça, alors c'est normal qu'il compense !

Et ainsi de suite. Faustine se sent de nouveau comme une marchandise. Parfois, elle sourit intérieurement en se disant qu'après tout, peu d'humains peuvent se targuer de valoir cinq mille francs, dans un monde où le prix de la vie en général est considéré comme « *peanuts* » cacahuètes. D'autres fois, elle a honte de la mentalité de ses parents et de ce prétendu humour bâlois dont sa mère s'enorgueillit. Elle se le tient pour dit cependant et jamais elle ne répète ces persiflages douteux à Maxime.

La mission chez Exxon SA terminée, Sylvie envoie Faustine chez Sumitomo France. Commerce de gros, sis sur les Champs Élysées.

— Ah flûte alors ! Encore chez les friqués. T'es au courant que les sandwichs coûtent un bras dans ces coins-là ?

— Désolée ma Stine, c'est tout ce que j'ai pour le moment. Essaie le Maquedo des Champs, paraît qu'il est correct.

— Sauf qu'il est deux fois plus cher. Tans pis, je prendrai ce qu'il faut depuis chez moi.

Ce n'est pas tant le fait de cantiner qui est dérangeant, c'est juste que cela prive Faustine de distraction pendant sa pause. S'installer une demi-heure sur une terrasse en plein soleil, surtout en été, rend les journées de travail bien plus agréables, non ? Enfin, on ne choisit pas toujours. Quand Faustine se présente, lundi matin, elle est accueillie par un jeune Asiatique d'une politesse exquise. Il lui désigne sa place, en face d'une jolie blonde prénommée Alice. Cette dernière détaille à Faustine les divers bordereaux qu'elle est censée remplir pour dédouaner les marchandises importées par la société. Ils sont tous plus compliqués les uns que les autres. Elle n'a pas encore compris le quart de la moitié du premier, que le jeune homme revient et lui demande de le suivre. Faustine accompagne l'homme jusqu'à une double porte au bout d'un long couloir. Là, il lui fait signe d'entrer, seule. Faustine pousse la lourde porte et se retrouve… en Chine ! La jeune femme avance entre deux rangées de paravents laqués, aux dessins – fleurs, oiseaux, cascades dans un foisonnement de couleurs et dorures – merveilleux, de lourdes tentures confinent l'atmosphère emprisonnant les volutes des bâtons d'encens qui brûlent sur plusieurs petits autels. Des photographies en noir et blanc décorent les murs. Droit devant, un Chinois d'âge respectable est assis, derrière un large bureau laqué de noir. À ses côtés, un homme, Asiatique lui aussi, prend des notes. Le vieillard est vêtu d'un superbe kimono brodé et d'un chapeau traditionnel en soie. Le secrétaire vient à la rencontre de Faustine, lui fait signe de

s'approcher. Elle obéit. Le patriarche la regarde de bas en haut, hoche la tête, puis la renvoie d'un geste de la main. Pas un mot n'a été prononcé. Faustine repasse par le couloir, elle rejoint sa place dans un silence de plomb.

À midi, elle n'a pas le temps de déballer son sandwich qu'Alice lui propose de l'accompagner. Il y a un petit restaurant asiatique, à deux pas, où elle a ses habitudes, et ce n'est pas cher du tout. Alice initie Faustine à un cocktail contenant de la liqueur de litchi. On est loin des bons jus de fruits de Singapour, mais ça se laisse boire sans soif ! Une fois, deux fois, trois fois. Les deux femmes discutent tant et plus à langues déliées. Alice a vécu la même expérience que Faustine quand elle été engagée. Bien qu'impressionnée, tout comme son amie, elle ne s'en est pas formalisée, trouvant la chose plutôt exotique. Bien vite, elle en vient aux sujets qui l'intéressent : son amant du moment, et la destination de leurs vacances au mois de septembre, quand la secrétaire que Faustine remplace sera rentrée. Il est quinze heures quand elles regagnent leur travail. Pendant le déjeuner, Faustine s'est étonnée à plusieurs reprises de ces libertés. Alice lui a répondu que personne ne les surveillait et du moment que le travail est fait correctement, personne ne dira rien.

C'est bien joli tout ça, mais à force d'aller au restaurant, même s'ils ne sont pas chers ; à force de rapporter des cadeaux coûteux à sa logeuse pour payer son loyer ; à force d'aider les autres avec des cinquante francs ici ou là, Faustine finit par être à sec. Alors, quand elle va chercher son chèque vendredi

soir, elle demande à Sylvie si elle n'aurait pas un petit boulot complémentaire pour ce week-end.

— Oui, j'ai quelque chose ! Un dépannage qui vient de tomber. Mais je ne suis pas sûre que ça te plaira !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il s'agit d'aller faire la vaisselle aux Galeries Lafayette.

— Voilà qui est rigolo, une nouvelle aventure !

— Je te préviens tout de suite, c'est dur et très mal payé.

— Je m'en doute pour ce genre de boulot, mais ça sera toujours autant de pris. J'ai souvent rêvé de voir l'envers du décor de ces grands magasins.

— Ah ? Tu ne crois pas que ça sera l'enfer du décor plutôt ?

— Ben, pour le savoir, faut aller voir.

Et le samedi matin, Faustine se présente à l'entrée de service des bien nommées galeries farfouillettes. Elle a emporté un tablier, des baskets, des gants, on lui donne un bonnet de protection. Il s'agit de prendre la vaisselle sur le tapis roulant et de la placer dans des paniers. Plus loin, une autre « esclave » dispose les paniers dans les machines. Certaines pièces sont si sales qu'il faut les rincer d'abord à la plonge en faisant un demi-tour sur la droite. Ici, Faustine est la seule Blanche. Cela fait immédiatement vibrer chez elle une corde de solidarité. Elle est heureuse de pouvoir compenser, réparer même, vis-à-vis de l'Afrique, de la Tunisie, de l'Algérie, les dommages causés par des siècles de colonialisme et d'injustices diverses. Et, bien entendu qu'elle va y arriver à elle toute seule ! La pauvre idiote ! Loin de ces

considérations, la cheffe, tout au bout là-bas gueule tout ce qu'elle peut.

— Allez les filles, plus vite, avancez, on se bouge ! Qu'est-ce que tu fous, toi la nouvelle à rêvasser, tu ne vois pas toute la vaisselle devant toi ? T'attends quoi pour t'y mettre ?

Et Faustine de galoper, de courir dans tous les sens, d'être partout à la fois et de tirer la langue. Il fait chaud, elle transpire, de l'eau lui coule dans les yeux, la vapeur la brûle, les gants la gênent, ses jambes fatiguent. Bientôt, les clients ont fini leur repas et la vaisselle s'empile encore et toujours, ça n'en finit pas. Les verres ici, les couverts là, les assiettes plus loin, et rincer et poser et pousser et porter. Dans le lointain, elle perçoit des fenêtres, ouvertes ou fermées ? Impossible de discerner si elles sont nombreuses à travailler ainsi d'arrache-pied. La cadence est si rapide, si impitoyable, qu'à certains moments elle en pleurerait de fatigue. Et puis, elle ne comprend pas non plus pourquoi l'autre n'arrête pas de déverser sa rage. Est-ce que c'est vraiment nécessaire quand on est tous dans la même galère de se tirer dans les pattes en plus ? On ne pourrait pas être solidaires ? Un peu ? Entre femmes ? Non ? Non. Elle n'en saura pas plus. Enfin, l'épreuve s'achève. Faustine file aux vestiaires, se change fissa – il va lui falloir des heures pour se débarrasser de l'épouvantable odeur –, ne dit même pas au revoir et prend la porte. Le responsable l'arrête au passage :

— Tu Bosphores, toi (comment il a vu ça lui ?), tu reviens lundi !

— Euh, non. Merci. Sans façon. Bye.

Faustine, sort du purgatoire, respire un bon coup. Elle se trouve au même étage que la cafétéria dont elle avise soudain tous les présentoirs, déjà approvisionnés pour le goûter. Ces beaux gâteaux, comme ils font envie ! Elle a faim, elle a soif. Elle remplit son plateau, s'assied dans un coin et dévore la moitié de ce qu'elle vient de gagner. Ce côté du décor est bien plus sympa, finalement !

Rue de Longchamp, une lettre de Maxime attend la jeune femme. Il écrit depuis Cagnes où il est passé prendre ses filles. Il les emmène en vacances à l'île d'Oléron. Il raconte qu'il leur a remis les kimonos achetés par Faustine à Singapour. Elles en ont été enchantées. Il a déjà donné le foulard Hermès à sa mère, la dernière fois qu'il est allé la voir. Elle l'aime beaucoup. Est-elle dupe ? Se demande Faustine. Pense-t-elle que c'est son égoïste de fils qui le lui a choisi ? Mystère. Maxime lui annonce encore qu'aux USA, la juriste de la société tient le bon bout pour l'obtention de sa carte verte. Il espère que de son côté Faustine va bientôt recevoir ses propres papiers de légitimité français et que fin août ils pourront rentrer ensemble comme prévu. Il a entendu parler de la bombe dans le restaurant Goldenberg, rue des Rosiers. Il veut que sa chérie fasse très attention à elle. Qu'elle rase les murs, qu'elle ne se mêle pas à la foule, mais qu'elle ne reste pas seule non plus. Avec tous ces actes de violence, la France vit des heures difficiles ; vivement qu'ils rentrent aux US. Il revient sur ce film : « Missing » de Costa Gavras, qu'ils ont vu quelques semaines plus tôt. Il qualifie les larmes de Faustine d'hypocrites. Il prétend que ce film est pure propagande dans un contexte où la grande Amérique

s’apprête de nouveau à exercer son hégémonie. Il n’a sans doute pas tort, mais qu’est-ce qu’elle en sait Faustine de tout cela ? Elle, elle a juste pleuré parce qu’elle s’est mise à la place de l’actrice Sissy Spacek dont on a assassiné l’amoureux. Maxime demande également à Faustine, lorsqu’elle retournera voir ses parents, de leur donner tout leur argent français. Le dollar a encore pris de la valeur, lui-même a vendu ses francs au prix fort.

Lundi matin, Faustine rempile pour une semaine chez Sumitomo. Elle se passe aussi bien que la première. Travail le matin, déjeuner de 13 à 15 heures, rebelote jusqu’à 19 heures. Elle remplit des centaines de bordereaux. Si elle ne sait pas encore ce qu’elle veut faire de sa vie, désormais elle sait ce qu’elle ne veut plus ! Le jour de son départ, on revient la chercher pour présenter ses respects à *Puyi-dernier-empereur*, comme elle le surnomme depuis sa première visite. En passant devant les autels, elle est tentée de souffler sur les bougies et de faire un vœu. Et si ?

Entre terre et ciel

À peine rentrée à Gainesville, Faustine retrouve la petite Fiat avec plaisir. Elle reprend ses marques dans la grande maison du 1424 Vint Hill road. Mal conçue, froide et sans caractère, elle n'est pas pratique du tout cette baraque. La jeune femme la fuit dès qu'elle le peut. Chaque matin, après avoir conduit Maxime, elle glande au bureau en quête de nouveaux mandats. À force de prouver par de menus exploits qu'elle sait se rendre utile, Donald-le-big-boss la rajoute sur le « pay-roll » (registre des salaires). Faustine sera payée à l'heure, à elle d'en fournir le décompte ; elle travaillera à la demande, au gré des besoins des différents secteurs. On a toujours besoin d'une petite main chez soi. Elle ne demande pas mieux qu'un temps partiel. Cela lui garantit un maximum de liberté. Tout ce qu'elle souhaite réellement, c'est une occupation. Si en plus elle bénéficie d'un bon équilibre entre l'entretien de la maison, le service « traiteur » pour Maxime, et quelques petits travaux lui permettant de garder à la fois ses neurones en activité et un pied dans le monde du travail, tout est parfait. Comme toujours, elle se fiche du montant de son salaire. Il s'agit bien là de beurre dans les épinards, parce qu'avec du beurre… c'est meilleur !

Comme le dit la pub. Aussi, elle dépense ses sous sans vergogne, au grand dam de Maxime, qui ne contrôle plus rien.

Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. En refusant d'endosser ses responsabilités – faire d'elle une honnête femme –, en minimisant systématiquement son ressenti, en ignorant ses valeurs, il annihile toute velléité de collaboration. Exemple :

— Bonjour, mon amour ! Comment va ton *petit* boulot ? Tes *petites* affaires, tes *petits* achats, tes *petits* projets, etc.

Tout ce qui concerne Faustine est toujours petit, prétendument mignon, insidieusement dévalué. Mais attention au retour de bâton le jour où elle se rebiffe et s'avise de lui rendre la monnaie de sa pièce :

— Mon *petit* boulot avance bien mon amour, et toi, ton *petit* séminaire, a-t-il obtenu le succès attendu ? Et tes petites conférences ?

Nous tairons la réaction de l'Homme (il a été assez virulent quant à l'énooooorme Importance de son Apport à la Marche du Monde, fermons la parenthèse). Faustine, malgré plusieurs mois de vie commune, n'a aucune notion du budget de leur ménage. Maxime sort un fric fou pour transporter ses filles de droite à gauche, payer leur pension ainsi que leurs loisirs. Il pourvoit en outre à leur propre loyer, nourriture, habillement, voyages, etc. Il se débrouille bien dans l'ensemble, grâce à un sens de l'opportunisme incroyablement développé. Faustine est à bonne école ; cela lui servira plus tard. Maxime profite de chaque occasion (séminaire ou consulting) pour cumuler avec des vacances. En général aux Arcs, où il joue deux, voire trois fois par an, séjour offert

– dans un cinq étoiles ! – pour lui-même et sa famille. Il est incroyable ! Alors que pour tout un chacun, les vacances coûtent, les siennes, au contraire, ne lui apportent que des avantages, et cela uniquement parce qu'il sait souffler dans un (petit) bout de bois nommé clarinette. Pour le reste, toutes les voitures sont louées aux frais de la boîte – il n'a pas perdu sa manie de débrancher le compteur quand il loue à son compte – et, bien sûr, les chambres d'hôtel sont réservées pour une personne, même lorsqu'ils sont deux.

Faustine, sans vue d'ensemble de la situation, ni distance suffisante, ne peut se rendre compte de la gymnastique permanente à laquelle son compagnon se soumet pour satisfaire le monde en général et lui-même en priorité. Aussi, elle ne saurait collaborer efficacement, puisqu'avec sa sale manie de la mettre devant ses forfaits accomplis, il ne lui confie jamais ses intentions à long terme. D'où des dissensions et malentendus permanents. Faustine a beau jeu de taxer son conjoint de radin, puisqu'elle le voit « gratter » en permanence partout où il le peut. Digne descendante en cela de sa mère, elle ne parvient pas toujours à dissimuler un léger mépris. En vraie lionne aoûtienne, Faustine a besoin d'admirer son homme, il se doit d'être viril, brillant et généreux (rien que ça !). De son côté, Maxime a beau jeu de critiquer une compagne dont les goûts pour la boisson et le tabagisme n'aident pas à faire des économies. Encore heureux qu'elle n'aime ni les bijoux ni les fourrures !

Chez Don White, Inc., les tâches que l'on confie à Faustine, sont multiples. Organiser un cocktail de bienvenue, y ajouter une séduisante « *French Touch* »,

mettre à jour la bibliothèque technique, dépouiller les questionnaires ou encore nettoyer la liste d'adresses d'envoi des brochures. On ne se rend pas compte à quel point le travail de fourmi qui consiste à effectuer sérieusement de simples changements d'adresses, en rectifiant ou éliminant les données obsolètes, permet d'éviter un énorme gaspillage de papier et de frais postaux. Faustine est vite devenue une pro en géographie américaine. Donnez-lui un nom de ville, elle vous cite automatiquement l'État où elle se trouve. On la mande également pour traduire des télex et des courriers français ou allemands. Partout où elle peut se rendre utile, vous la verrez.

La seule qui n'est pas contente, c'est Pamela, la comptable, qui rempile à chaque *paycheck* dans son cours de morale culpabilisant. Venant de la part d'une nana qui a refusé de demander la nationalité américaine parce qu'elle a fumé des joints dans sa jeunesse, et ne veut pas mentir au questionnaire d'entrée (à la question vous est-il arrivé de consommer de la drogue ?), cela n'a rien d'étonnant. On voit tout de suite le genre de perfectionniste que c'est. En attendant, Faustine fait le poing dans sa poche, baisse la tête et passe à autre chose ; si le grand patron n'y voit pas d'inconvénient, ce n'est pas une comptable qui va lui faire peur (mais quand même, ça la mine). Ce soir, quand Maxime rentrera, elle s'en déchargera sur lui, une fois de plus. Pas question de tout garder pour elle.

Seulement, quand Maxime rentre, il n'est pas seul. Jeff, le batteur de l'orchestre, Katy sa femme, et Brian leur fils arrivent en même temps que lui. Faustine file dans la cuisine. Katy a apporté des

travers de porc, quel régal ! Avec des pommes de terre rôties et une salade, voilà qui augure bien de la soirée, d'autant qu'il reste du gâteau d'hier, non ? Jeff n'est pas venu sans arrière-pensée. Il a été approché par un de ses amis qui se marie et aimerait engager l'orchestre. La prestation aurait lieu à Atlanta, en Géorgie, le dernier week-end de septembre. Est-ce que Maxime serait d'accord ?

— *Yes of course* ! Mais on irait comment ? Et combien de temps ? Je dois être rentré lundi matin.

— Rien de plus simple, tu as ton brevet de pilote ? Moi aussi. Mon frère me prête son *Cessna*. En deux heures on est à Atlanta. On joue ; aller-retour dans la soirée. Tu pourras prendre le manche !

— Fantastique ! Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas volé ! C'est quand déjà ?

— Dans quinze jours.

Quelle expérience ! Voler dans un tout petit coucou. Faustine explose de joie ! Elle sait que c'est courant aux USA, où on prend l'avion entre les villes, comme le bus à Paris. Pour preuve : les innombrables aérodromes qui parsèment le pays. Elle sait que Maxime possédait son propre avion autrefois, construit de ses blanches mains, il s'en est servi pour descendre sur la côte avec femme et enfants (enfin presque : avec femme enceinte), mais pour elle ce sera une première. Elle frétille d'impatience. La Géorgie, Atlanta. Minute ! n'est-ce pas la ville de Scarlett O'Hara ? Et la plantation, comment sera-t-elle ? Faustine se demande si *Tara* existe toujours, pour autant qu'elle ait existé autrement qu'en décor de cinéma. Peut-on la visiter ? Et les maisons d'Atlanta ; ont-elles été reconstruites après la Guerre

de sécession ? Elle a tellement lu et relu le livre de Margaret Mitchel, vu le film surtout, que la musique d'*Autant en emporte le vent* tourne en boucle dans sa tête : lala la la, lala lalaaa, lala lalaâââ, lala la la… Bien entendu qu'elle ne laisse rien paraître de ce côté fleur bleue devant Maxime. Déjà qu'il lui reprochait ses rares faiblesses pour Cosmopolitruc et Confidenchose, il pourrait recommencer à se moquer d'elle si elle avouait son penchant pour *Scarlett*, comme autrefois pour *Caroline Chérie*. La seule chose qu'elle lui reproche, à la frangine, c'est son amour imbécile pour ce falot d'Ashley Wilkes. Quel manque de goût ! Elle-même aurait compris immédiatement toute la passion qu'elle aurait pu vivre avec Clark Gable. Enfin, elle se souviendra qu'on peut fabriquer une robe de princesse en se servant d'un vieux jupon en satin rouge et d'un morceau de voilage.

Le jour J arrive enfin. Faustine a revêtu pour l'occasion une longue jupe gitane et un corsage romantique en broderie anglaise. Parfaite *mistresse* de plantation. Dommage que les guêpières n'existent plus, quoique, si elle veut boire en toute liberté. Comme convenu, le couple retrouve Jeff à l'aérodrome. Seul. À la dernière minute Katy a préféré rester pour s'occuper de Brian, leur fils. Elle n'a pas trouvé de baby sitter, en outre, s'ils ont un accident, Brian perdrait ses deux parents à la fois. Faustine comprend. Elle grimpe dans l'oiseau et s'installe à l'arrière, dans un minuscule siège baquet. Visiblement, elle est dans un deux places bricolé. Elle a une ceinture, mais c'est tout juste. Visibilité nulle, à part le profil du pilote qu'elle connaît par cœur. Pas de bol. En plus, elle a oublié son livre. Ça va être gai !

Quelques instants plus tard, après un décollage parfait, effectué par Jeff, ils sont dans les airs. Le coucou vibre et tangue de tous les côtés. C'est assez impressionnant quand la vue manque. Faustine expérimente la boîte de sardines volante entourée de nuages dodus. Heureusement, il n'y a pas de trous d'air. À part ces quelques cumulus, le ciel est d'huile. Maxime, qui a pris le manche après le décollage, la console en lui disant qu'ils volent au-dessus d'un léger voile de brume, suffisant pour masquer le sol. Pilote et copilote ne peuvent pas non plus admirer les jolies fermes ni les champs de cotons. Tu parles d'une expérience. Les deux interminables heures finissent par passer et le coucou par atterrir. Maxime a piloté pendant toute la durée du voyage, sauf pour le décollage et l'atterrissage. Faustine a eu tout le temps de le prendre en photo.

La plantation tient ses promesses. Sise au milieu d'un immense domaine, probablement prospère au temps de l'esclavage, elle a de beaux restes. La maison est d'époque, avec ses colonnades et son balcon en fer forgé qui court sur tout l'étage. Fauteuils et balancelles sont disposés un peu partout. Le parc a été entièrement décoré pour la cérémonie. On n'attend plus que l'orchestre, qui se met rapidement en place, et entame la marche nuptiale de Mendelssohn sur un signe du factotum. La mariée s'avance, au bras de son père jusqu'au dais fleuri sous lequel l'attend l'époux en devenir. L'officiant officie, Faustine est assise au dernier rang, beaucoup trop loin pour entendre les mots échangés. Sitôt que la cérémonie prend fin, la mariée lance son bouquet, Faustine, qui s'est approchée, le rate de peu.

L’assemblée applaudit bruyamment, puis se dirige vers le buffet et la piste de danse. Dans ce pays, explique une bonne âme, les photos avec la famille et les proches se font à l’avance. Cela permet de choisir le temps idéal. « Oui, mais alors, le marié a déjà vu la robe de mariée, chez nous cela porte malheur ! ». Manifestement ce n’est pas le cas ici. L’Américain est pragmatique et efficace, *time is money,* on n’a pas fini de le dire. Si vous voulez du romantisme, ma petite, il va falloir l’inventer. L’orchestre passe à la partie récréative de sa prestation. Faustine s’approche du buffet des boissons. À part Maxime et Jeff qui sont occupés tous les deux, elle ne connaît personne. Sans doute que les amis du marié pensent qu’elle fait partie du groupe des amies de la mariée et vice et versa. Sans pousser la réflexion plus loin, elle sirote son premier *Bloody Mary* en toute impunité, après quoi elle se balade partout dans la maison. À la pause, Maxime venu à sa recherche la trouve dans le grand salon. L’endroit est idéal pour une photo souvenir. Un serveur, happé au passage, accepte la corvée de bon gré. Faustine, déjà bien pompette – le *Bloody Mary* ayant été largement suivi par divers autres produits illicites –, est à demi allongée sur le canapé. Son compagnon se tient debout derrière elle dans une pause de macho authentique. Quel cinéma ! Dommage que ses pantalons soient à la mode « feu de plancher ». Ils en rient encore en rejoignant l’aérodrome, vers deux heures du matin. Autant l’aller était décevant, autant le retour, sur fond de voie lactée scintillante, est féerique. Depuis l’aérodrome de Manassas, le trajet en voiture se déroule dans un silence absolu, Maxime n’a même pas allumé

l'autoradio, tant ils sont comblés tous les deux. Faustine est encore sous le coup de l'émerveillement. Ce voyage restera pour elle un souvenir inoubliable.

Une belle rencontre

Une lettre attend Faustine dans sa boîte. Françoise lui a écrit ! Rappelez-vous, c'est la secrétaire rencontrée chez Exxon SA, à Paris. C'est bien la première fois que Faustine a une amie qui répond à ses lettres ! D'ordinaire, à part sa mère qui se contente de brèves missives, les autres ne se donnent pas cette peine. Toutes préfèrent le téléphone. Tu parles si c'est pratique depuis les USA, avec un Maxime qui rouspète quand la note dépasse dix dollars !

Aussi, c'est fête pour la jeune femme, qui entend déguster son courrier avec délectation. Après le petit rituel immuable. D'abord, attendre d'être seule, puis se préparer quelque chose à boire – un verre de vin fera l'affaire –, installer le cendrier, les cigarettes et le briquet, enfin se lover bien à l'aise dans le fauteuil ou sur le canapé. Un peu de musique douce accompagnera agréablement l'événement. L'enveloppe, soigneusement ouverte afin de ne pas perdre l'adresse de l'expéditeur figurant au dos, Faustine extirpe le contenu, déplie les pages, parcourt quelques lignes et… fond en larmes. Françoise lui écrit qu'elle est à l'hôpital Bichat, avec sa petite de quatre ans. On leur a diagnostiqué une saloperie de

maladie immunodéficiente. En fait, elle ne sait pas trop de quoi il s'agit. Il paraîtrait que ses globules blancs ne font pas leur travail. Pour l'heure, elle ignore combien de temps elle restera en soins, les médecins ne sont pas très optimistes malgré les nouvelles transfusions. Faustine répond immédiatement à son amie pour la rassurer et la consoler. Cela ne peut pas être bien grave, elle est jeune encore, et sa fille est un bébé. « Tu verras, tout va bien se passer » conclut-elle. Hélas, elle n'entendra plus jamais parler d'elles. Le SIDA commence tout juste ses ravages.

Novembre 1982. C'est le mois du Thanksgiving, cette fameuse célébration américaine rendant grâce d'avoir survécu au génocide indien (juste pour voir si vous suivez). Cette année, Maxime et Faustine sont invités chez les Estaver ; un couple d'artistes que Max avait rencontrés dans une cave à Jazz de Washington, fin 1980. Ils s'étaient revus pendant le séjour du jeune Jack Laclairière, au printemps 1981, et avaient organisé une jam session d'enfer. Il y avait Paul Estaver à la contrebasse, Maxime à la clarinette, Jack à la trompette, et enfin Bill Riddle, un tout vieux batteur – qui avait connu Louis Armstrong –, à la batterie. Ce jour-là, Faustine avait fait la connaissance de Barbara et Forest Person, venus en tant qu'auditeurs enthousiastes, accompagnés de leur fille Lori, une malicieuse petite chose toute en boucles rousses.

Paul et Lynn, vivent dans une maison de deux appartements, à proximité du bureau de Maxime. En plus d'être un honnête contrebassiste et de travailler pour le gouvernement (à quoi ?), Paul est écrivain. Il

vient de remporter un prix littéraire. Thanksgiving tombe à point pour fêter cela. Donald et Colleen White, les patrons de Maxime, sont venus en voisins, les propriétés se touchent. La locataire du rez, une adorable mamie, est aussi de la fête, ainsi que les enfants de Lynn, et le trio Person. Le repas est délicieux. L'énorme dinde farcie trône en bonne place, accompagnée de confiture d'airelles, épinards à la crème, purée de pommes de terre noyée d'épaisse sauce brune, et de petits pois. En dessert : un gâteau à la courge, un autre au chocolat. Avant le repas, Lynn rend grâce et raconte sa version de la légende de Thanksgiving. La fête d'action de grâce symbolise le repas que les Indiens ont partagé avec les colons en 1621, alors que ces derniers mouraient littéralement de faim. Non contents de leur sauver la vie, ils leur ont également fourni des semences et appris à pêcher. C'était bien généreux de leur part, sachant qu'en retour les colons leur ont offert les germes de maladies européennes, encore inconnues sur le nouveau continent, qui ont contribué à décimer leurs populations. Faustine ne connaissait pas cette version de l'histoire. Un ange passe, vite chassé par le rire communicatif de Lynn qui entame la dinde sans transition. Malgré l'interdiction, les hommes se mettent à parler politique. Paul raconte : depuis que les autorités de Washington ont fermé les routes de la ville aux véhicules à conducteur unique, il est obligé de partir à 5 heures du matin. Fonctionnaire, il commence à 9 heures. Il n'a trouvé personne pour covoiturer depuis sa lointaine banlieue. Subséquemment, il arrive en bordure de la capitale vers 6 heures trente, ce qui lui laisse deux heures,

grosso modo, pour dormir dans sa voiture ou pour écrire. C'est ainsi qu'il a terminé son premier roman. Celui qui vient d'être primé. Peut-être que si les ventes s'envolent il pourra s'arrêter de travailler, qui sait ? Il y a deux ans, il a subi un triple pontage coronarien et juste là, il n'aurait rien contre une retraite anticipée.

Faustine, curieuse, lui demande de quoi parle son livre. Paul y écrit sa rencontre avec Lynn, leurs premières années ensemble. Lynn est une jeune veuve, son mari s'étant crashé en Cessna lors d'un violent orage. Du jour au lendemain, la voilà seule avec deux ados : Todd, et Dona. Cette dernière est une jeune Indienne adoptée, traumatisée et caractérielle. Paul, fraîchement divorcé, remarque cette femme au sourire ravageur (oh, le beau cliché !), il lui confie alors qu'ils se croisent pour la centième fois à la station service :

— Je suis un vieux camion, J'ai beaucoup roulé, mon capot est amoché, mais mes jantes sont solides, j'ai passé le dernier contrôle ; je suis encore bon pour quelques kilomètres, est-ce que tu veux bien faire un bout de route avec moi ?

À quoi Lynn avait simplement répondu : « oui ».

Faustine adore écouter ce genre d'histoires. Depuis toujours, la vie des autres la passionne, qu'ils soient célèbres ou anonymes, avec une préférence pour les seconds. Tant de vies sont de véritables romans ! Il n'y a qu'à voir : Lynn vient de la Nouvelle-Orléans. C'est une survivante ; intelligente autant que belle, et dure à la tâche. Elle a suivi son mari qu'elle adorait dans ce trou perdu de Gainesville. L'endroit idéal pour élever des pur-sang sur leur propriété de

94 hectares. Quand il est mort, elle a été obligée de revendre ses chevaux, n'en gardant que deux qu'elle monte quotidiennement. Ensuite, elle a cherché du travail, pour nourrir leurs enfants. Dès lors, on la retrouve partout. Les vendredis et samedis soirs au Country Club où elle gère l'organisation du service ; les autres jours dans les magasins de la ville où elle fait des remplacements, ou encore à la bibliothèque, etc. Lynn est un véritable exemple de résilience. Comme si cela ne suffisait pas, artistiquement douée, elle exécute des portraits au pastel qu'elle revend sans peine. Voilà quelqu'un dont Faustine ne renierait pas l'amitié.

Parmi les autres invités, les Person, Forest et Barbara, sont un peu moins flamboyants. Lui dirige la banque de Warrenton pendant que sa femme s'implique dans quantité d'associations caritatives. Tout ce beau monde se retrouve régulièrement au Country Club, où Faustine est chaleureusement réinvitée. Lori Person, leur fille de dix-huit ans, que Faustine sera amenée à revoir souvent – elles sont presque de la même génération – poursuit des études de journalisme à l'université de Radford. Avec beaucoup d'humour, elle raconte sa vie sur le campus à sa nouvelle amie, tandis que les hommes sortent leurs instruments et commencent à jouer. *Sweet Giorgia Brown* succède alors à *Creole love call* et *Egyptian fantasy à On a slow boat to China.* Stine soupire de bonheur, qu'il est rassurant ce bon vieux jazz !

Thanksgiving est à peine passé que Maxime et Faustine sont mandés au week-end annuel regroupant les vice-présidents et la direction générale de la

société. Cette fois, on ira dans une *log cabin* (cabane en rondins) ou station d'hiver, dans les Shenandoah Mountains avec Donald, Colleen et tous les autres VIP de la boîte. Alcool, bouffe, ennui, voilà le programme ! Il y a intérêt à emporter de la lecture vu qu'à part la nature, il n'y aura rien à voir. Faustine n'en a rien à faire, des petits sapins. Elle espérait un week-end à New York ou au moins au bord de la mer, mais Colleen se montre si heureuse qu'elle n'a pas envie de ternir sa joie. Pendant que les hommes se dispersent en tempêtes de cerveaux (dans leur cas, il s'agit plutôt d'ouragan), les épouses se promènent dans les bois, Faustine n'a pas pu y échapper. Hélas, les loups sont tous rentrés. Par contre, trois jours c'est vite passé, les vice-présidents sont contents, ils ont mis leurs stratégies en place.

On se retrouvera à Noël, mais avant cela, Maxime se voit assigner un cours de dix jours chez Kodak, à Rochester. Il propose à Faustine de l'accompagner. En voiture, il y en a pour un peu plus de 6 heures et, surprise totale, ils resteront le week-end suivant afin de pousser jusqu'aux chutes du Niagara. Quelle bonne idée ! Faustine avait adoré le film avec Marilyn Monroe « Niagara ». Tout au long de la route, elle fredonne la chanson *Kiss me.* Ils traversent la Virginie, la Pennsylvanie et l'État de New York. Comme à son habitude, Maxime ne s'arrête que quand ça lui chante, ne tenant aucun compte des besoins intimes de sa compagne. Heureusement, elle tient l'eau et sait que l'Homme déclare l'état d'urgence sitôt qu'il a faim. Faute de savoir se faire respecter, elle se calque sur lui. La route n'est pas très intéressante mais Faustine est excitée à l'idée de

se rapprocher du Canada. Elle aimerait tellement visiter le Grand Nord, un jour. Voilà qui promet d'être plus impressionnant que Rochester, cette ville industrielle où les magasins de godasses le disputent aux solutions argentiques. Plus tard, Joyce Carol Oates dénoncera tous ces pollueurs assassins. Pour l'heure Faustine n'a aucune conscience des dangers qu'encourt la planète. Comme des millions d'individus ignorants tout du rapport Meadows, elle s'est laissé prendre au son des sirènes du consumérisme. Persuadée que tout ce qu'elle vit pendant ces périodes d'abondance occidentale est parfaitement normal ; mieux, ne saurait léser qui que ce soit.

Cette fois, l'hôtel réservé est un Holiday Inn sans intérêt. Heureusement, Faustine a des livres et du travail. Elle est chargée d'apposer des titres aux transparents que Maxime glisse dans le rétroprojecteur. C'est l'ancêtre des démos power point. Elle utilise pour ce faire ces petites réglettes qui comportent des lettres majuscules découpées. À l'aide d'un crayon pointu on marque une lettre après l'autre. C'est long. Terriblement barbant surtout quand on doit faire ça sur 250 diapos. Quand elle en a marre, elle sort de l'hôtel et visite la zone marchande voisine. Les vendeurs d'escarpins se suivent sans se ressembler. Ici les chaussures sont incroyablement bon marché. Faustine, ayant hérité des ravissants petits pieds de sa mère, adore les chaussures. Elle est gâtée ! Le prix varie entre deux et dix dollars la paire ! Des merveilles à talons hauts, des ballerines, des sandales arachnéennes. Faustine fait une razzia, dépensant ses futurs gains sans scrupule, grâce à la carte de crédit que Maxime lui a enfin procurée.

De retour dans leur chambre, la jeune femme continue son boulot fastidieux en attendant que l'homme rentre. Le soir, après la douche, la séance habituelle de crac-crac, et un repas frugal au restaurant, ils font une promenade digestive dans le parc de l'hôtel avant de revenir travailler. Faustine ne verra rien de Rochester, NY, parce que Maxime doit plancher toutes les nuits sur les questions pointues que lui posent ses élèves. Il passe de longues heures au téléphone avec son patron. Kodak est un client important, il faut tout faire pour le garder. Pendant ces séminaires, Maxime perd plusieurs kilos.

Samedi matin, tout de suite après le petit déjeuner, ils se dirigent vers les chutes du Niagara. Maxime n'a pas pu louer de cabine. Elles ont disparu depuis longtemps, réservant l'accès panoramique aux riches propriétaires de villas. Ici, comme pour tous les autres sites touristiques, les Américains ont mis le paquet. Parking obligatoire à la sortie de la ville, navette pour se rendre sur le site, passage obligé dans les diverses enclaves, magasins, vestiaires et autres pièges à touristes, et visite guidée de rigueur. On accède au plus près par une petite passerelle qui fiche le vertige à Faustine. Elle se demande si elle ne ferait pas mieux de rebrousser chemin mais Maxime s'accroche à son bras, est-ce que c'est le moment qu'il a choisi pour se débarrasser d'elle ? Elle a de l'eau plein les yeux, il fait froid et humide, en réalité l'endroit est aussi sinistre qu'impressionnant et ce bruit, ce bruit surtout qui envahit tout est insupportable !

En fin de journée, le spectacle est fabuleux. Quand les nuages sont bas, l’écume montante, on ne sait plus trop si on est encore au ciel ou déjà en enfer.

L’année de tous les changements

1982 est mort, vive 1983 !

En février, le visa de Faustine est échu. Il est temps qu’elle reparte en Europe, avant qu’on la fiche dehors *manu militari*. Que dirait Maxime s’il perdait sa bonniche préférée ? Toutefois, avant la bataille administrative, Faustine entend profiter de ses vacances. Pour commencer : un petit tour dans sa famille. Les parents ont déménagé de Lugano à Lausanne, puis des hauts de Lausanne – vers la Cathédrale –, jusqu’au boulevard de Grancy, sous la gare. À deux pas de la maison où Faustine a vécu entre 5 et 10 ans. Maman a dégoté un travail passionnant. Elle est devenue la directrice du Centre Universitaire Catholique (CUC). Admettez que pour une athée, c’est pas mal ! Mais ici, ce ne sont pas ses qualités spirituelles qui sont requises, seulement celles de gestionnaire. Organisatrice hors pair, comptable compétente, elle s’emploie à remplir les chambres d’étudiants venus des quatre coins du monde. Elle loue également les quatre salles de conférences aux groupes intéressés, tel Amnesty International ou Caritas et *last but not least*, gère la cafétéria. Beaucoup de jeunes, et moins jeunes, viennent de très loin étudier à l’Unil, traduire :

Université de Lausanne. Parmi eux, des Chinois. Nous sommes en 1983, la Chine est entrée en ébullition. Il arrive ponctuellement qu'une voiture banalisée s'arrête devant le bâtiment du CUC. Des individus bridés à la mine sévère en descendent. Par l'entremise de la responsable, ils font venir le résident qui les intéresse, l'embarquent pendant quelques heures, le ramènent. L'intéressé(e) est apparemment indemne, il reprend le cours de sa vie comme si de rien n'était. Personne ne saura jamais ce qu'il a vécu ni pourquoi on l'a interrogé. Diplomate, Madame la Directrice évite les questions embarrassantes. Elle apprend à épauler ses pensionnaires, à les diriger vers les bonnes instances administratives. Parfois, elle organise une exposition collective afin que les étudiants artistes aient une chance de vendre quelques travaux sans se faire arnaquer par des galeristes peu scrupuleux. Elle voit bien qu'ils vivent avec le strict minimum. Se remettant épisodiquement aux fourneaux, elle a pour eux des attentions touchantes. Chiffre d'affaires oblige, maman n'a pas le droit d'accorder de passe-droits à ses pensionnaires. Elle aimerait pouvoir fermer les yeux sur un loyer impayé, mais malheureusement elle doit rendre des comptes. Elle se débrouille malgré tout pour utiliser tous les prétextes imaginables à l'organisation de fêtes caritatives. Le Centre étant à vocation catholique, ce ne sont pas les célébrations religieuses qui manquent. À la cafétéria, elle bénéficie de la complicité de Stéphane (le frère de Faustine) qui officie sous la houlette d'Alex, un ami cuistot professionnel. À sa sortie du Conservatoire de Paris Stéphane n'a pas trouvé d'autre engagement. Maman,

avec son sempiternel besoin de tout contrôler, est bien contente de l'avoir sous la main.

Faustine fait le plein des derniers potins et le tour de ses magasins préférés, puis, son devoir filial accompli, prend le train pour les Alpes de Haute-Savoie et la jolie station des Arcs 1800. Cette année, les skieurs enragés sont suffisamment nombreux dans l'orchestre pour que Maxime lui lâche les baskets. L'homme part de bonne heure avec ses petits camarades sillonner les pistes, de 9 heures du matin jusqu'à la fermeture, aux environs de 16 h. Ils aiment bien monter jusqu'à l'Aiguille Rouge à plus de trois mille quatre cents mètres. Faustine l'a fait une fois, elle ne le fera pas deux. Ils sont complètement fous ! Attirée par la balade en téléphérique, elle les a suivis un matin. Elle n'a jamais eu si froid et peur de sa vie, même si le spectacle enchanteur du soleil illuminant les sommets un à un, l'a sommairement consolée de ses propres extrémités congelées. Épuisée, écœurée, elle est rentrée à l'hôtel, faisant du chasse-neige, aussi vite qu'elle le pouvait. Elle dépassera ses limites, comme ils aiment tant le dire, dans une prochaine vie. Après tout, regarder le fantastique déferlement de couleurs bien au chaud sous la couette (mieux : dans les bras d'un amant), ce n'est pas si mal non plus ! Pourquoi certains êtres se sentent-ils obligés d'accomplir des prouesses sportives exténuantes là ou simplement profiter de la douceur de vivre est autrement satisfaisant ? Ces gens-là ne doivent pas savoir lire.

Chaque année est différente dans la station alpine. Au gré des orchestres engagés, Faustine rencontre les unes ou les autres femmes de musicos, et les langues

vont bon train pour rattraper le temps perdu. Cette fois, Carl, le batteur, est venu avec son fils et une nouvelle maîtresse. Faustine surprend accidentellement une conversation entre le père et le fils :

— Tu n'oublieras pas d'appeler ta mère ?

— Non, bien sûr papa, c'est dommage qu'elle n'ait pas voulu venir, elle me manque.

— Oui, à moi aussi, mais peut-être l'année prochaine ? Elle sait qu'elle est prioritaire.

Ah bon, c'est quand même étrange cette mentalité, pense la jeune femme. On porte l'épouse aux nues et on skie avec sa maîtresse. Drôle d'époque. Mais là encore, elle n'est pas dans leur chambre à coucher, n'est-ce pas ? L'alchimie des couples est vraiment un mystère total.

À Kennedy Airport, le sourire du douanier est toujours aussi chaleureux. Il a tamponné le passeport de Faustine pour la quatrième fois et ri quand Maxime lui a dit qu'il avait besoin de sa compagne pour s'occuper de lui pendant au moins six mois, ce qui est le maximum des possibles en termes de visa. Une surprise les attend à Gainesville : Maxime reçoit un appel de leur ami Paul Estaver. La petite mamie qui louait leur rez-de-chaussée est décédée le mois dernier. Lynn et lui ont entièrement vidé et nettoyé l'appartement. Si Faustine et Maxime voulaient bien leur faire le plaisir de venir y habiter, ils en seraient très heureux. Tu parles ! Le couple saute de joie. C'est une opportunité de rêve. Ils vivront à cinq cents mètres du bureau, dans un domaine immense avec ses prés, ses champs, ses bois et son étang. Rendez-vous est pris pour une visite de principe dès le lendemain.

Pendant leur promenade vespérale, les amoureux ont du blé à moudre et des plans à tirer sur la comète. Résilier leur présent bail, organiser leur déménagement, racheter des meubles. Autant de sujets dans leur trémie. Ils se dirigent vers l'étang situé à l'autre bout de leur zone pavillonnaire dans l'objectif d'en faire le tour. En descendant sur la berge, ils remarquent, bien enfoui dans les hautes herbes qui le bordent, un grand nid rempli d'œufs. Curieux, Faustine et Maxime s'approchent encore. Las ! Ils n'ont pas le temps de stabiliser leurs jambes entre deux trous d'eau que du milieu du lac un flap-flap-flap furibard approche à tire d'ailes, toutes trompettes dehors. En quelques secondes, papa et maman cygne leur foncent dessus. Ces oiseaux véloces, toutes ailes déployées, gigantesques, dont on peut apercevoir les dents à bonne distance sont terriblement impressionnants. Sans mentionner les cris ! Nos deux promeneurs, en état de choc, prennent leurs jambes à leur cou, retournent s'enfermer chez eux, comme s'ils avaient le diable aux trousses. Audacieux mais pas téméraires. Les morsures de cygnes en colère n'ont pas bonne réputation.

Une allée bordée de sapins majestueux mène à la propriété. Sur le talus qui ouvre l'accès à l'étage supérieur où vivent Paul et Lynn, deux chênes d'Amérique dominent, hiératiques. En contrebas, siège une grande table en bois soudée à ses deux bancs ; un bûcher (réserve de bois de cheminée) bien rempli, des framboisiers et autres buissons de petits fruits disséminés sur la pelouse. Deux chevaux paisibles dans leur pré, des écureuils sautant d'arbre en arbre en criant leur joie, complètent ce tableau

Idyllique. Aussi loin que porte le regard, l'endroit respire l'harmonie, la sérénité. Tout cela ressemble fort au paradis sur terre déclare Maxime qui ne regrette pas une seconde d'avoir accepté de déménager. Le temps de faire les cartons, Maxime et Faustine emménagent pendant les vacances de Pâques.

L'appartement où le couple s'installe en avril 1983, ne manque pas de charme. Faustine lui trouve un côté rassurant. Comme on le sait, la maison est bâtie sur deux niveaux, dont le premier partiellement enterré pour cause de déclivité du terrain. Chez eux, salon et cuisine forment un seul bloc, de 10 mètres sur cinq, ouvrant sur deux chambres à coucher séparées par une salle de bains. Il y a plusieurs entrées possibles : par le salon-jardin-d'hiver dont toutes les fenêtres donnent sur le bois où encore par un long couloir muré, parallèle à la maison. Cette dernière entrée aboutit à une ancienne salle de jeux sans fenêtre, mais dotée d'une cheminée. Il y a également la buanderie dans le réduit voisin, qui accueille la citerne à mazout. Non seulement Faustine pourra y laver et sécher son linge, mais elle aura la possibilité d'y faire lever son pain pendant l'hiver. Un avantage précieux auquel elle est très sensible. Seul inconvénient, tout au début de leur installation : la quantité de faucheux qui recouvre les murs extérieurs. Ces opilions, ou arachnides, sont totalement inoffensifs. Ils ne tissent pas de toile, mais là, sur le mur, il y en a des centaines. Bien sûr, ce ne sont pas carrément des araignées, bien sûr, ils ne piquent pas, mais Faustine craint sans cesse qu'ils lui tombent dans les cheveux ou s'infiltrent dans ses

vêtements. Au début, elle crie lorsqu'elle en voit passer un sur son oreiller, puis peu à peu, elle s'habitue, finissant par se contenter de les chasser d'une main distraite. Preuve que l'humain s'habitue vraiment à tout !

S'il est plus petit que le précédent, Faustine ne manque pas de place dans son nouveau logis. Il y a même un lave-vaisselle ; hélas il est en panne et ce n'est pas ce radin de Maxime qui va investir dans des réparations ! Faustine n'insiste pas. Dans le fond, elle s'en fiche un peu. De tout temps elle a aimé mettre les mains dans l'eau chaude et rêvasser en lavant couverts et casseroles. Presque toujours des idées géniales surgissent dans ces occasions. Là, maintenant, tout de suite, elle couve le germe d'une histoire, d'un roman ! La première ligne défile suivie de toutes les autres. Hélas, la jeune femme est si bien conditionnée : « travail d'abord, plaisir ensuite ». Elle reporte, encore et toujours ses envies d'écriture. Ce n'est pas de la procrastination, elle en ignore jusqu'au terme ; non, c'est le sens du devoir ! Elle ne sait pas encore qu'il faut sauter sur l'inspiration, sans attendre, toutes affaires cessantes, de crainte qu'elle prenne la fuite. Parce que, bien sûr, une fois rangée la dernière tasse, le dernier couteau, les linges mis à sécher où il se doit, l'état de grâce a fichu le camp. Et les mots qui vont avec ! La muse reste muette… jusqu'à la prochaine vaisselle.

Dans les jours qui suivent, les deux amoureux font le tour des brocantes. Il s'agit non seulement de recevoir les filles dignement quand elles viendront en vacances mais surtout Daphné pendant l'année scolaire. Une année qui lui fera le plus grand bien et

l’aidera à s’ouvrir au monde. Pour l’heure, Maxime est encore en négociations avec la maman d’icelle. Il s’agit de la convaincre de renoncer à la pension de sa fille pendant une année scolaire. Nonobstant ce détail, il y a peu de chances qu’elle refuse : une femme seule, aux prises avec deux adolescentes, sait reconnaître une offre irrésistible quand elle la croise.

Un soir, Maxime a un coup de chance. Dans un hangar, il découvre un mobilier d’hôtel complet. Deux lits doubles, des tables de chevet, des commodes, une coiffeuse. C’est un style classique qu’on retrouve dans tous les motels des États-Unis. Faustine rit : lui qui voyage si souvent ne sera pas dépaysé, qu’il aille dans le New Jersey ou en Caroline du sud ! Myrtille sur l’épi de maïs, le vendeur accepte de les livrer, ce qui est fait quelques jours plus tard. Toujours avec le même plaisir, Faustine installe son *sweet home.* La jeune femme s’amuse de la taille des commodités. À part pour la baignoire, le reste est gigantesque. Le frigo, un mastodonte colossal dans lequel, en Europe, on en logerait trois sans peine. Ensuite, le four. Ses dimensions dépassent tout ce qu’elle a connu à ce jour. Très vite, grâce aux bons conseils de sa copine Judy l’épicière, elle maîtrise désormais totalement la fabrication de son pain. Sitôt sa pâte levée dans la buanderie, Faustine remplit une douzaine de moules, qu’elle enfourne tous ensemble. Refroidis, elle les emballera séparément et les placera dans le compartiment congélation. Du pain pour deux semaines en une seule fois…

Et Billie Holiday qui chante : « The man I love » en arrière plan : ça, c’est le rêve Faustinien !

Route 1

La Virginie s'habille en printemps. « Ça sent la Suisse ! » pense Faustine en marchant le long de l'allée bordée de sapins bleus pour rejoindre la boîte aux lettres. Le talus explose de tussilages et de primevères. À l'intérieur des feuilles de taconnet – l'autre nom du tussilage –, une petite goutte de rosée brille. Faustine récupère le courrier, puis s'en retourne en respirant à pleins poumons. En leur logis, chaque objet a désormais trouvé sa place. Maxime s'est amusé à construire une jolie étagère de séparation entre la cuisine et le salon. Uniquement destinée à couper un peu la grande pièce tout en laissant passer la lumière, il n'est pas question d'y poser autre chose qu'un ou deux bibelots, voire une plante en pot. Faustine, installée dans une routine rassurante, cuit son pain un lundi sur deux, fait sa lessive le suivant et ainsi de suite. Quelle déception, cette machine à laver ! Une cuve munie d'un bras mélangeur qui se contente de remuer le linge paresseusement. *Flic flac* et retour. Pour dire qu'ils sont si fiers d'avoir été sur la lune, certains appareils ménagers laissent à désirer. Enfin, on ne peut pas mettre l'énergie à toutes les places n'est-ce pas ? Et s'ils ont fait venir des cerveaux européens, afin de

leur apprendre à construire des fusées, ce n'est pas pour rendre la vie des femmes plus facile ! Après le lavage, Faustine doit placer le linge dans l'essoreuse, elle se souvient en avoir vu dans certaines buanderies suisses, du temps où elle vivait à Bâle. C'est une turbine ultra puissante dans laquelle il vaut mieux ne pas mettre le bras, au risque de se le faire arracher. Ce ne sont pas les histoires d'horreur qui manquent à ce sujet. La jeune femme en frémit rétrospectivement. Enfin, sa lessive bien essorée, elle l'étend en vitesse avant de foncer acheter les ingrédients du repas de midi.

Faustine a toujours le même plaisir, quand elle part en quête dans les magasins, de parvenir à les nourrir tous les deux, matin, midi et soir, pour moins de dix dollars par jour. Elle l'associe à une chasse au trésor. Évidemment, cet exercice requiert énormément de travail. Pas question de se laisser aller à la facilité des mets tout préparés. Beaucoup trop chers, on ne sait jamais ce qu'il y a dedans. Sur leur table : la bonne cuisine mijotée, choux farcis, rouelles de porc, gratins divers côtoient des ragoûts-légumes-purées. Plus rarement les fameux T-Bones-steak-patates-au-four et maïs au beurre. Bœuf bourguignon, choucroute alsacienne et goulasch hongroise, voire petit salé aux lentilles ou encore légumes farcis divers sont très appréciés de leurs invités, bien qu'ils les préféreraient parfois agrémentés de ketchup ou de sauce barbecue ! Deux ingrédients que Faustine bannit sans aucun scrupule. Elle s'est juré d'éduquer l'Amérique entière, elle le fera ! Quand elle dispose d'un peu de temps, l'anthropologue explore les nouvelles enseignes. Il

s’en ouvre tous les jours. De plus en plus de magasins de seconde main ou de dégriffés sont inaugurés ces temps à Manassas. Elle en a découvert un qui propose des pulls en cachemire pour deux dollars ! C’est vraiment fantastique !

De retour à la maison, Faustine confectionne le déjeuner qu’elle partagera tout à l’heure au bureau avec Maxime, s’il n’a pas le temps de rentrer. Levant la tête de dessus ses casseroles, il lui arrive de croiser fugacement le regard d’un écureuil roux. Agrippé au tronc du chêne planté devant sa cuisine, queue en haut, tête en bas, il la scrute avec curiosité de ses petits yeux en tête d’épingle, avant de repartir aussi sec jouer avec ses congénères. Toute la journée, les petits *tamiasciurus* sautent de branche en branche, poussant des cris perçants. C’est vraiment exotique d’en voir autant à la fois ! Continuant sa tâche, la jeune femme prépare son panier, avant d’aller à la rencontre de son homme. Selon le temps qu’il fait, ils s’installeront dans la salle de pause ou dehors, sur une table de pique-nique. Pendant le repas, Maxime lui raconte les derniers potins du bureau et parfois, s’il y pense, la tient au courant de ses prochains déplacements. Comme il n’a pas besoin d’elle pour préparer ses bagages, il ne juge pas toujours utile de la prévenir longtemps à l’avance. Lorsqu’il s’agit d’un long voyage, et donc d’une longue période de solitude à venir, Faustine le prend très mal. Invariablement, elle se tourne vers l’alcool afin qu’il l’aide à surmonter sa frustration. Aujourd’hui, pas de mauvaise nouvelle. Un petit café plus tard, Maxime rejoint son turbin et Faustine s’en retourne. Dès la vaisselle exécutée, elle se met à la machine à écrire. Quel dommage que son

homme ne soit pas romancier, ce serait tellement plus drôle ! C’est affreusement barbant ces bouquins sur les « Décharges électrostatiques », que ce soit en français ou en anglais. Tout ça parce qu’elle lui a dit qu’elle voulait participer aux dépenses du ménage. Tu parles qu’il l’a prise à la lettre ! Et ce n’est pas une mince affaire. Ce truc-là est bourré de signes cabalistiques, d’alpha, oméga, racines carrées, ohms, mégaohms, indices, exposants et j’en passe. Un fouillis indescriptible que Faustine s’échine à reproduire avec les pauvres moyens qu’elle a. Ici, pas de souris, pas de copier-coller, pas de reconnaissance graphique, pas non plus de logiciel d’édition digne de ce nom. Pour intégrer un caractère spécial, c’est le parcours du combattant. Parfois aussi, il faut dessiner un organigramme ou un tableau et en tracer les lignes et les rectangles au pifomètre. Quelle gymnastique ! Y’a pas à dire : faut d’l’amour. Maxime lui a rapporté ce qu’elle surnomme une « machine à coudre » : un ordinateur de marque Compaq dont le socle fait office de clavier, et l’écran à peine dix pouces. Faustine rouspète tant et plus (quand elle est seule) mais elle se donne néanmoins un mal de chien pour se rendre indispensable. Elle est jeune encore, elle y croit ! Quand elle en a vraiment assez, elle allume la télévision. Maxime, qui fréquente les motels plus souvent qu’il ne le souhaiterait, lui a indiqué quelques séries TV qui sont vraiment marrantes. Tous les soirs, à partir de seize heures les épisodes se succèdent de demi-heure en demi-heure. *Mash* pour commencer, une série qui suit le quotidien d’une équipe de médecins et infirmières durant la guerre de Corée. Cet hilarant feuilleton est bourré de jeux de mots en

argot. Au début Faustine les comprend une fois sur dix. De plus, elle est trop ignorante en géopolitique pour apprécier les tenants et aboutissants des sous-entendus et critiques à l'encontre du gouvernement US. Par contre, elle adore la musique du générique, version instrumentalisée de la chanson du film de Robert Altman : *Suicide is painless* (les paroles ont été écrites par son propre fils alors qu'il n'avait que 14 ans !).

Un autre jour, elle découvre *Bewitched* (Ma sorcière bien aimée), avec Elisabeth Montgomery. La série est bien mignonne et distrayante, mais hélas, toujours avec ces stupides rires enregistrés. La prononciation étant bien meilleure, Faustine comprend les dialogues – plus *communs* – aisément. Elle aime bien cette actrice qu'elle a étiquetée comique. Jusqu'à ce qu'elle tombe sur un film de 1974 : *Une affaire de viol*. Le premier téléfilm de la télévision américaine à traiter du sujet. Il paraît qu'il a eu un réel impact sur la société américaine en son temps, contribuant à faire tomber quelques préjugés. Faustine en retiendra néanmoins que les femmes violées sont, et restent, des coupables en puissance. Oser porter plainte en conduira plus d'une au divorce. Le mari de la victime supporte difficilement son impuissance, ni qu'on touche à *sa* chose, ben voyons…

La qualité de l'image du téléviseur laisse néanmoins toujours à désirer. Tant pis, c'est mieux que rien après une journée entière à taper des pages de calcul. Parfois, les rayures colorées tombent à pic. Pour *La petite maison dans la prairie* par exemple, ou encore *Les jours heureux !* L'écran passe alors du rouge au vert et inversement, exhaussant le côté

comique, selon l'avis de Faustine qui préfère voir les choses de cette manière. Ils sont vraiment impayables ces indigènes ; tellement naïfs par certains côtés, complètement cyniques par d'autres et d'un pragmatisme opportuniste sans égal. Comment peut-on, en plein milieu d'une déclaration d'amour ou d'une course poursuite palpitante, passer sans transition à une page de publicité ? Et il n'y en a pas toutes les heures comme dans l'hexagone, mais toutes les dix minutes ! On ne s'étonnera plus de la recrudescence des cas d'obésité si, à chaque interruption, le téléspectateur moyen fonce dans le frigo. Épisodiquement, si Maxime est là, s'il ne joue pas quelque part en ville avec son orchestre, ou s'il ne travaille pas tard au bureau, le couple décide de regarder un film. Il tente alors une incursion sur la (seule) chaîne culturelle payante. Les films proposés, souvent européens, sont alléchants et surtout exempts de publicités. Hélas, ils n'en verront jamais aucun puisque pas une seule fois le montant exigé par les présentateurs ne sera atteint, ou alors si tard qu'ils seront couchés depuis longtemps. Maxime, habitué aux chaînes publiques françaises, refuse d'ouvrir son porte-monnaie. Il attend juste que les autres le fassent. Et Faustine s'amuse de sa contrariété !

À la mi-juin, Maxime enchaîne les séminaires à Paris, à Munich et Lausanne. Au retour, il ramène ses filles Daphné et Anaïs. Faustine fait connaissance avec la cadette. Une gamine adorable, très rieuse, tout le contraire de sa sœur, si sérieuse et ombrageuse de tempérament. Daphné a tout de la froide Russie de ses ancêtres maternels alors qu'Anaïs représente le côté chaleureux de l'Arménie grand-paternelle.

Comment deux sœurs peuvent-elles être si différentes ? Mais elles s’adorent, même si le premier geste de Daphné a été de jeter sa petite sœur par la fenêtre. Heureusement, le store ouvert du bistro d’en dessous a sauvé le bébé !

Premières vacances en famille

Le temps d'arriver à Gainesville, dormir un peu, défaire les bagages, les refaire pour les vacances, voilà la joyeuse équipe en route dans la petite Fiat décapotable, direction la Floride. Maxime, conseillé par ses collègues, a une vague idée des points phares, mais il ne souhaite pas d'organisation stricte. Il n'a pas réservé de chambres de motel, afin de conserver un maximum de liberté. On ira au gré des opportunités. Les filles sont supposées manifester leur intérêt si elles trouvent des panneaux intéressants. Le but final du voyage est le parc national des Everglades, à l'extrême sud de la Floride. Lors de la première étape, ils visiteront les grottes de Luray, dans l'ouest de la Virginie ; une merveille de structures calcaires, stalactites et stalagmites aux couleurs diaphanes. Plus loin c'est Williamsburg qui leur ouvre ses portes. Fondée en 1632, ce fut la première cité coloniale (juste à côté de Jamestown) à rompre ses attaches avec l'Angleterre, en 1776. Pour l'heure, c'est un musée vivant, un village colonial en l'état où l'on découvre la vie de la capitale de la Virginie avant la proclamation de l'indépendance. Beaucoup de métiers sont représentés, forgeron, sellier, meunier ou encore instituteur, commerçant,

juge et avocat, tous en tenues d’époque, travaillant et parlant comme ils l’auraient fait du temps des colons.

Il se fait tard déjà au terme de la visite, il est temps de chercher un motel. C’est chose faite au bord de la James River dans un endroit rustique, perdu au milieu des hautes herbes, comme Maxime les aime. On y mange un crabe excellent, mentionne le gros panneau à l’entrée ; mais les filles, unanimes, font « beurk » à l’idée de dépecer l’une de ces pauvres bêtes. La chambre à quatre lits (presque des paillasses) est correcte, si ce n’est les couvertures qui sentent le moisi, quelques blattes dans la douche et un rideau douteux. Au moins, elle n’est pas chère ! Les vacanciers sont si fatigués que des arthropodes viendraient leur mordre les pieds, ils ne s’en rendraient pas compte ! Au matin, après avoir ingurgité quelques tranches de pain de mie ramollies, à peine recouvertes de gelée de raisin, ils quittent rapidement l’endroit. Quelle horreur : faire de la *gelée* avec du raisin !

À Raleigh, en Caroline du Nord, apparaissent les premiers palmiers. Faustine admire les filles qui, vivant dans le sud de la France, jouent les blasées. Elles font la moue quand Maxime propose de visiter la seule attraction valable du coin : le musée des sciences naturelles. Elles viennent à reculons, attirées par les dinosaures superbement reconstitués. Excepté sur la croisette à Nice, elles n’en voient pas souvent !

On passe Fayetteville qui n’a pour seul intérêt que son camp militaire ; on dort à Darien dans un motel à peine plus sympa que le précédent. La route conduit ensuite les aventuriers de Charleston à Savannah, en Georgie, encore empreintes du souvenir de la chère

Scarlett O’Hara. La la lala ; on connaît la musique. Faustine ne se lasse jamais d’admirer ces maisons à colonnades, envahies de glycines, à l’ombre d’arbres séculaires. Elle aimerait bien en visiter une, s’asseoir sous un porche à la nuit tombée vêtue d’une robe à crinoline et siroter une limonade. Dans une autre vie, peut-être ? On passe Brunswick, arrive à Jacksonville ; là commence le Sud profond. Le long de la route, de temps à autre, on devine sur des pancartes défraîchies : « négros et chiens interdits ». Plus loin, des coiffeurs exhibent une pancarte : « *For colored only* ». Dans certains magasins généraux, les regards scrutent. Ici, il vaut mieux être blanc de blanc. Heureusement que Maxime a les yeux bleus, parce qu’avec son bronzage et ses cheveux noirs légèrement crépus, il n’a pas vraiment le type caucasien recommandé. L’ombre du KKK (Ku Klux Klan) plane toujours. Faustine regarde les arbres avec un rien d’appréhension. Elle pense à l’émouvante chanson de Billie Holiday : « *Southern trees bear strange fruits* » (Les arbres du sud portent des fruits étranges).

La famille se cherche un logement pour la nuit. Les motels se suivent et se ressemblent, région touristique oblige. Les enseignes défilent sur le bord de la route, arborant crânement leur panneau : « Air Con », tout fiers d’offrir le summum du confort climatisé. Évidemment, cela fait hurler de rire les filles. Elles s’empressent d’évaluer si c’est vrai ou non en regardant la tête du taulier. Hélas, ce que Maxime n’avait pas prévu, c’est que plus on se rapproche du sud, plus les tenanciers de motels qui acceptent la carte *American Express* sont rares. Elle leur coûte beaucoup trop cher en charges bancaires. Ils

préfèrent de loin la Visa. Quant aux chèques, ils les refusent catégoriquement. Pour Maxime, habitué à vivre à crédit et dans le rouge, cela rend la quête difficile. On perd un temps fou.

À Saint Augustine, dernière étape avant Disney World, il règne déjà un parfum de Floride. Pour fêter ça, les vacanciers décident de s'arrêter dans une crêperie avec vue sur la mer. L'endroit est désert, les crêpes sont mangeables, l'incontournable verre d'eau glacée est bienvenu après ces kilomètres de route à sécher dans la décapotable. Les filles insistent pour se baigner. On se change dans les toilettes du resto et en avant toute ! Faustine n'a encore jamais nagé dans l'Atlantique Nord. Il y a des rouleaux énormes. Comme c'est amusant de sauter dedans ! Une fois, deux fois. Pour pimenter, elle se dit qu'elle pourrait essayer un salto arrière. Elle se positionne face à la vague, remonte avec elle dans l'idée d'effectuer un gracieux looping. Chiche ! Le problème, c'est que l'océan ne l'entend pas ainsi. Faustine, cul par-dessus tête, est entraînée par le fond dans un brassage puissant. Le courant est si fort qu'elle n'arrive plus à surnager. Pendant d'interminables secondes, elle bataille, boit la tasse, racle le sable avec sa joue, essaie de remonter à la surface dans une tentative désespérée. Rien à faire, un rouleau en entraînant un autre, la nageuse ne s'en sort pas. Elle se serait sûrement noyée si Maxime n'avait pas volé à son secours, attrapant sa main *in extremis*. La pauvre fille à moitié défigurée, du sable plein les yeux, la bouche, et les cheveux. Les malheurs de Faustine, en technicolor et toussophonie ! Maxime l'engueule à la hauteur de sa peur, lui rince le visage et nettoie ses

plaies. Faustine hurle, traumatisant les filles, puis, quand elle tente de se mettre debout, aïe ! ses lombaires sont bloquées ! Son dos n'a pas du tout apprécié sa prouesse et le lui fait cher payer. Pendant les trois prochaines semaines elle sera ponctuellement en souffrance, ça lui apprendra !

La recherche de motel, ce soir-là, est pénible. Chaque cahot lui arrache un cri. La piaule, que Maxime finit par trouver, offre cependant l'immense avantage d'avoir un frigo bien garni. Faustine se soigne à la bière, à défaut d'autre chose, et ses lombaires en redemandent. Au matin, sitôt les toasts ramollos à la gelée de raisin dévorés la petite bande visite, dans le centre-ville de Saint Augustine, le plus vieux magasin des États-Unis. Un « *général store* » ou comptoir indien. On y voit des articles disparus depuis longtemps des mémoires ; des produits apaches et yankees, dont la fameuse lotion miraculeuse vantée dans les *Lucky Lucke*. La boutique est pleine du matériel qu'utilisaient au quotidien les premiers colons. Daphné et Anaïs sont en extase devant les minuscules mocassins indiens, tellement mignons, tandis que Faustine, de son côté, aimerait bien tester le calumet de la paix. Sortis de là, on décide d'aller voir une ferme de crocodiles. Las ! Les pauvres bêtes, beaucoup trop nombreuses, sont entassées les unes sur les autres, c'est une vraie pitié ! Ici, on suit tout le processus d'élevage depuis la naissance jusqu'aux sacs et chaussures ; il ne restera aucun survivant. Faustine est écœurée, et il n'y a pas que l'odeur en cause. Vite, partons de là ! Le soir même, ils atteignent Orlando.

Disney World, *The Magic Kingdom*, sur un plan purement anthropologique, est une expérience passionnante. L'entrée dans un monde imaginaire mis en scène par un homme quelque peu mégalomane. C'est effectivement magique, comme ils le susurrent à toutes les sauces. Dans un premier temps. Faustine, comme les autres, parcourt des kilomètres, au pas, dans la foule compacte, entre boutiques soigneusement disséminées et attractions sensationnelles. Émotions fortes garanties ! Chacune distille sa propre musique de fond. Les touristes français font connaissance avec les barrières en colimaçon qui peuvent accueillir jusqu'à plusieurs centaines de personnes. Un grand panneau affiche le nombre de minutes d'attente avant d'atteindre le nirvana. Souvent plus de 120 minutes mais peu importe, on est là pour s'amuser, pas vrai ? Observer leurs coreligionnaires impavides, ce troupeau géant de moutons à tondre, est passionnant, il n'y a pas d'autre mot. Les casquettes à « touffe » sur les nuques rouges épaisses, les gros godillots vernis et les bermudas, les dégaines, les comportements, tout un poème.

Ce qui amuse et attendrit, parfois, c'est la merveilleuse naïveté avec laquelle les visiteurs autochtones évoluent dans le parc. On remarque un sourire béat sur chaque visage, petit et grand. Tout est fait par le fric pour le fric, au prétexte d'émerveiller les enfants et leurs parents. Les Américains, dans ce contexte, jouent le jeu à fond. Déterminés à s'amuser sans limites. Leur Mecque à eux, dussent-ils n'en avoir qu'une, sera celle-là ; un summum de réussite, qui plus est. Sur le terrain, les

animations se succèdent. La parade, le spectacle et enfin, le feu d'artifice pour clore cette journée 365 fois unique (on imagine la pollution engendrée et la débauche d'énergie). Chacun est pris en charge, guidé, soigné, emberlificoté dans des montagnes de guimauve. Bien sûr, on s'adresse en priorité aux enfants, les premiers otages, mais on sent que les parents sont plus que volontaires pour se laisser manœuvrer. C'est cette fusion entre arnaqueur et arnaqué qui est extraordinaire. Cette volonté délibérée de se confier entièrement au manipulateur. Et rien ne leur sera épargné, depuis les photos en compagnie de Mickey, Minnie, Cendrillon et leurs « amis » jusqu'aux pissoirs payants. Faustine ne saurait mettre les mots sur tout ce qu'elle ressent. Pour l'heure, il fait chaud et soif ; ses pieds la torturent. Le surplace dans les files d'attente ne convient pas à ses lombaires récemment chahutées. Oh, bien sûr, elle prend sur elle ; que rien ne vienne ternir le moment délicieux. Poussée par les filles, elle fait son premier tour en grand huit ! Quelle horreur ! Jamais elle n'a eu aussi peur de sa vie ! Non, vraiment, elle n'est pas faite pour ces émotions ; payer pour souffrir, ce n'est pas son truc. Elle admire cependant tous ceux qui travaillent dans le parc. Sous le soleil de Floride, Minnie, Mickey, Donald et tous les autres œuvrent en permanence pour que le visiteur entre dans le rêve. Pour la plupart d'entre eux, c'est la première fois. Aussi, chaque jour, des centaines de figurants rejouent, deux, voire trois fois, le même spectacle. Répètent les mêmes gestes, les mêmes pas, les mêmes sourires avec, semble-t-il, le même enthousiasme. C'est ce professionnalisme qui épate le

plus Faustine ; elle admire cette pugnacité dont elle serait bien incapable. Si elle savait qu'en plus ces employés sont payés des cacahuètes ! D'une attraction à l'autre, le premier jour s'achève. Ils ne passent pas dans les magasins de souvenirs, biens situés sur le trajet du retour ; le méchant pain hambourgeois de midi, avec ses frites bien grasses, pèse encore lourd sur les estomacs. Ce soir, ils rentrent au motel après s'être arrêtés au *délicatessen.* Ils pique-niqueront de tomates au sel et de quelques fruits au bord de la piscine.

Le lendemain, rebelote. Ils sont ici pour trois jours, ils en auront pour leur argent ! Mais cette fois ils ont enfilé leurs maillots de bain et en route pour *Water World* ! De loin le plus amusant des trois parcs. Assis dans d'énormes bouées, ils sont emportés au fil de rivières tumultueuses, freinés sur des tourbillons avant de poursuivre leur course dans les rapides et de la terminer, trempés des pieds à la tête, au-delà des chutes. Rien à dire, ce parc est vraiment bien conçu. Il faut leur laisser cela, cette supériorité technologique, cette recherche de la perfection dans tous les domaines. Faustine, aussi dubitative soit-elle par ailleurs, apprécie ce perfectionnisme. Tout est fait pour qu'au final vous ressortiez de là les poches vides… mais contents de l'usage que vous en avez fait !

Au troisième jour, c'est *EPCOT* que la petite famille visite. Nouvel hymne à la gloire de la Graaaaaannnde Amérique ! *Projet expérimental d'une communauté du futur*, ouvert à l'automne 1981, on y découvre des attractions technologiques impressionnantes ainsi que les pavillons des nations,

dont l’architecture est reproduite avec minutie. Le parc se veut éducatif, ce qui contraste avec les autres, plus orientés vers le loisir. Faustine s’enthousiasme, Maxime reste clairvoyant, prétendant que c’est de la poudre aux yeux et incroyablement surfait. Le couple argumente tout au long de la journée ce qui la teinte de gris. D’autant que Faustine, agacée, énervée, fatiguée, manquera de peu provoquer une émeute. Patientant devant un stand d’information, elle repère un gamin occupé à pousser subrepticement devant lui, à l’intérieur dudit stand, toutes les boîtes en carton pleines de documentation. Celles-ci, tombent quasiment sur les pieds de la pauvre hôtesse, pressée de tous côtés par les demandes multiples. Faustine fusille le gamin du regard. Il est littéralement cloué sur place, la lippe tremblante, au bord des larmes. Manifestement, il ignore tout des principes d’éducation, cela se voit. La mère ayant fini par remarquer la scène, couine sa rage, suivie par toutes les mèragosses présentes. Faisant mine de ne pas comprendre, Faustine contre-attaque en français, par des insultes bien senties ; Maxime intervient, excuse sa femme (la chaleur vous comprenez), et l’entraîne vite fait au plus loin de la vindicte.

— Fais gaffe avec ces gens, si tu t’en prends à leur progéniture, tu risques gros !

— Ah ouais ? Et au Vietnam alors ? Ils n’avaient pas peur de les y envoyer, leurs précieuses têtes blondes !

Encore une pierre dans son jardin. Le tout s’accumule, au fil de la journée. Au point que la jeune femme, à qui Maxime refuse un second verre de vin (hors de prix), sort en courant du restaurant, les

plantant là, lui et ses chères filles. Tout ici rappelle une vie de couple (mariage) et de famille (enfants) qu'on persiste à lui dénier. À bout de frustrations, la jeune femme, pleurant sa rage, se perd dans le parc. Comme toujours, elle a oublié ses mouchoirs. Larmoyante, la morve au nez, elle parvient finalement à retrouver la voiture.

Maxime l'a patiemment attendue à proximité du parking. Les deux filles dorment déjà à l'arrière de la petite Fiat. Le retour au motel se passe dans un silence glacial. Heureusement, Maxime et ses filles ne sont pas rancuniers. Ni Daphné, ni Anaïs ne boudent bien longtemps leur exotique belle-mère, tout de même moins « pire » que celle de Blanche Neige. Elles ont adoré ces trois jours de fête et ne tarissent pas d'éloges sur les attractions, tant terrestres qu'aquatiques. Non, vraiment, pour elles tout a été parfait et ce n'est pas leur père qui le démentira, éternel héros à leurs yeux. Les vacances reprennent dans la joie et la bonne humeur.

On ne saurait quitter Orlando sans une visite à Cape Canaveral et à la NASA. Depuis 1981, le programme du Columbia Space Shuttle est en cours. Il sera le premier vol habité depuis que Appolo-Soyouz a été stoppé en 1975. Nos quatre touristes, coiffés de casquettes publicitaires, grimpent dans les petits trains qui font le tour du gigantesque domaine, s'arrêtant à chaque étape intéressante où un guide répète à journée faite les mêmes explications. Ce n'est pas tant cela qui impressionne Faustine, mais bien plutôt le sérieux que tous ces gens attachent à la « sécurité ». C'est tout juste si on ne les fouille pas toutes les cinq minutes et si les gars du FBI ou de la

CIA ne sont pas collés à leurs semelles. Comme s'ils étaient des fous dangereux. De vrais paranoïaques ! (sans doute savent-ils de quoi ils ont peur).

Poursuivant leur route, ils s'arrêteront à Fort Lauderdale, dans le parc des Everglades. Ils se laisseront convaincre de monter dans un hydroglisseur puant ; répugnant de saleté. Faustine en retiendra la chaleur insupportable, les vapeurs d'essence et l'*unique* alligator entrevu, à moins que ce ne soit un crocodile, elle ne saura jamais, c'est *caïman* pareil, comme dirait l'ami Pierre. Sortie de là, elle admire la luxuriante végétation. Tout quatre sont subjugués par cette route à fleur d'eau qui relie les Keys, ces minuscules îles dont certaines restent désertes, dans l'extrême sud de la Floride. À Key Largo, ils visiteront le refuge faunique national de Crocodile lake, puis une forêt de mangroves et sa jungle attenante. Faustine cherchera partout, en vain, des traces du film de John Huston tourné avec Lauren Bacall et Humphrey Bogart en tête d'affiche : « Key Largo ».

Les vacances tirant à leur fin, ils remontent par l'ouest de la Floride. Le long de la route, ils visitent un musée extraordinaire. Il s'agit des vestiges du cirque Barnum sous forme de figures en cire : géants, bicéphales, microcéphales, hommes troncs, nains et autres anomalies de la nature telle Annie Jones la femme à barbe, Tom Pouce et sa femme, les frères siamois Chang et Eng ou encore l'homme squelette et la femme obèse (à côté de chaque figure moulée, on peut scruter la photo des vrais personnages). Tous ont été « utilisés » (il n'y a pas d'autre mot), par le cirque, au cours de décennies d'exhibitions. C'est à la fois

répulsif et fascinant. Faustine s’interroge sur ce qui pousse les humains à être, comme elle, attirés par ce genre de démonstrations. Plus au nord, bernés par une publicité, et aussi parce qu’il est bientôt midi, ils s’arrêtent dans une imitation de village tyrolien. Tiens, si on essayait ? Ça nous changera des hamburgers. Raté ! dans la fausse taverne bavaroise, la choucroute est carrément dégueulasse ; les knödels immangeables, courage, fuyons !

Pour terminer en beauté, ils assistent à un combat mortel entre cow-boys et Indiens dans une petite ville du Farwest reconstituée : devinez qui gagne ? N’empêche, les cascadeurs sont impressionnants, les chevaux bien entraînés et la fumée qui sort des revolvers fait tousser tout le monde. Cette fois, on en a assez, on rentre à Gainesville !

Amère victoire

Six mois ont passé déjà, Faustine doit à nouveau sortir du pays, renouvellement de visa oblige. En conséquence, elle accompagne Maxime et les filles en Europe, à la fin des vacances. On se sépare à Roissy. Daphné – qui sera scolarisée cet automne aux USA – et Anaïs redescendent chez leur mère dans le sud, tandis que Maxime anime à Paris trois séminaires successifs. Faustine, elle, embarque gare de Lyon, histoire d’aller embrasser papa, maman et Stéphane à Lausanne. Cet été-là, Stéphane effectue son « école de recrue », le service militaire suisse. Il est très heureux, car enrôlé dans la fanfare. La planque par excellence, même si elle ne lui épargne pas l’entier des séances d’exercices pénibles comme marcher 30 kms, de nuit, avec tout le paquetage. Maman a tremblé, il est arrivé (rarement mais tout de même) que des jeunes un peu trop fragiles y laissent leur peau. Chaque fois, cela fait scandale et les gros titres dans la Feuille d’Avis. Toujours adepte des triangulations, elle confie à Faustine qu’il est de notoriété publique que l’alcool coule à flots dans la garnison. C’est là que les jeunes apprennent à boire, dit-elle. Persuadée que tous se liguent pour le dévergonder, à son corps défendant ; elle espère que

Stéphane ne *finira* pas alcoolique. Faustine qui n'est pas tout à fait née de la dernière pluie rassure sa mère, si l'alcoolisme est héréditaire, comme semblent le prouver certaines découvertes récentes, il n'y a pas de quoi en faire un fromage, personne n'est alcoolo dans la famille, si ?

Ensuite de quoi, elle retourne à Paris, où, pour une fois, elle ne travaillera pas. Enfin, presque pas. Elle accompagne néanmoins Maxime dans les hôtels où se déroulent les derniers séminaires. Faustine aide à préparer la salle, dépose les crayons, les questionnaires, les documentations. Vérifie que les réservations ont été faites au restaurant. À la fin de la session, elle compile les informations reçues, en fait un résumé – satisfaction, frustration, autres besoins, remarques, critiques, etc. – afin que le bureau états-unien puisse réagir rapidement. En ce mois d'août à Paris, Faustine et Maxime vivent quelques fins de journées paisibles, ponctuées de soirées-découvertes musicales. Ils retournent au *Slow Club*, au *Petit Opportun*, à *La Louisiane*. Il n'y a que le Petit Journal St Michel qui est fermé tout le mois. Pour une fois, ils sont ensemble le quinze août, jour anniversaire de la jeune femme, 27 ans déjà ! Ils le fêteront seuls, dans un petit bistro sympa. Leurs amis musiciens sont en vacances, ne restent dans la capitale que leurs remplaçants. Ces jeunes, débutants pour la plupart, ne sont pas tous mauvais, loin de là, Maxime les écoute avec plaisir ; il est content de constater la relève assurée. Faustine espère qu'ils sauront se renouveler et ne resteront pas bloqués sur *Petite Fleur*, *Egyptian Fantasy* ou *Take the A-Train* toute leur vie. Pas comme Maxime qui se contente de rejouer

encore et toujours les mêmes morceaux, alors même qu'il se réjouissait d'aller aux USA pour évoluer. N'avait-il pas également évoqué l'idée de prendre des cours, il y a deux ou trois ans ? Il voulait aussi apprendre à lire la musique, mais ça ne s'est toujours pas fait. C'est sûr que jouer d'oreille uniquement, vous limite. Mais peut-on lui reprocher de se satisfaire de ce qu'il connaît à la perfection ? Faustine se dit qu'il n'est sans doute pas suffisamment sûr de lui.

L'exilée profite de certaines journées pour revoir Mireille et Sylvie, bien que cette dernière consacre toute son énergie à son travail. Mariée depuis l'an passé – Maxime et Faustine n'avaient malheureusement pas pu répondre à son invitation aux noces – elle vit désormais dans une tour du 13e arrondissement, en plein Chinatown, avec Jean-Fabrice. Ils songent sérieusement à procréer. Dans leur minuscule cuisine, autour d'un plat de pâtes, Sylvie explique que depuis cette année Jean-Fabrice travaille à la corbeille du Palais Brongniart, la bourse de Paris. Elle est bien soulagée de ne plus être la seule à subvenir aux besoins du couple. Il aura fallu à son homme un très long cursus pour apprendre le b-a-ba du métier. Pendant ce temps-là, ils étaient à la limite de la pauvreté. L'égalité salariale n'est pas encore de mise en France.

— Et ça consiste en quoi exactement son boulot ?

— C'est rigolo. Ils utilisent un langage des signes. Quand JF a des titres à vendre et qu'un acheteur potentiel les demande, il crie : « j'ai ! », et tourne sa paume vers l'extérieur. Ça veut dire : « je vends ». Quand il doit en acheter, il crie : « je prends ! », garde ses paumes en dedans. Ça veut dire : « j'achète ». Tu

te rends compte, c'est tout ce qu'il y a à faire ! Le truc c'est de réagir au quart de tour et de flairer les tendances. Bien sûr, c'est plus compliqué que ça, mais il y a le secret professionnel, même vis-à-vis de moi.

— Ouais, c'est comme une table de jeu au casino, en fait.

— C'est ça oui. Mais il a encore un peu de chemin à faire avant d'être reconnu agent de change. Eux, se gardent les valeurs les plus liquides. Ils cotent directement depuis le centre de la salle, s'appuyant à la corbeille.

— Elle ressemble à quoi cette fameuse corbeille dont on nous rebat les oreilles aux infos ? Un panier d'osier ? (logique si on y met de l'oseille se dit Faustine).

Sylvie rit.

— Non, non, il n'y a pas d'argent dedans. La corbeille, c'est une barrière circulaire garnie de velours rouge autour de laquelle se tiennent les agents les plus importants, c'est plus facile à repérer. Et au milieu, tu ne vas pas me croire ! Il y a un cône de sable blanc d'un mètre de hauteur, en guise de cendrier ! On voit d'ici les nababs et leurs gros cigares !

Faustine est épatée par tout cette esbroufe. Elle ne connaît rien encore des dommages causés par la spéculation, ne se rend pas compte que ces gens font et défont les économies, au détriment des travailleurs. Jean-Fabrice, lui, est plutôt content de sa progression. Si ça continue ainsi, ils pourront bientôt s'acheter une maison (à moins qu'il ne perde au jeu).

Une semaine plus tard, Maxime ayant terminé son travail à Paris, le couple rentre aux États-Unis. À

Kennedy Airport, Faustine voit son visa renouvelé pour six mois sans problème. Retrouvant leur appartement, ils se promettent de profiter des quelques semaines d'intimité qui leur restent avant l'arrivée de Daphné. Faustine renoue joyeusement avec sa routine sécurisante. Elle lance une machine de linge, puis confectionne ses pains. Sitôt qu'ils sont cuits, elle les sort du four, les remplace par le gratin du jour. À midi, apportant son déjeuner à Maxime, elle récupère les dernières pages à taper. De retour à la maison, elle allume machinalement la télévision. Son boulot de frappe lui semble moins fastidieux quand elle est distraite par un bruit de fond, en plus cela lui « fait » l'oreille. Aujourd'hui, gros plan sur Billy Graham. Zut alors ! Faustine écoute cinq minutes, elle a décidément beaucoup de peine avec ces spectacles religieux à la mise en scène ostentatoire. Cela correspond si peu au « souffle ténu » de Dieu, tel que décrit dans la bible. Pendant qu'elle se demande ce qui pousse les gens à acclamer de tels discours outrés, l'autre s'excite sur son estrade, promettant les foudres de l'enfer à tous les hérétiques. Quelle horreur, vite, passons à la chaîne suivante. Chaque fois, il faut se lever pour tourner le bouton. Résonne le générique de *La petite maison dans la prairie :* voilà qui convient mieux. Faustine continue sa frappe ; quelques heures plus tard, elle arrive au bout du manuscrit de Maxime ; ça tombe bien, les caisses sont vides. Elle va pouvoir présenter son décompte d'heures à Pamela et récupérer son chèque.

En fin d'après-midi, Faustine frappe à la porte du bureau de la comptabilité.

— Salut Pamela ! Ça boume ? Je viens chercher des sous ! J'ai plus rien à me mettre, ha ha ha !

— Salut Faustine, attends deux minutes, je vais voir Walter.

Un instant après, Pamela sort du bureau de son chef un chèque à la main.

— Voilà ton dû.

— Merci Pamela !

— Tu sais que j'attends toujours que tu régularises ta situation.

— Euh, j'essaie, mais c'est difficile : Maxime n'a pas vraiment prévu de changer. Pourquoi tu ne le lui demandes pas à lui ? Il est vice-président, après tout.

— Non. C'est à toi de le convaincre. C'est important. Tu dois lui expliquer que tu mets tout le monde en danger ici. Chaque fois que je sors de l'argent de la caisse noire je risque ma place et celle de tous les autres, y compris la sienne d'ailleurs, il ne serait pas content s'il devait rentrer en France !

— Bof, ça c'est moins sûr. Mais sinon, c'est si grave que ça ? Le FBI va faire irruption ici ?

— Comme si tu ne le savais pas !

— Très bien : Maxime est dans son bureau ?

— Va voir !

Faustine, très en colère tout à coup, fait irruption dans le bureau de son homme. Maxime sourit :

— Mon amour ! Comme c'est gentil de me rendre visite ! Mais tu en fais une tête, que se passe-t-il ?

— Il se passe que *ton amour* démissionne !

— Mais, pourquoi ? Qu'est-ce qu'on t'a fait encore ?

— Oh, mais rien de spécial. Je reviens de chez Pamela qui me répète pour la centième fois à quel

point je suis un danger pour tout le monde. Je n'en peux plus ! J'en ai marre d'être sur un tablar ; d'être astreinte aux visas de touriste ; de devoir rentrer en Europe tous les six mois ; d'être là juste pour laver tes chaussettes et en plus d'être la seule à subir les inconvénients de la situation ! Ras-le-bol de me battre sans arrêt contre toi, dans *ton* intérêt en plus ! Il faut que ça cesse ! Donc, j'arrête de travailler et tant pis si on crève de faim ! Tu me retrouveras à la maison. Bye !

— Eh bien, c'est entendu. Mets-toi sur la touche. Et puis, tant qu'à faire, puisque tu auras du temps libre, profites-en pour te renseigner sur les conditions d'obtention d'une licence de mariage.

— Quoi ?

— Tu m'as très bien compris, mademoiselle… allez, file ! Mais surtout reste discrète s'il te plaît. Si Donald l'apprend, il va craindre pour ma carte verte et me faire tout un souk.

— Vouiii, mon amour, bien sûr mon amour, compte sur moi mon amour !

Faustine sort, sans claquer la porte pour une fois. Elle prend sur elle, joue les blasées, agit comme si elle allait simplement acheter une salade au supermarché du coin, mais dans le fond elle jubile. Il va l'épouser ! Il a mis le temps mais ça y est. Enfin ! Pourtant, en repensant à toutes les difficultés traversées pour finir par en arriver là malgré tout : avoir ce qu'elle voulait depuis le début, elle a au fond du cœur comme l'impression d'un énorme gâchis. Un zeste de nausée. C'était bien la peine. Bien sûr, il a toujours soutenu qu'ils (elle surtout) *valaient mieux que ça*. Qu'il ne s'agissait que d'une formalité. Évidemment, pas

question de petite fête entre amis, voire d'un repas tout simple histoire de marquer le coup ; pas question non plus de mettre un genou à terre ; de lui offrir une bague, encore moins une alliance. Ce n'est pas pour elle ce fatras romantique ; il faudra bien qu'elle s'y fasse. Tant pis ! Elle se contentera du petit anneau incrusté d'éclats de saphirs que sa mère lui a donné un Noël. Elle le tenait de sa belle-mère. Une femme si méchante que maman n'a jamais voulu le porter, de crainte qu'il lui porte malheur. Faustine n'a que faire de ces superstitions, pour elle c'est un anneau comme un autre et si on tourne la partie incrustée à l'intérieur de la main, le dessus fait totalement illusion. Tournant ces réflexions en boucle, Faustine arrive à la maison. Elle croise Lynn dans la contre-allée. À elle, la jeune femme ne peut s'empêcher de confier la dernière nouvelle. Lynn la félicite, lui donne les coordonnées du tribunal de district. Faustine téléphone pour prendre rendez-vous et s'enquérir des conditions. Bonne nouvelle : ni prise de sang pour le dépistage de la syphilis, ni témoins ne sont nécessaires en Virginie. Mauvaise nouvelle, les deux parties doivent se présenter en personne pour obtenir la licence, mais celle-ci peut être fournie dans l'heure. Pour le reste, il n'y a pas de délai d'attente. Leurs actes de naissance, une carte d'identité, un numéro de sécurité sociale et trente dollars, sont les seules exigences. À partir de là, ils peuvent se marier n'importe où dans le comté devant une personne habilitée, en principe un juge de paix, qui demandera juste cinquante dollars pour cinq minutes d'intervention.

Rendez-vous est fixé chez icelui le 27 septembre (quelques jours avant l'arrivée de Daphné). Ce matin-là, le couple laisse la voiture au garage pour une vidange, apporte des chaussures à ressemeler chez le cordonnier et, en attendant qu'elles soient prêtes, va chercher la licence. La résidence de l'homme de loi est à deux pas, dans la rue principale. L'intérieur est magnifique, Faustine se dit qu'elle a bien fait de s'habiller un minimum. Jolie jupe ajustée, corsage en lainage léger, d'un blanc tout virginal décoré d'une broche ancienne, cadeau de sa grand-mère, foulard bleu prêté par Lynn. Ainsi, elle porte sur elle les quatre symboles de la mariée américaine (*something old and something new, something borrowed, something blue*) :

. *Quelque chose de vieux* : la broche, témoin de sa vie passée.

. *Quelque chose de neuf* : le joli corsage blanc, symbole de sa nouvelle vie.

. *Quelque chose de prêté* : le foulard de Lynn, objet venant d'une femme déjà mariée, représentant le bonheur conjugal.

Et enfin :

. *Quelque chose de bleu* : toujours le même foulard dont la couleur symbolise la pureté et la fidélité.

Faustine ne pense pas que le double emploi du foulard rompra le charme, de toute façon, elle n'a pas le choix. Dos à la cheminée, monsieur le Juge s'adresse aux futurs époux, sérieux comme un pape. Debout face à lui, Maxime agrippe la main de Faustine. Celle-ci sent le rouge lui monter au front et un fou rire nerveux se développer tandis qu'il lui

impose une pression discrète. La jeune mariée en devenir fixe un point, droit devant elle. Surtout ne pas regarder Maxime au risque d'imploser. Quelle torture !

Le juge : Maxime et Faustine, vous célébrez ce jour l'un des plus grands moments de la vie et honorez les valeurs et les beautés de l'amour en prononçant les vœux du mariage. Je vais maintenant procéder aux questions usuelles :

— Monsieur Maxime, voulez-vous prendre pour épouse mademoiselle Faustine ici présente ?

— Oui, je le veux.

Promettez-vous de l'aimer, l'honorer, la chérir et la protéger, abandonner toute autre et ne tenir qu'à elle ?

— Oui, je le promets.

— Mademoiselle Faustine, voulez-vous prendre pour époux monsieur Maxime ici présent ?

— Oui, je le veux.

Promettez-vous de l'aimer, l'honorer, le chérir et le protéger, abandonnant tout autre et ne tenir qu'à lui ?

— Oui, je le promets.

S'adressant à Maxime :

— Voulez-vous que nous procédions à l'échange des anneaux ?

Maxime hoche négativement la tête. Surpris dans un premier temps, l'homme de loi se ressaisit vite ; il conclut en souriant :

— Maxime et Faustine, dans la mesure où vous avez tous deux accepté de vivre ensemble dans le mariage ; vous êtes promis votre amour l'un pour l'autre par ces vœux : je vous déclare maintenant mari

et femme. Félicitations, vous pouvez embrasser la mariée !

Maxime obtempère. Ouf. Faustine a réussi à garder son sérieux. Par chance, la « cérémonie » n'a duré que dix minutes. Le magistrat n'ose pas manifester sa désapprobation pour ce mariage sans alliances, sans fleurs, sans témoins et surtout sans famille. D'autant que la mariée n'avait même pas l'air enceinte. Il a dû penser que ces Français sont vraiment des sauvages. À moins qu'il ne s'en fiche royalement. Après tout, ce n'est que du business pour lui. Faustine lui serre la main, puis sort très vite, explose enfin derrière la porte. Maxime la rejoint, hilare.

— Au moins, il a attendu que tu sois sortie pour me demander ses cinquante dollars. C'est un homme civilisé !

Il n'y aura pas de photo souvenir non plus. Le couple de jeunes mariés récupère chaussures ressemelées et voiture vidangée. Maxime dépose sa femme à la maison, avant de rejoindre son bureau, il n'est que 10 h 30, du travail l'attend. Il rentrera pour déjeuner, comme d'habitude. Faustine, derrière leur porte, découvre avec surprise un gros bouquet de fleurs. Juste à côté, trône une bouteille de champagne sur laquelle sont attachées, par un joli ruban, deux coupes en cristal finement ouvragées. Elles sont superbes ! Il y a une carte avec le cadeau. Il vient de Paul et Lynn, leurs propriétaires, amis et voisins. Qu'ils sont gentils ! Sur la carte, il est précisé que désormais leur loyer serait baissé de cent dollars, car pour les Estaver, les mauvais jours sont passés, ils n'ont plus besoin d'autant d'argent. Faustine se dit

que ça tombe bien. Quels magnifiques cadeaux de mariage !

Il fait un temps superbe, ce 27 septembre 1983. Faustine décide de dresser la table au jardin, sous les augustes chênes, histoire de profiter de la douceur de cet été indien. Elle s'applique, dans une touchante tentative, à rendre ce jour spécial, malgré tout. Quand Maxime revient, il raconte que Don White lui a demandé la raison de son retard. S'il y avait eu un problème sérieux. Maxime lui a répondu : « Non, non, pas de problème, je me suis marié, c'est tout ». Il trouve cela très drôle (tu aurais vu sa tête !). Il apprécie beaucoup le repas : escalopes flambées au cognac, sauce à la crème, gratin dauphinois, jardinière de légumes ; succulent comme toujours. Par contre, il n'a pas du tout envie de champagne à midi, il craint que cela lui « coupe les jambes » pour la suite de la journée ; il préfère de l'eau. À Faustine, visiblement déçue, il précise :

— Tu sais Stine, ne va pas t'imaginer que cette formalité change quoi que ce soit pour moi. C'est juste un bout de papier sans signification en ce qui me concerne. Je t'ai toujours dit que je n'ai que faire d'un juge de paix pour m'estimer marié. Souviens-toi de notre serment dans la petite église d'Illioul, isolés du reste du monde avec Dieu pour unique témoin, c'est le seul valable à mes yeux. Aujourd'hui, je ne vois pas plus de raisons qu'hier de faire la fête. Bon, je retourne bosser, à tout à l'heure !

Faustine le regarde s'éloigner, il a raison, bien sûr, sur toute la ligne. Il n'empêche, sans aller jusqu'à la belle robe blanche et la bénédiction religieuse, officialiser l'événement, entériner son changement de

statut, franchement, ça aurait nui à qui ? Se sentant très seule tout à coup, la jeune mariée débouche le champagne… et siffle la bouteille en pleurant.

Des conséquences de nos actes

Au lendemain de son mariage, Faustine appelle l'ambassade pour le faire enregistrer et, accessoirement, se renseigner.

— Allô ! Je suis bien à l'ambassade de France ?

— Oui, qui demandez-vous ?

— Madame le Consul ?

— Elle est occupée. C'est pourquoi ?

— Une demande d'information. Je suis mariée à un Français depuis hier, j'ai droit à quoi ?

— Félicitations, d'abord ! Comment ça, vous avez droit à quoi ?

— Ben oui, comme nationalité ?

— Mais ma bonne dame, ça vous donne droit à un MARI, c'est déjà pas mal, non ?

— Ah bon. C'est tout ? Je pensais que je recevrais automatiquement la nationalité française.

— Ha ha ha ! Non, bien sûr que non. Ce n'est pas si facile. Vous êtes de quelle nationalité, encore ?

— Suisse.

— Eh bien, j'espère que vous n'y avez pas renoncé.

— Non, non. Je voudrais avoir la double nationalité justement.

— Tant mieux, parce que si vous n'aviez pas coché la bonne case vous auriez pu être apatride.

— Rien que ça ?

— Oui. Obtenir la nationalité française prend un peu de temps. Ensuite, vous aurez les deux. Ceci dit, il vous faudra venir à l'ambassade faire homologuer votre mariage, si vous voulez qu'il soit valide en France. Nous sommes ouverts tous les jours de la semaine de 9 à 19 heures.

— Merci madame, nous viendrons dès que possible. Au revoir.

Faustine repose le combiné, un tantinet déçue. Décidément rien n'est tout cuit dans ce bas monde. Des papiers pour travailler, pour vivre, pour se marier, pour le prouver, pour acquérir une nationalité, pour enfanter ; des do-cu-ments encore et toujours. Ce temps qu'on perd, juste en corvées administratives, simplement pour exister ! Et il paraît qu'on est libres et égaux en droits ? Que la terre appartient à tous ? Qui donc a défini ces frontières ? Pas Dieu toujours.

Subséquemment, Daphné ne va pas tarder à arriver, il faut lui préparer sa chambre. Maxime l'a inscrite au collège de Warrenton, mais elle suivra, en parallèle, les cours du Centre d'enseignement à distance (CNED), son père craignant que le niveau, ici, soit insuffisant. On dirait qu'il n'a plus autant confiance en la sacro-sainte supériorité américaine ! Daphné prendra le bus jaune tous les matins à 8 heures au bout de la route 1 ; il la ramènera à 15 heures. À midi, elle déjeunera au collège comme les autres. En outre, elle participera à tous les événements sportifs et suivra exactement le même programme culturel que ses camarades ; visites de

musées, d'entreprises, visionnage de films, etc. Maxime s'est arrangé avec les secrétaires du bureau pour que l'une ou l'autre accueille Daphné quand Faustine et lui-même seront à l'étranger, mais ce ne sera pas avant février prochain, date de péremption du visa de Faustine.

Ces jours, Maxime est très contrarié. Sa mère, sitôt qu'elle a appris que sa petite fille allait passer une année entière aux USA chez lui avec une femme qu'elle ne connaît pas, s'est mis en tête de leur rendre visite. Elle le harcèle chaque fois qu'il lui téléphone. Le tout nouveau mari de Faustine ne supporte pas sa génitrice. Il lui en veut encore de lui avoir coupé les vivres autrefois, parce qu'il passait son temps dans les boîtes de St Germain de Prés, au mépris de ses études. Il ne le lui a jamais pardonné. De fait, elle ignore qu'il s'est remarié. Faustine, de son côté, a tout de même prévenu ses parents, qui lui ont envoyé une pelle à tarte en inox en guise de cadeau de mariage ! Pour la belle-mère, ma foi, il va bien falloir l'accueillir si elle insiste trop. À bout d'arguments, dans l'impossibilité de reporter l'épreuve, Maxime accepte finalement que sa mère débarque, tout en se débrouillant pour avoir quantité d'engagements ailleurs. Ainsi, il ne sera présent qu'épisodiquement. Entre deux consultations, séminaires ou concerts. Dès lors, il transmet la responsabilité à Faustine d'organiser l'entier du séjour de sa génitrice et de leurs loisirs.

— Sans lui dire qu'on est mariés.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ça la détruirait.

— Tu parles ! Les mères sont bien plus résistantes que tu t'imagines. Elle fera n'importe quoi pour ne pas vous perdre, toi et les filles, tu le sais bien.

Après un ultime téléphone, Maxime prévient Faustine que sa mère arrive fin octobre. Son séjour tombant pour moitié sur les vacances d'automne, elle profitera ainsi à fond de sa petite fille. Puisqu'elle a carte blanche et même, ô surprise, les finances qui vont avec – pour autant qu'elle n'exagère pas –, tempère Maxime. Faustine, ravie de s'occuper enfin d'une figure maternelle et soulagée que l'homme ne soit pas là pour interférer dans leur relation naissante, se promet de faire visiter toute la région à sa belle-mère. Et tant qu'à faire, pourquoi ne pas pousser jusqu'à New York ? Elle contacte leur amie Martine au Québec, en vue de retrouvailles dans la Grosse Pomme, puisque Mamie Angèle et elle se connaissent, ayant été voisines autrefois, à Houdan.

Mais tout d'abord : accueillir et installer Daphné. Début octobre, Faustine la récupère à l'aéroport. Elle adore ce genre de corvées, elle aime conduire la Fiat décapotable d'autant que c'est l'été indien ici, quel temps superbe ! La petite est en pleine forme. Ravie d'échapper à la monotonie de sa vie provençale pendant quelques mois. Tout de suite, les filles retrouvent leur complicité, après tout elles n'ont que treize ans de différence, elles se promettent de bien s'amuser. Pour commencer, elles vont rafraîchir la chambre de l'adolescente. Faustine n'osait pas s'y lancer seule, manquant d'expérience. Daphné, si jeune soit-elle, s'y connaît bien mieux. Les Français passent la plus grande partie de leur vie à refaire ou réaménager entièrement leur maison. Ils sont

champions pour repeindre, transformer, réparer, hanter les *brico-loisirs*. À Mannassas, elles ont choisi une jolie peinture couleur coquille d'œuf, facile à appliquer ; de séchage rapide. Daphné travaille vite et bien sur son côté du mur. Faustine, de l'autre côté suit laborieusement suant sang et eau, anxieuse de ne pas faire de traces. Décidément ce sport, très peu pour elle ; mieux vaut carrément déménager, il y a moins de risques. Il leur faudra huit heures, à deux, pour étendre la première couche, en comptant le plafond. Quelle horreur, se tordre le cou en arrière, essayer de ne pas s'en mettre partout… une vraie galère. Le temps que la peinture sèche, Daphné dormira au salon, sur un lit d'appoint. Le lendemain, samedi, Maxime s'empare du pinceau et termine la deuxième couche en moins de deux heures. Faustine admire ! Sitôt que c'est sec, elle installe sa *belle-fille* dans ses meubles. C'est quoi ce livre sur sa table de nuit ? *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche ? Eh bien, en voilà une fille intelligente ! Faustine n'a pas souvenir d'avoir lu le philosophe à quinze ans – ni plus tard d'ailleurs. Elle ne pense pas qu'elle y aurait compris grand-chose, si jeune. Et dire que Maxime prétendait que son aînée n'était pas vraiment brillante. Encore une pierre dans son jardin.

Il n'aura pas fallu très longtemps à Daphné pour s'acclimater au lycée. Déjà elle se sent à l'aise partout. Une fois ou deux par semaine, elle se contente d'un sandwich « *peanut butter and grape jelly* » (beurre de cacahuète et gelée de raisin) histoire de déjeuner sur l'herbe avec ses nouveaux potes. Toujours ça où elle évite la malbouffe se dit Faustine (qui ne va pas adopter ces sandwichs étouffe-

chrétiens pour autant). À la maison, Daphné raconte l'incontournable rituel scolaire : le serment d'allégeance au drapeau américain, main sur le cœur. Tous ensemble, tous les matins, les élèves ânonnent : *Je jure allégeance à mon drapeau et à la République qu'il représente : une nation indivisible, avec la liberté et la justice pour tous.* L'objectif est d'instiller l'esprit patriotique chez tous les écoliers depuis leur plus jeune âge. Et ça marche ! C'est un véritable conditionnement (pour ne pas dire un lavage de cerveau prétend Maxime. Il ne faut pas oublier que ces gamins sont susceptibles de partir se battre – et donner leur vie – pour leur pays). Faustine comprend mieux une certaine rigidité bornée dans le comportement des Américains eu égard au respect de leur législation.

Souvent, Faustine passe prendre Daphné à la sortie des cours. En ce moment, l'apprentie marâtre saute d'un rendez-vous dentaire à l'autre. Depuis qu'elle est mariée, elle a enfin droit à l'assurance maladie de son époux ; elle en profite pour se faire refaire certaines dents, puisque la prestation est incluse. C'est Merilyn, son amie secrétaire, qui lui a dit d'aller voir son frère, dentiste à Manassas. Ici, on ne rigole pas avec l'efficacité, ni avec la Novocaïne. Les séances durent une heure entière. Au final, Faustine verra son clavier partiellement renouvelé. Elle peut de nouveau sourire, sans cacher sa bouche. Avec ses nouvelles dents et ses lentilles de contact, elle se sent un peu comme une actrice refaite. Finalement, c'est bien pratique de pouvoir changer les pièces au fur et à mesure qu'elles s'érodent.

Mamie Angèle est là ! C'est Maxime qui est allé la chercher à l'aéroport de Dulles. Rare concession qu'il fera à sa mère pendant les trois semaines de son séjour. Faustine prend aussitôt la vieille dame (soixante-cinq ans à tout casser !) en charge. Elles s'entendent plutôt bien. Angèle, qui déteste son prénom, exige qu'on l'appelle « Mamie ». C'était une femme plutôt joyeuse, avant le décès de son époux. Elle raconte à Faustine à quel point elle a été heureuse avec lui, ne tarissant pas d'éloges sur le père de Maxime, un érudit, travailleur, généreux et exubérant, parti beaucoup trop tôt. Féru d'histoire, entre autres, il avait toujours une anecdote dans son sac ; on ne s'ennuyait jamais avec lui. Ils ont eu la chance de pouvoir travailler ensemble toute leur vie, puisqu'il était électricien établi à son compte, à une époque où c'était encore possible sans que l'État vous suce la moelle des os. À sa mort, elle a fait construire une petite maison à Saint-Junien en Limousin, berceau de la famille. Elle se remet doucement d'une grave dépression, ponctuant ses phrases de gros soupirs et d'un sempiternel : « Ne t'en fais pas pour moi, j'ai l'habitude » (sous-entendu : de souffrir).

Faustine, de son côté, confie l'histoire officielle de sa rencontre avec Maxime, sa vie aux USA, son enfance et son éducation. Son homme avait prévenu : « Tu te méfieras, c'est son genre de prêcher le faux pour savoir le vrai… ». Mais la jeune femme, à mesure qu'elle côtoie la mère de son époux prend confiance, se laisse apprivoiser, jusqu'au jour où Mamie lui dit :

— Mais vous allez bien finir par vous marier un jour, non ?

Alors, là, Faustine, prise au dépourvu, crache le morceau.

— Euh, c’est-à-dire… nous sommes déjà mariés !

Coup de tonnerre dans le ciel bleu de Virginie. Pour le coup, Mamie s’assied. Alors, Faustine sort une bouteille et deux verres, les remplit généreusement et raconte TOUT depuis le début. Leur coup de foudre au Pied Bleu, la valse hésitation, la première rupture, la menace de suicide de Maxime, les chantages, Faustine qui tente de fuir son destin, puis décide, de guerre lasse, de le suivre ; leur fuite à Paris puis en Amérique. Bref, elle passe aux aveux complets ne supportant plus l’idée de mentir à quelqu’un d’aussi important que la propre mère de son conjoint. Tout au long desdits aveux, elle vide la bouteille – du cognac aux œufs – petit à petit dans leurs deux verres, en espérant que cela aidera la vieille dame à supporter le choc. Pauvre Angèle, alias Mamie ! Choquée, bouleversée, à juste titre puisqu’à ses yeux c’est le divorce de son fils qui a précipité le décès de son époux, accélérant le processus de sa maladie. Enfin, n’en pouvant plus, elle met son manteau et sort en courant. Elle éructe :

— J’ai besoin d’air ! Laisse-moi seule !

Faustine dans un épais brouillard mental, culpabilise et meurt de trouille. Qu’a-t-elle fait là ? Elle ignore si elle doit courir après sa belle-mère ou la laisser encaisser le choc dans la nature apaisante qui les entoure. Heureusement que Maxime est parti plusieurs jours, les choses vont peut-être se calmer. Et si Angèle ne revenait pas ? Et si elle se perdait dans la forêt ? Oh là là, dans quel pétrin s’est-elle fourrée avec sa stupide franchise ! On l’y reprendra, tiens, à

ouvrir son cœur ! Et puis Maxime, c'est sa faute aussi, à force de secrets, de manipulation et de mensonges ; avec lui, on ne peut jamais vivre les choses ouvertement ! Enfin, au bout de trois heures, l'insupportable attente cesse. Mamie revient. Il était temps. La vieille dame semble avoir pleuré. Elle déclare à Faustine, dans un grand élan dramatique, qu'elle est rentrée uniquement parce qu'elle n'avait pas son tube de Témesta sur elle. Manquerait plus que ça ! pense la bru, ça serait le pompon ! Quand Daphné rentre du lycée, sa grand-mère fait l'immense effort de prendre sur elle. Grâce à la gentillesse de sa petite fille, la vapeur retombe ; elle parvient peu à peu à tourner la page. Les choses ne seront plus jamais comme avant, le ressort est cassé, mais la faucheuse s'éloigne, en grimaçant.

Dans les jours qui suivent, Faustine met tout en œuvre pour effacer le traumatisme qu'elle a causé. Elle sort Mamie, lui présente ses amies : Colleen pour commencer puis Bridget, l'ancienne chef du Napoléon's, June du magasin de souvenirs, Lori ainsi que les filles du bureau. Elle cumule les déjeuners, les distractions, partage ses découvertes, entraînant Daphné avec elles chaque fois qu'elle est disponible. Enfin, elle organise le week-end à New York prévu. Un samedi, toutes les trois prennent le fameux bus Greyhound (on peut traverser toute l'Amérique avec !) vers 5 heures du matin. Cinq cents kilomètres plus tard, elles sont à Downton Manhattan. Martine les attend dans leur chambre réservée à l'hôtel Séville. Faustine la trouve en train de se faire les ongles, languissamment allongée sur un des deux lits King Size. Malgré la fatigue du trajet, elles partent visiter

Broadway et l'Empire State Building. Mamie est un peu déçue de ne pas pouvoir assister à une comédie musicale. Faustine lui explique qu'il faut réserver au moins six mois à l'avance, de plus elle n'a pas les moyen. À la place, Martine les emmène goûter au Pierre, l'hôtel le plus chic de la ville, situé en bordure de Central Park. Chaque vitrine du hall contient des bijoux représentant plusieurs vies de salaire et les pâtisseries du salon de thé coûtent quatre fois plus cher qu'ailleurs, sans être meilleures pour autant. Martine, comme toujours, laisse Faustine payer l'addition. En fin d'après-midi, elles soupent dans le petit bistro grec que Faustine connaît bien, juste à côté de leur hôtel, puis retournent se promener jusqu'à épuisement. Il ne fait pas vraiment froid, même à 9 heures du soir. On dirait que la fumée qui sort des bouches d'aération, à fleur de trottoir, réchauffe aussi la ville. À moins que ce ne soit la pollution ? Pendant cette promenade, Daphné a eu besoin de se soulager, alors elles ont cherché désespérément un endroit adéquat. Elles ont tourné en rond, dans la cinquième avenue, se sont perdues et ont fini, au bord de l'implosion, par pousser la porte d'un restaurant chinois. Là, elles ont demandé à des cuistots ébahis si elles pouvaient aller au petit coin. Ils les ont dirigées vers une arrière-cour, répugnante de saleté. Quelle horreur ! Partout sur le sol des têtes de poulets sanguinolentes, des boîtes de conserve de nourriture pour chiens et des cafards grouillants. De quoi vous couper l'appétit à jamais ! Ne parlons même pas de l'état nauséabond des toilettes à la turque !

Plus tard dans la soirée, Martine et Faustine laissent Mamie et Daphné dormir en toute sécurité à

l'hôtel et ressortent boire quelques verres. À quarante ans passés, Martine espère toujours rencontrer l'homme de sa vie, elle est une grande habituée des bars et des night-clubs, l'œil toujours aux aguets. Elle aimerait bien trouver un vieux riche, qui la laisserait veuve avec une petite fortune. Faustine pense qu'il faudrait qu'elle soit plus jeune et plus belle que ça pour y parvenir. Les vieux riches ne sont pas si stupides ! Le lendemain, les quatre amies se promènent dans Chinatown puis dans Little Italy. Elles déjeunent dans un célèbre restaurant italien. Hors de prix, bien entendu. Martine ayant insisté pour prendre une seconde bouteille de vin français, les derniers sous de Faustine, ou plutôt Maxime, fondent impitoyablement. Au moment de l'addition, on procède à des calculs sordides. Initiatrice de la majorité des dépenses, Martine insiste pour n'en payer que le quart. Faustine en a mal au ventre. Angoissée par avance de la réaction de Maxime. Mais après tout, tant pis ! À la guerre comme à la guerre, il n'avait qu'à être là et s'occuper de sa mère, le lâche ! Au soir, le retour à Warrenton dans le bus Greyhound commence mal. En raison d'une grève inattendue, il y a deux fois plus de monde, il faut se battre pour chaque place. La pauvre Angèle se fait écraser les pieds par une passagère deux fois plus grosse qu'elle. À voir la mine terriblement agressive de cette dernière, Faustine n'ose pas réagir. Elle ne veut pas aggraver les choses. Pauvre Mamie, elle s'en souviendra de son séjour en Amérique !

La semaine suivante, Maxime revient enfin. Bien sûr, même si sa présence efface une grande partie des frustrations, sa mère ne peut s'empêcher de lui

avouer sa déception concernant son mariage quasi-clandestin, révélant par là qu'elle est au courant, de cela comme du reste. Le fils lance un regard courroucé à son épouse. Heureusement l'aïeule ne rajoute rien d'autre. Les non-dits resteront là où ils sont et les cadavres dans leur placard. Question de survie si l'ancêtre souhaite continuer à voir ses petites-filles. Au moment de s'envoler pour le Limousin, la vieille dame se déclare absolument rââââvie de ses vacances et fait promettre au couple de lui rendre visite prochainement. Compte là-dessus !

What a wonderful world !

À la suite de l'auteur de ses jours, dorénavant saine et sauve en son foyer, Maxime reprend le chemin de l'Europe. Cette fois, il enseigne les douces joies de la compatibilité électromagnétique à Lausanne, Munich et Paris. Depuis la capitale vaudoise, il écrit à Faustine que le 14 novembre (jour de son anniversaire) il a été reçu comme un roi par ses beaux-parents qui lui ont concocté un « papet vaudois » : mélange détonnant de poireaux-patates-saucisse-aux-choux. En dessert, il y avait une tourte de la forêt noire surmontée de bougies, un vrai régal pour les yeux et les papilles ! Cela étonne moyennement Faustine, qui connaît les habitudes de ses parents en matière de fêtes d'anniversaire. De fêtes tout court d'ailleurs, tant tout appelle chez eux l'ouverture d'une – ou deux – bonnes bouteilles. On se croirait au pays des Schtroumpfs avec banquets et salsepareille ! Après Lausanne et Munich, Maxime retrouve Paris. En pleine crise des euromissiles, avec des attentats partout autour de la Méditerranée et jusqu'en Angleterre. Des rues de plus en plus sales, des grèves, des incivilités en trop grand nombre. Vraiment, ils sont mieux à Gainesville en ce moment. Quant à lui, instructeur le jour, musicien la nuit. Il

raconte, toujours dans la même lettre, qu'il est allé faire « le bœuf » au Sofitel, Porte de Sèvres, avec Pierre « Pépé » Muller, un pianiste formidable, ami de vingt ans. Pépé vient juste de se remarier. Le voilà heureux père pour la première fois à cinquante ans. Maxime met en doute ses capacités à assumer ses responsabilités, si cela lui arrivait à son âge, lui qui n'en a que quarante-deux. Pierre, rit.

— Tu ne sais pas ce que tu perds ! Fais confiance à la vie, il n'y a que ça de vrai ! Et si toi tu ne sais pas, d'autres savent.

Maxime conclut la missive par un : « J'ai bien peur d'être en train de changer d'avis… » prometteur.

Sachant Daphné et Faustine seules, John et Merilyn Piper les ont invitées. *JoMer*, comme on les appelle, possèdent une très jolie maison, non loin de chez les Malikian. Une *sweet home* typique du rêve américain, toute de briques rouges, avec piscine et immense pelouse. Sans enfant eux-mêmes, John s'étant fait stériliser suite à une première union catastrophique ; ils invitent volontiers ceux de leur importante fratrie pour des pique-niques-baignades. Depuis qu'elle les connaît, Faustine est séduite par leur humour et leur rayonnement. Le couple déborde de projets qu'il décrit avec un enthousiasme grandissant à mesure que se vident les gallons de scotch. Celui du moment, c'est leur permis bateau. John vient de le passer. Il a désormais droit au titre de capitaine ainsi qu'au respect accru de son épouse, dit-il avec un clin d'œil en sortant une casquette toute neuve de dessous la penderie. Merilyn, elle, poursuit son initiation. S'il n'y a qu'un seul capitaine à bord, les deux marins se doivent d'avoir les mêmes

connaissances. Au lendemain de leur retraite, ils déménageront sur le bateau que le père de Merilyn leur a légué. Ils l'ont réaménagé et rebaptisé : *Dunmoen*. Actuellement, il est amarré dans le charmant petit port d'Occoquan, sur la rivière du même nom, affluent du Potomac. Faustine adore tous ces noms indiens, elle a l'impression de remonter deux siècles en arrière. À une époque où les colons n'avaient pas encore trucidé tous ceux qui les gênaient, afin de les spolier de leurs terres et richesses. Par la même occasion, elle apprend qu'en anglais « un » bateau est féminin. C'est plutôt contradictoire, non ? Pendant longtemps les femmes n'étaient pas admises à bord des navires parce qu'elles portaient la poisse, et voilà-t-y-pas que les noms des vaisseaux sont féminins et qu'on met des figures de proue féminines à moitié nues partout ! Ils ne savent pas ce qu'ils veulent ces bonshommes. Ceci dit, Faustine trouve les Piper vraiment hilarants lorsqu'ils relatent leurs turpitudes de futurs marins. Voilà des gens qui voulaient simplement finir leurs jours dans une maison flottante, afin de ne plus avoir à tondre (Dunmoen = done mowing = on a fini de tondre), et qui se retrouvent dans l'obligation d'apprendre à nager et d'être capables de faire le tour du monde. Braves et disciplinés, ils jouent le jeu. Peut-être parce que John a travaillé pour la CIA (ou le FBI ce n'est jamais clair) et qu'il en a gardé quelques traumatismes ? Pour lui, pas question de tricher. Merilyn prétend que même amarré au port, un bateau peut couler. Par ailleurs, si on le déplace, il faut connaître toutes les manœuvres et après tout, qui sait s'ils ne vont pas naviguer un jour ? Bah, se dit

Faustine, faute d'enfants, toutes ces tracasseries ont au moins le mérite de les occuper intelligemment. Pendant ce temps-là, ils ne sont pas au bistro n'est-ce pas ? Sans doute, mais ça ne les empêche pas de boire énormément, sans jamais sembler saouls. Faustine se demande si on contrôle aussi l'alcoolémie des marins. Si c'était le cas, il n'y en aurait plus beaucoup ! Daphné écoute et reste sage, regardant d'un œil curieux ces adultes irresponsables. Lasse d'attendre qu'ils se décident à préparer un repas correct, elle a engouffré tous les biscuits apéritifs. Elle a bien fait, ici les hydrates de carbone du whisky remplacent facilement le steak et les légumes. Bientôt, les hôtes se lèvent, invitent les filles à passer à côté. Chez les Piper, il y a deux garages. Le premier, classique, pour les voitures, l'autre équipé en salle de jeux. Au milieu, trône un magnifique billard et tout autour des dizaines de machines à sous et de flippers. Il y a de quoi s'amuser pendant des heures, ce que ne manquent pas de faire les invitées, en se gavant de pop-corn. Enfin, elles iront s'allonger sur le *waterbed*, de la chambre d'amis. Un lit à eau ! Voilà encore une invention géniale ! Comme si vous étiez bercé par les vagues, le corps complètement détendu. Mais, est-ce que ce n'est pas dangereux qu'il soit chauffé par des résistances électriques ? L'eau et l'électricité ça ne fait pas bon ménage d'ordinaire, si ?

Ses missions accomplies en Europe, Maxime retrouve *ses femmes* avec plaisir. Convaincu par « pépé », il s'est habitué à l'idée de devenir père une troisième fois. Faustine ose à peine y croire, se jure que ce sera un garçon, pour changer, mais ne risque aucune remarque déplacée, surtout devant Daphné

qui pourrait mal le prendre. On verra bien ! Pour un homme, l'occasion ne se rate pas : éventuel futur bébé signifie voiture plus spacieuse. La petite Fiat est bien mignonne, mais le caoutchouc autour du pare-brise fuit de plus en plus. C'est désagréable en hiver, quand les linges posés sur les genoux gèlent ; on risque de s'enrhumer. Quelques jours plus tard, Maxime trouve une Mustang en vente, dans le journal local. Le voilà parti à la découverte. Il revient ravi, la voiture est réservée. Elle est formidable : modèle de 1972, huit cylindres en V, une merveille je te dis, juste 1200 $! Faustine ne sait absolument pas ce que ça veut dire, cette histoire de cylindre en V, mais elle mémorise les détails, elle saura bien les replacer le moment venu. Maxime racle les fonds de tiroirs, va chercher la machine. Effectivement, elle est superbe. Jaune soleil, intérieur en cuir blanc. Faustine est d'autant plus conquise qu'il la met à son nom, vu qu'il a eu quelques déboires pour excès de vitesse autrefois et que l'assurance a trop bonne mémoire. Depuis il a acheté un détecteur de radars. Faustine sourit. Ah, son homme ! Qu'il est drôle avec ses magouilles ! D'autant que depuis qu'il a trouvé ces appareils, il en inonde le marché français. Tout juste s'il n'est pas revendeur officiel de la marque ! En France ils sont formellement interdits bien sûr, mais ses amis musiciens, toujours sur les routes au milieu de la nuit, lui en sont vraiment reconnaissants.

Quinze jours après avoir acheté la Mustang, alors qu'il rentre d'un concert à Washington, Maxime téléphone. Il est deux heures du matin, il a dû laisser sonner un bon quart d'heure avant que Faustine se réveille et réagisse ! Il est sur l'autoroute, moteur en

panne. Il a entendu flop flop flop, la voiture a ralenti inexorablement, jusqu'à l'arrêt complet. Il a juste eu le temps de la garer sur la bande d'arrêt d'urgence. Est-ce que Faustine veut bien venir le chercher avec la Fiat ? Heureusement qu'ils ne l'ont pas encore revendue. Faustine se précipite, récupère son homme, coince son mouchoir dans la vitre pour signaler la panne. Ça n'évitera pas l'amende salée qui leur pend au nez, mais ça les protégera de la fourrière. Demain, on s'occupera des réparations : un moteur tout neuf pour deux mille dollars ; merci Don White de faire le banquier ! Ah ben tiens, et si on fêtait ça sur l'oreiller ? Depuis qu'il s'est habitué à l'idée du futur bébé, Maxime ne cesse de s'entraîner !

En décembre, les trois *Frenchies* fêtent Noël au bureau avec Colleen et la grande famille DWCI. Ici, pas de messe de minuit, mais du eggnog : un lait de poule bien corsé et relativement traître comme Faustine le constatera le lendemain au réveil. Pour le reste, de la dinde farcie, du gratin et des légumes ; ce n'est pas différent des Noëls européens. Pour changer, la Suissesse s'est donnée à fond pour les biscuits ; il y en a pour tout le village ! Le 31 au soir, Max joue dans une boîte de Washington. Faustine et Daphné l'accompagnent et fêtent la nouvelle année avec les autres femmes de musiciens et tous leurs amis.

Cinq semaines plus tard, nous sommes en février. Visa expiré signifie pour Faustine nouvel aller-retour en Europe. Maxime n'a plus ce problème, lui, depuis qu'il a reçu sa carte verte. Sachant qu'ils retourneront vivre en France dans quelques années, Faustine ne voit pas l'utilité de solliciter le bout de plastique tant convoité par d'autres. Ayant assez souffert des

lourdeurs administratives avec ses permis français, elle estime le visa de touriste amplement suffisant pour les quelques mois qu'il lui reste à passer dans ce pays, que par ailleurs elle apprécie de moins en moins. Pendant leur absence, Daphné sera hébergée chez les Piper. Le bus scolaire passe à proximité ; Merilyn est ravie d'avoir une invitée. Le cœur léger, Maxime et Faustine s'envolent pour les Arcs où, comme chaque année, le clarinettiste est attendu, contrat d'une semaine à la clé. Ils y retrouvent Anaïs, venue les rejoindre à l'occasion de ses vacances scolaires. Son père ne l'avait pas revue depuis l'été précédent, il lui fait fête ; la petite a bien grandi, quel beau brin de fille ! Faustine se sent beaucoup d'affinités avec elle. Elle se réjouit vraiment de l'accueillir à Gainesville, l'automne prochain. En attendant, la petite suivant son père partout, sa belle-mère est exceptionnellement dispensée de pistes rouges ou noires ainsi que des habituelles engelures. Par contre, elle profite à loisir du sauna. Quelles belles vacances ! Gavé de soleil, d'Apremont, de tartiflettes, de tartes aux myrtilles et de fromage blanc du coin, le trio prend des couleurs ; se retrouvant à midi, à mi-chemin des pistes, et le soir au concert.

Au retour des vacances, on roule au pas pendant huit heures jusqu'à Albertville. On rattrape le temps perdu dans la vallée du Rhône. On dépose Anaïs à Genève-Cointrin : elle redescend à Cagnes. Enfin, Maxime et Faustine s'installent au Petit Lancy, un quartier de Genève où aura lieu le prochain cours. Les jours suivants, Faustine se promène longuement dans cette ville qu'elle affectionne. Après tout, n'est-ce pas

là qu’elle a passé les cinq premières années de sa vie ? Il doit en rester des traces, non ? Ceci dit, la semaine dernière, elle aurait dû avoir ses règles. Ne nous affolons pas, ce n’est pas la première fois qu’elle saute quelques jours. Les voyages, l’avion, la voiture, les secousses, mais d’ordinaire ça aurait plutôt tendance à accélérer le processus. Baguenaudant, elle passe par hasard devant une pharmacie. Qu’est-ce qu’elle risque après tout ? Elle entre. Timide, elle attend que tous les autres clients soient servis avant de faire sa demande à la pharmacienne.

— Je voudrais un test de grossesse, s’il vous plaît. Que me conseillez-vous, j’ai dix jours de retard ?

On lui propose plusieurs modèles, plus ou moins efficaces. Qu’elle ne se fasse pas trop d’illusions, il est difficile de faire des prédictions dans un délai si bref.

— Oui, mais en général, j’ai plus facilement de l’avance que du retard.

La pharmacienne lui propose un produit. Ouvre la boîte, déplie le mode d’emploi, le lit à haute voix, commente. Une petite fille d’une dizaine d’années est entrée dans l’intervalle. Plantée à côté de Faustine, elle écoute avec attention. Elle la détaille de la tête aux pieds, remarque avec un gros soupir d’envie :

— Qu’est-ce que vous devez être malade, vous !

— J’espère bien ! Ça fait un moment que je l’attendais celle-là !

En riant, elle prend la boîte, paie et sort. Se retient de courir jusqu’à l’hôtel. Dans la chambre, elle ouvre le test, va aux toilettes, suit la procédure. Qu’elle est interminable cette attente ! Que d’idées vous passent par la tête ! Est-ce que ? Oui ? Non ? Il n’y a pas de peut-être. Ômondieu ! Je voudrais

tellement que… S'il te plaît, Tout Puissant, fais que… and the winner is… et le gagnant est…

POSITIF !

Faustine, vingt-sept ans, va devenir maman. Maman ! Ce mot prend tout à coup une autre dimension. Rire ? Pleurer ? A-t-elle bien fait ? n'est-ce pas une erreur ? Elle l'a tellement voulu ! Et voilà que ça se réalise. Elle n'ose pas y croire ! Et si elle n'y arrivait pas ? Et voilà la peur qui s'infiltre, qui coupe les jambes, qui annule la joie, mais très vite, celle-ci revient. Primaire, animale. Ce corps en soi. Qu'on ne sent pas, mais qui est là. Qui existe, irrémédiable. Plus de retour en arrière possible. Un vrai miracle. Ce soir Faustine accueille Maxime, sourire jusqu'aux oreilles. Il ne se rend compte de rien. Comment le pourrait-il ? Ce n'est que quand elle refuse l'apéritif offert qu'il demande :

— Tu es malade ?

— Oui, j'en ai pris pour vingt ans, au minimum !

— Tu veux dire que ?

— Ouiiiii !

— Oh, mon amour, quelle bonne nouvelle !

— C'est vrai ? Tu ne m'en veux pas trop ?

— Bah, j'aurais pu faire sans, mais si ça te rend tellement heureuse, je suppose que ça en vaut la peine.

— Oui. Tu as tout compris. Je suis vraiment comblée, tu verras, tu ne le regretteras pas !

Deux jours plus tard le couple, passager clandestin inclus, reprend le chemin des États-Unis. Faustine ne ressent rien qu'une immense joie intérieure qu'elle s'efforce de masquer, pour ne pas attirer la malchance. Elle a peur que son bonheur se

débine si elle montre trop à quel point elle l'attendait. Le vol se passe aussi bien que d'habitude. Jusqu'à l'arrivée à Kennedy Airport. À la différence des autres fois, Maxime est désormais muni de sa carte verte et remarié. Les douaniers n'aiment pas ça du tout !

— Veuillez me suivre madame. Monsieur, vous pouvez nous attendre là-bas.

— Non, je vous accompagne. Il n'est pas question que je laisse ma femme seule !

Maxime s'impose, suit l'officier qui les emmène dans une cellule sinistre où ils attendent plus d'une heure qu'un agent des services de l'immigration s'occupe d'eux. Évidemment, ils ont raté leur correspondance pour Washington. L'homme arrive enfin, passeport de Faustine en main. Il pose cent mille questions sur ce qu'elle compte faire dans ce pays. Lorsque Maxime tente une réponse, il lui demande sèchement de laisser parler son épouse. Faustine commence doucement à paniquer. Elle est épuisée aussi. Émotionnellement et physiquement. Il est vingt heures, soit deux heures du matin à son horloge interne et elle n'a pas beaucoup dormi la nuit passée ; encore moins dans l'avion. À quelle sauce va-t-il la manger, cet homme impitoyable ? Il lui dit que cela fait trois ans qu'elle bénéficie de visas de tourisme ; qu'elle passe la plus grande partie de l'année ici, sans justification (sans payer d'impôts, oui, c'est tout ce qui les intéresse !). Ce n'est plus possible. Désormais, son mari a une carte verte, elle doit en demander une aussi et, jusqu'à ce qu'elle la reçoive, il lui faut sortir du pays, c'est obligatoire. Et en attendant le départ du prochain avion, on va vous mettre dans une cellule où vous pourrez dormir.

— Oh, non !

Faustine a hurlé. Elle ne veut pas être séparée du père de son enfant ! Elle est au bord des larmes. Très angoissée. En état de choc. Comment faire toute seule ? Sans moyens, en France ou en Suisse, pendant toute sa grossesse ! Elle refuse de rentrer chez ses parents. Ils ne peuvent tout de même pas séparer un couple légalement marié ! C'est insupportable ! Maxime tente vainement de la calmer. Lui ne se laisse pas impressionner aussi facilement. Une fois qu'il a accusé le choc, il réagit et demande au fonctionnaire d'appeler Walter Loope, le vice-président responsable des visas au bureau de Virginie. Walter appelle l'avocate de DWCI, laquelle exige qu'on relâche immédiatement Faustine. De longues tractations s'ensuivent entre elle et les agents. Flairant une entrée illégale avec éventuellement du travail au noir à la clé – en quoi ils n'ont pas tout à fait tort, il faut bien dire ce qui est –, les agents de l'immigration refusent de lâcher le morceau. Ils veulent que Faustine passe devant un juge de New York qui statuera si oui ou non, elle peut rester avec son mari jusqu'à ce que ses papiers soient en règle (et extorquer une caution au passage ?) Mais l'avocate obtient que Faustine ait affaire au tribunal de Washington, puisque les époux vivent en Virginie. Finalement, Faustine peut s'en aller, mais sans son passeport, qui est confisqué et sera transmis directement au juge concerné.

— Le dernier avion pour Dulles part dans dix minutes !

Maxime, s'empare des bagages, heureusement légers, et le couple se précipite. Ils courent à perdre

haleine jusqu'au terminal. Faustine se dit que si son bébé ne tombe pas maintenant, c'est qu'il est bien accroché ! Elle pleure de soulagement quand, à bout de souffle, elle s'effondre dans son fauteuil volant. Il est plus de minuit quand enfin ils arrivent à Gainesville. La nuit sera courte. Le lendemain à la première heure, Walter et l'avocate se rendent à Washington plaider la cause de Faustine. Maxime a bien dit : « Si on la renvoie, je pars avec elle, débrouillez-vous entre vous ». Ils obtiennent une dérogation. Faustine pourra rester aux USA le temps que sa carte verte soit prête, mais elle devra aller la chercher à Paris le moment venu. Même si elle n'en veut pas, elle est obligée d'en faire la demande du fait que son mari en possède une. Et on devrait lui rendre son passeport prochainement. Apprenant la situation « intéressante » de Faustine, son avocate éclate de rire et lui dit :

— Ah, mais c'est parfait, ça ! À six mois de grossesse plus aucune compagnie aérienne ne peut vous prendre à son bord, question d'assurance. Alors d'ici là, ma petite : faites profil bas et…

— Grossissez, GroSSisseZ, GROSSISSEZ !

Table des matières